

Paroles z'ou musique ?

CE LABADILLE

Essai sur l'intérêt de la conservation
de nos chanteurs z'à texte



Autobiographie de l'inconnu



Paroles z'ou musique?

CE LABADILLE

« Les mémoires d'un inconnu, ça n'intéresse personne et c'est justement ce qui m'a intéressé dans le sujet. »

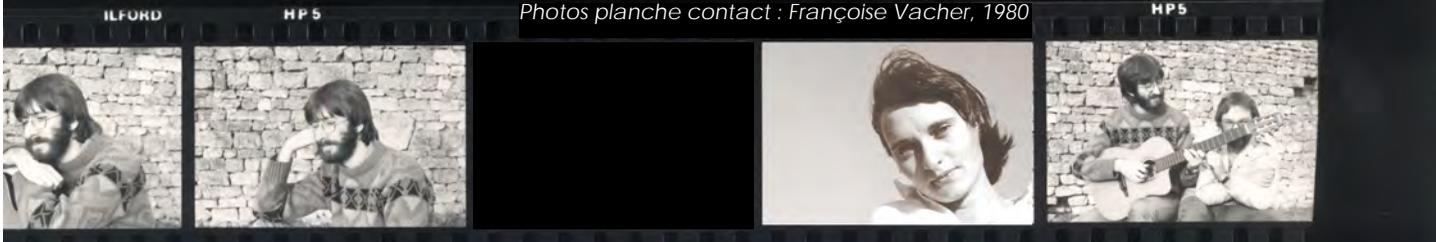
L'auteur



Une longue carrière : à un an, déjà musicien...

Éditions de l'inconnu

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?



Photos planche contact : Françoise Vacher, 1980

PRÉFACE DE L'AUTEUR

La chanson, malgré ce que d'aucuns pensent, c'est plus qu'un art, en fait c'en est presque plusieurs, car s'y côtoient au moins deux genres, deux objets bien différents : les paroles et la musique, sans compter la mise en scène, les « chorés » et les éclairages, mais là on s'écarte déjà du sujet qui me préoccupe...

En règle générale, pour que l'ensemble soit digeste, pour que le tout passe, il faut faire léger, il faut faire simple : de ce fait, l'harmonie est souvent, comme de juste, simpliste (et taxée de mineure par les musiciens classiques), les propos s'en tiennent au strict minimum, voire ne servent que de supports à la scansion, le rythme devenant l'objectif principal de l'opération : entre autres, c'est le cas de tous ces titres interprétés en anglais par des artistes d'au moins quatre continents qui ne comprennent pas ce qu'ils racontent ou plutôt ce qu'ils chantent. La majorité des auditeurs non plus, et ça vaut peut-être mieux !

Faire simple, ce pourrait être aussi l'apanage de l'expérience, de la maturité, de la plénitude, de la sagesse : des mélodies fortes et émouvantes qui touchent la sensibilité, des mots justes et clairs qui frappent l'imagination... Mais ce n'est pas donné à tout le monde, juste à quelques vieux qui n'ont plus rien à prouver, autant dire que la production est rare ou terminée...

Prêtons-nous à rêver : et si la chanson c'était des paroles dans notre langue maternelle, avec un contenu, et que le contenant ne soit pas primaire, juste au service des textes mais original lui aussi ? Et s'il existait un intermédiaire entre chansons à textes pauvres en musique et musiques chantées indigentes en paroles ? Plus d'un auteur-compositeur s'est certainement posé la question, sans véritablement y trouver réponse ! L'auditeur, pourtant souvent méritant, participatif et amène, confesse lui-même ne pas pouvoir se concentrer à la fois sur les deux dimensions de l'œuvre chantée. C'en est presque désolant tant c'est manichéen : quand la parole est bonne et sincère, elle nuit au reste et vice-versa... Il y a bien quelques exceptions : Claude Nougaro... mais au total, ça ne se bouscule pas au portillon ! La chanson n'existe-t-elle donc pas en tant qu'art doublement valable (revenir au début !) ? Est-ce la musique qui doit faire l'attention de tous

nos soins, comme semblent le soutenir les musiciens de jazz ? Ou faut-il alors, pour un auteur, se consacrer exclusivement à l'écriture ?

Il faut bien admettre qu'avec ce livre, c'est la voie de la facilité que je choisis en privilégiant les mots, alors qu'à l'origine c'était plutôt la musique qui m'avait fait opter pour la chanson. Enfin, ne regrettons rien ! Finis le dilemme cornélien, les tergiversations, la dualité paroles ou musique ! « Paroles z'ou musique ? », en bouquin, ce sont des paroles et rien que des paroles, des paroles pour elles-mêmes. Certes, il s'agit de paroles z'à musique, comme des bêtes z'à pattes, des têtes z'à claques... Cependant, l'important n'est pas pour le moment les pattes ou les claques mais bien les bêtes et les têtes, les capitales et substantielles « paroles » tout court, petit hommage en passant à Jacques Prévert...

Paroles z'ou musique c'est un mélange de prose et de poèmes, un pot-pourri de textes de chansons commentés, de remarques appropriées pour mieux comprendre les chansons, et de poésies pour raconter la vie qui, en effet, n'a rien pour être comprise.

Pour les amateurs de musique, un essai a été tenté avec un cédé fraîchement sorti, justement intitulé « Musiques sans paroles » où le chanteur a été bâillonné pour l'occasion et remplacé par un guitariste « aérien » de ses amis...

Pour la chanson, ça reste un véritable casse-tête sur lequel, néanmoins, le barde n'a pas pu s'empêcher de continuer à plancher : un second cédé, bien entendu intitulé « Paroles z'à musique » est une nouvelle tentative de conciliation de deux genres aux caractères bien trempés, voire difficiles...

Si, pour finir, vous souhaitez encore approfondir le sujet en découvrant d'anciennes expérimentations, un double cédé intitulé « Chansons à climats / Chansons mathématiques » vient d'être réédité avec, en prime, les craquements des vinyles d'origine : comme les deux premiers cédés, il est disponible à prix modique chez certains bons libraires et sur l'internet (bien entendu sur le site www.paroles-za-musique.fr), mais vous connaissez déjà la chanson...

AVANT-PROPOS ET ARRIÈRE-PENSÉES de l'auteur

Je suis tombé dans l'écriture par hasard, non par nécessité car, à l'inverse de bien des auteurs dont la belle cursive est la seule planche de salut, pour ma part, j'ai toujours eu cet à-côté principal, ce boulot véritablement alimentaire que m'ont envié les professionnels de l'artistique, les intermittents créatifs et que, moi, j'ai toujours exécré, pauvre écrivain du dimanche, à peine du samedi ou du soir au lieu de regarder la télé...

Je suis mal tombé dans l'écriture, comme on s'affale dans une flaque d'eau boueuse,

passer pour plus intelligent qu'on ne l'est véritablement : normal et sans mérite, pour un ex « professeur d'enseignement général » qui, des années durant et avec la patience de l'arbitre omnipotent, a poussé le français-latin dans ses moindres retranchements et connu tout ce qui peut se faire de mieux en matière de cancre laborieux, de vicelards débutants ou confirmés, d'imbéciles émérites... Nous habitons à la campagne où la facétie est plus rustique, plus grossière qu'en vil-



même si la lune se reflète parfois dans les caniveaux sales, à minuit. Je reste d'ailleurs persuadé, après chacune de mes tentatives littéraires, quand arrive l'heure fatidique de la relecture, de la chasse systématique à la coquille, de la traque à la grosse fôte et à la tournure scabreuse, que je ne serai jamais qu'un touriste du bon mot, qu'un dilettante du verbe facile, qu'un aficionado de la phrase subtile et délicate.

Pour ma part, l'ultime parcours avant le dépôt chez l'éditeur se passe heureusement en famille, c'est moins la honte... Ma mère, qui n'a plus vingt ans mais encore l'esprit sagace et la dent dure, manie avec excellence les règles orthographiques, la syntaxe, la rhétorique et tous ces artifices linguistiques qui permettent de

le, également plus chargée de bon sens, ce qui, toutes choses confondues, met bien le crétin des champs au même niveau que le crétin des villes et rend à ma mère tout le mérite qui lui est dû.

Du mérite, elle dut en avoir avec son fils, un peu dyslexique, à la mémoire très sélective, fâché dès le plus jeune âge avec l'orthographe, comme le lui rappelait régulièrement le bon monsieur Dorison, un instit de ses amis soudoyé chaque jeudi après-midi pour initier sa jeune progéniture aux mystères et complexités de la langue française et du calcul... Le brave homme habitait à Alençon, route d'Argentan, et je crois savoir pourquoi j'ai, depuis, toujours haï cette destination amère où ma mère alla s'installer quelques années plus tard !

AVANT-PROPOS & ARRIÈRE-PENSÉES



Argentan, sous-préfecture de l'Orne

Pourtant, je ne dois certainement pas être le seul à conjuguer péniblement et c'est avec un sourire à peine esquissé que j'imagine parfois madame Victor Hugo mère rappeler à son tendre petit les règles de l'accord du participe passé ! ou encore que j'entrevois la femme du bon Claude rappeler à son Toulousain de mari que putaincon ça ne s'écrit pas comme ça se prononce...

Mon père était un ogre de littérature, engloutissant chaque mois avec délectation et éclectisme son pesant de romans et d'essais philosophiques, son quota de Fleuve Noir, son tombereau de nouvelles de science-fiction, passant sans réserve aucune de Dylan Thomas à Ray Bradbury, de Lovecraft à Lacan, de Robbe-Grillet à Giono... Son salaire de fonctionnaire, d'abord au service de la Reconstruction puis au ministère

de l'Équipement, y passait, ses heures de bureau aussi...

Personnellement, j'avoue avoir toujours été beaucoup plus méfiant avec le genre littéraire, notamment avec tous ces auteurs classiques, assésés sans finesse du collège au lycée, martelés avec insistance à l'université. C'est bien là qu'ils m'ont paru véritablement suspects, tous ces génies à l'écriture infuse, ces universitaires prolifiques, ces rats de bibliothèques blafards passant le plus clair de leur temps assis à la table de travail, sans même jeter un regard dehors, même rapide, au grand soleil tout rond, sans tendre une oreille, même furtive, au premier chant de troglodyte ou de criquet, selon la saison.



La grande sauterelle verte

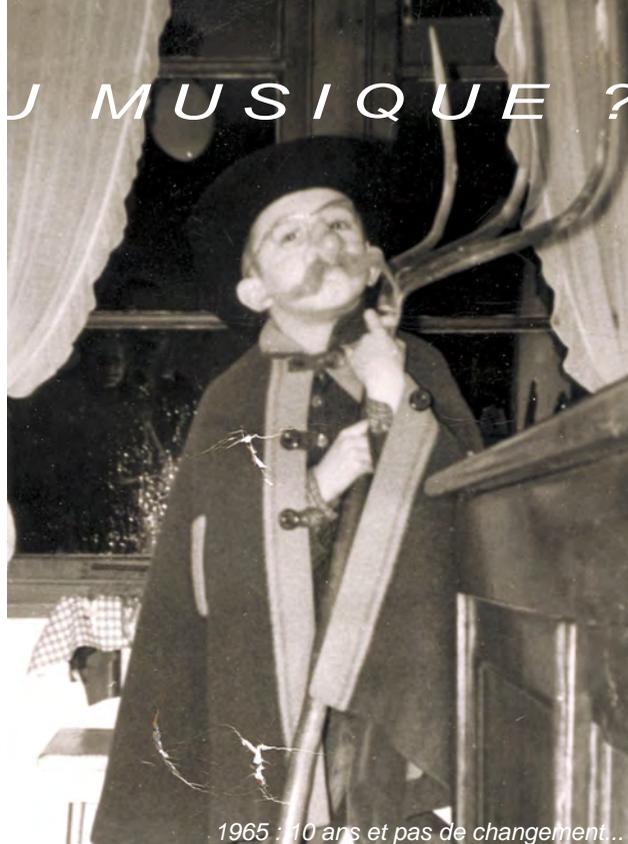
Non, vraiment ! Rien ne me destinait à écrire... encore moins des poèmes... déjà que la prose me soûle bien souvent, avec ses énumérations interminables, ses formulations alambiquées et surtout ses pensées profondes, ses atermoiements philosophiques, bref ses messages prodigués comme autant de vérités à ne pas discuter. La leçon des autres, des anciens ou des modernes, des grands maîtres ou de leurs ouailles... non, ce n'était pas pour moi, qui n'ai jamais cru qu'en une seule chose mais d'importance : Moi ! Seuls Raymond Queneau et Alphonse Boudard ont trouvé grâce à mes yeux, jusqu'à l'adulation, car tel le collectionneur qui vend femmes et enfant pour une rare étiquette de camembert lui faisant défaut, je fus, à une époque, dans une totale dépendance à leur égard, dilapidant mensuellement mon maigre argent de poche pour

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

augmenter d'une nouvelle pièce l'étagère de ma chambre qui leur était consacrée ! Était-ce jeu, passion ou pure folie ? Je n'en sais rien et, d'ailleurs, demande-t-on aux croyants les motifs de leur dévotion ? C'était comme ça, c'était écrit...

Toujours est-il que j'ai pris le pas de ces deux pères spirituels, tout en proclamant haut et fort mon autonomie pleine et entière, sans d'ailleurs craindre la contradiction. Il faut dire que, d'une part, je ne l'ai jamais crainte, jusqu'à en faire même un pur objet de recherche, un véritable fondement philosophique, lequel rime, comme nous l'apprennent les dictionnaires de rimes et de synonymes, avec contestation, protestation, opposition, objection, négation, tout un programme qui n'avait rien pour me déplaire ; d'autre part, je reste un autodidacte forcené, persuadé qu'une grande part du plaisir vrai tient à la découverte par soi-même. Une fois le débroussaillage opéré, une fois la première reconnaissance achevée, les choses présentent beaucoup moins d'intérêt et, parfois, méritent à peine d'être développées. En définitive, n'est-ce pas le « je vais y arriver ! » qui est motivant ? Enfin, et c'est peut-être là le plus fort du paradoxe pour un incorrigible individualiste, j'ai également eu ce don d'imitation largement utilisé au music-hall et en politique.

1958 : avec Marie-Eve, déjà en tyrolien...



*1965 : 10 ans et pas de changement...
... sinon de costume !*

Tout petit déjà, je singeais Darry Cowl et le général de Gaulle, et mes reprises de « Retiens la nuit » avaient aussi un certain succès, même au-delà du cercle familial ! Alors, en définitive, où se situe la fine limite entre création et copie, entre invention et plagiat ? Mais je m'é gare et sombre dans ces pensées dogmatiques décrites quelques lignes plus haut, encore une contradiction...

Quoi qu'il en soit, malgré quelques nouveaux venus comme Cavanna, Fallet, et, pour mon petit côté romantico-pastoral, Vincenot et Signol, Queneau et Boudard resteront les idoles chéries et vénérées d'un panthéon désespérément vide. Bonjour la culture diront certains..., c'est bien possible, leur répondrai-je, mais le catalogue fastidieux d'auteurs, l'énumération interminable de peintres, la kyrielle de réalisateurs qu'on cite en réunion pour se donner l'air, ce n'est pas le genre de la maison, d'une maison entièrement construite, je vous l'ai dit, sur le culte du moi ! Ceci n'exclut d'ailleurs pas l'émotion trouvée dans les coloris d'un tableau, dans les rythmes d'une musique écoutée le walkman vissé à fond sur les deux oreilles, coupé du monde...

L'œuvre peut d'ailleurs être moderne ou très classique. Pour moi, l'innovation ne fait pas l'émotion. Elle peut participer à l'évolution des modes et des supports d'expression, jusqu'à ce point qu'il est facile de franchir pour tomber

AVANT-PROPOS & ARRIÈRE-PENSÉES

dans le nimportécoi. Ah, le grand nimportécoi qui a toujours sévi et sévira toujours, méfions-nous en tout de même ! L'expression peut-elle se résumer à se démarquer des autres, à une simple question d'oser, de dépasser les cadres de la morale, ce qui, dans nos sociétés libérales où l'ikce encombre l'internette et le cul embouteille la télé dès la météo du soir, n'est plus une grande preuve de témérité... ?

Tout ça manque bien de fond, de sentiment et, pour ma part et malgré des apparences de froideur, je suis un grand sentimental. Même si, pauvre reflet de la société inhumaine qui m'a forgé, je passe régulièrement sans émoi devant les chats et les enfants écrasés au feu rouge, j'avoue néanmoins que certains auteurs ou réalisateurs me tirent encore la larme de l'œil avec leurs comédies bien apprêtées, presque sirupeuses... Tout ne serait donc pas perdu ? ou tout ne serait-il qu'artifices ? Dans les textes qui suivent, le nombre des chansons d'amour me surprend d'ailleurs ! Pensez donc, exactement 38,7 % de ma production globale, ce qui est considérable pour un mal-léché de mon acabit ! Pourtant, je n'étais pas prédestiné à écrire des hymnes à l'amour...

Car en définitive, rien ne me destinait à écrire... encore moins des poèmes... En fait, c'est la musique qui fut le déclencheur du poète enseveli au tréfonds de moi. Comme tout le monde, j'ai d'abord ânonné des bribes d'anglais en grattant mon instrument, déjà trop préoccupé à mal reproduire les rythmiques d'un Jimmy Hendrix ou d'un Jimmy Page, lesquels s'étaient certainement concertés pour tout préparer afin de dégoûter à vie leurs fans de la guitare. Émerveillé par la virtuosité, mais ne comprenant rien aux riffs des deux maîtres du médiateur ni à leurs mots électriques mais sibyllins, j'ai commencé à écrire des musiques à ma portée, puis des paroles à ma mesure, en français, pour comprendre enfin ce que j'avais à dire...

Les textes qui suivent ont un petit grain d'irrévérence, une petite touche de provocation, bref ont de quoi contredire... tout en restant, pour le contraste, classiques dans la forme : nombre de pieds, rimes riches ou pauvres, octosyllabes et alexandrins, voire même césures à l'hémis-

tiche... ce cadre strict est vite devenu un jeu, pour trouver la rime inattendue, pour former des couples insolites, marier les mathématiques et le plombier dans leurs histoires de robinet, unir le boulimique et le macrobiotique, associer le voyeur et le myope, bref, rendre un juste hommage à la fable qu'est notre vie et au maître du genre que je salue au passage, monsieur de La Fontaine...

Mais même avec tout ça, rien ne me destinait à persévérer dans l'écriture, si ce n'est ce don du ciel cultivé depuis le plus jeune âge : la conscience du moi ! Notez que je n'étais pas le seul dans ce cas mais j'ai toujours compté au nombre des rares virtuoses qui manient véritablement le je à la perfection. Pour moi, les autres n'ont jamais été un véritable sujet d'étude... Toutes les chansons qui suivent parlent donc de moi, de mes aventures, de mes tracas et c'est dans un juste souci pédagogique que je tiens aujourd'hui à faire profiter de ma vie l'ensemble de la communauté. L'expérience n'aura pas été vaine et avec plus de cinquante années de chemin, je pense qu'il pourra être répondu à un grand nombre des questions capitales que se pose tout un chacun, notamment sur l'amour, la mort, le mal de dos vers 45 ans... D'aucuns, certainement des sorniois, avanceront que la production n'a guère été prolifique, avec un rendement moyen d'une chanson par an ! Certes, mais je leur alléguerais volontiers qu'il n'y avait pas que ça à faire dans l'existence, qu'il fallait emmener les enfants à l'école et faire la vaisselle ; qu'il fallait perdre son temps en gagnant sa vie au travail ; qu'une grave maladie, la phytosociobotanique m'a obligé à interrompre l'ouvrage pendant près de vingt ans ; que, de toutes manières, la qualité vaut certainement mieux que la quantité, comme le dit si justement l'adage ; et qu'enfin, surtout, rien ne me destinait à écrire...

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

1

DES RACINES POUR CE LABADILLE...



De l'herbe, des vaches, des poiriers centenaires en fleurs... ...la Normandie méridionale !

1 DES RACINES POUR CÉLAB...

Pour commencer, campons donc notre héros, le CE Labadille à qui cet ouvrage « Paroles z'ou musique ? » est consacré. D'autres Labs feront également partie de la visite, car si le Célab a des défauts, il a pourtant le sens de la famille, d'autant qu'elle n'est pas nombreuse et que la contrainte reste donc limitée !

Si donc, par bonheur, vous n'avez jamais croisé de Labs, certains de leurs traits communs peuvent vous permettent de les reconnaître (et alors peut-être de les éviter !). Tout d'abord, le Lab s'ennuie à ne rien faire... c'est une sorte d'hyperactif non reconnu par ses parents, de gaucher très contrarié, d'insatisfait notoire et inassouvi qui passe son temps à « faire »... En effet, il est mû par l'irrésistible besoin de s'occuper, ou plutôt de bouiner, toujours à la recherche d'un temps à passer, dans tous les domaines et surtout ceux qui, malheureusement pour ses proches, n'ont jamais rapporté un euro...

Ce besoin d'user les heures, est-ce une lubie, un violon d'Ingres, un simple passe-temps ou une véritable maladie... ? Difficile de répondre mais toujours est-il qu'à force d'œuvrer, le Lab produit ! Et il burine, façonne, fabrique une quantité de trucs, de bidules, de machins, de bricoles qui malheureusement n'ont pas de véritable utilité. Non ! les Labs ne sont pas les émules des Bricos, Castos, Dépôts... hantés par les bricoleurs et réparateurs de tous poils et de toutes confessions qui, chaque jour, apportent ce petit plus à la propriété familiale, à la chambre du bébé ou au placard à balais... Le Lab, lui, reste perplexe devant une chasse d'eau et démuné devant ses moindres fuites !

Le Lab ne fréquente pas non plus le salon de l'invention, même si, en revanche, il peut être chercheur sur les bords... Le Célab a cherché, principalement du côté des plantes, soutenant d'occultes théories qui prétendent que les fleurs, comme les hommes, vivent en société... D'autres comme le vieux Lab ont été, en leurs temps, pionniers en homéopathie... Le Cilab a cherché aussi, surtout les embrouilles, mais ça c'est autre chose... Bref, ils ont cherché car, en règle générale, le Lab est un peu observateur, un rien naturaliste, un tantinet adepte des médecines douces et défenseur d'un certain genre

de vie, plutôt durable mais pas forcément développé... Mais ont-ils trouvé ? C'est une autre question...



Saxifrages, petites oseilles, épervières piloselles, fétuques..., une communauté... de plantes qui se rassemblent sur les coteaux secs. Saint-Léonard-des-Bois, Sarthe.

Le Lab a donc un peu cherché. Mais, en fait, c'est plutôt un ouvrier attentif, un artisan précautionneux, un manuel intransigeant, bref une sorte de compagnon de l'écriture, de la peinture, de la chanture et de tous ces trucs en « ure » qui permettent de s'occuper en s'exprimant ! Car le Lab pense qu'il a quelque chose à dire... et il le fait par tous les moyens qui lui sont bons ou qui lui tombent sous la main, sans discrimination... En somme, un peu comme les rebouteux, les jeteux (d'sorts), le Lab est un faiseur, faiseur de paroles, faiseur de musiques, faiseur de paroles z'à musique, de barbouilles, de gribouilles... d'objets inanimés ou animés qui, pour l'essentiel, restent anonymes ou, tout du moins, confidentiels...

Car un autre caractère commun de la tribu mérite d'être signalé : si les Labs souhaitent s'exprimer, paradoxalement ils n'apprécient la compagnie, à l'inverse des plantes, qu'à dose homéopathique... Un peu bourru, plutôt solitaire, souvent contradictoire, rarement attentionné, le Lab, de père en fils, semble bien appartenir à la famille des « mauvaises herbes », de celle-là même dont Georges Brassens aimait aussi à se reconnaître.

Le Lab est donc plutôt sauvage, à la limite du sociable, un rien mauvais et parfois même cynique ce qui, on en conviendra, ne facilite guère l'échange

et la promotion de sa production. Le Célab, notre héros, ou plutôt notre anti-héros, est certainement un des plus odieux de la tribu. C'est bien le seul qui, pendant des années a entendu, sans sourciller d'un poil, la formule consacrée émise avec abnégation par les proches commençant à douter d'une éventuelle conversion possible : « Mais qu'est-ce que tu peux être mauvais ! ». Mauvais, on en conviendra, ça n'est pas méchant mais qu'est-ce qui est le pire ? Par exemple, on se méfie d'un chien réellement méchant ; mauvais, c'est plutôt en devenir : ça peut présenter un danger, ça peut nuire mais on sait pas encore, on a encore sa chance... Donc mauvais, c'est certainement mieux, c'est du moins ce que je pense : y'a d'ailleurs chaque année des nuisibles retirés des listes de piégeage, des nuisibles qu'on se dit que, tout compte fait, ils sont peut-être utiles ! Alors dans le doute, on les garde parce que ça peut servir... Et c'est peut-être pour ça que le Célab n'est pas encore tout seul, comme un ermite, au fond de son mauvais bois... Toujours est-il qu'il a bien résumé, il y a plus de trente ans, cet état d'être dans la « Chanson à climats » où un parallèle audacieux est tenté entre son tempérament difficile et ses origines normandes :



1 DES RACINES POUR CÉLAB...

Chanson à climats

1

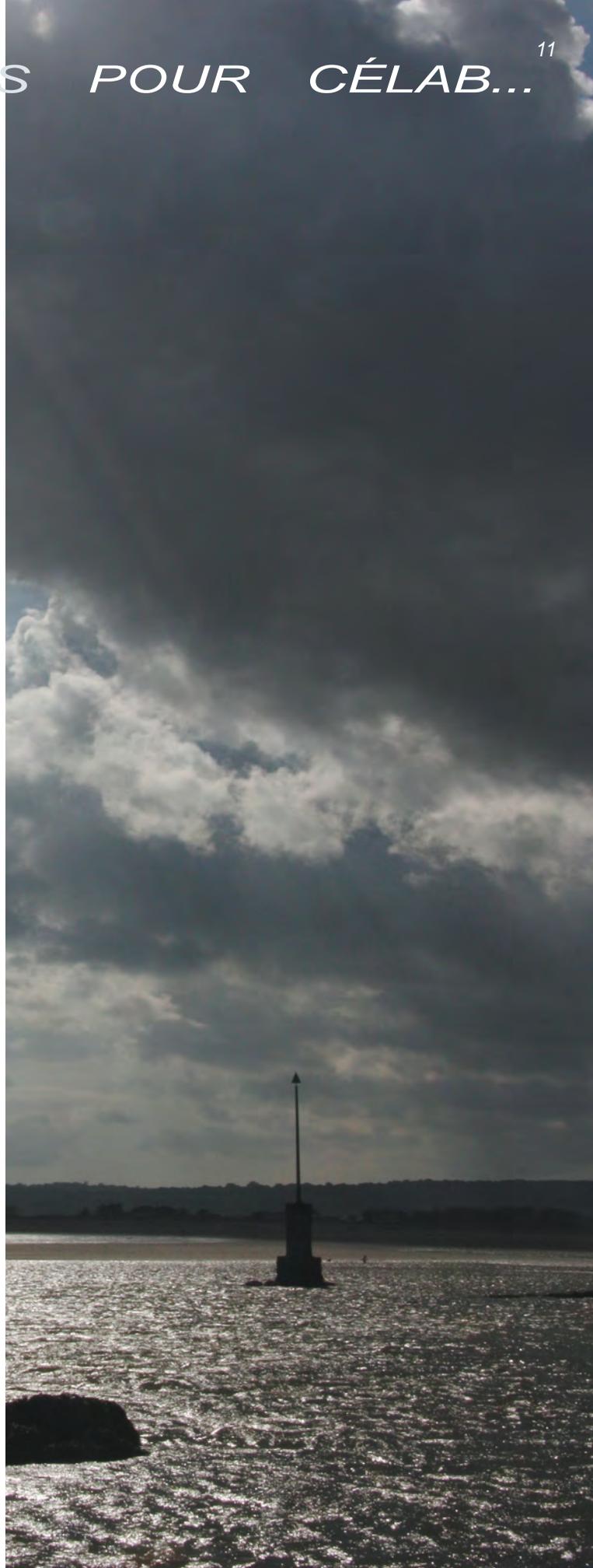
C'est un pays bien froid
 Qui sent le chien mouillé
 Un pays maladroit
 Il pleut toute l'année
 L'hiver ne vaut pas mieux
 Que les étés pourris
 Le ciel fait les gros yeux
 Quand l'air se radoucit
 Où est ce paradis
 Ce pays de cocagne
 Qui sent le parapluie
 Et le passe-montagne
 Tout petit j'y suis né
 N'en suis jamais sorti
 Depuis vingt ans je vais
 Revoir ma Normandie

2

De la douceur du temps
 J'ai sans doute hérité
 Ce naturel charmant
 Que vous me connaissez
 Froid comme un vent mauvais
 Glacé comme une pluie
 J'ai sans doute attrapé
 Le virus du pays
 Pas méchant pour un poil
 Tout juste mal léché
 J'ai tout de l'animal
 Qu'il faut apprivoiser
 Je ne suis pas causant
 On dit de moi que j'ai
 La verve du normand
 Doublée du flegme anglais

3

Gardez vos canicules
 J'irai pas m'y chauffer
 Et me dorer le cul
 Sur vos plages l'été
 Gardez donc vos soleils
 J'irai pas m'y frotter
 Et m'y brûler les ailes
 Je suis trop casanier
 À chacun son voyage
 Le mien est de rêver
 Laissez-moi mes nuages
 Je dois y remonter
 Assis sur les orages
 J'aurai mes éclaircies
 Au ciel de mon bocage
 En Basse-Normandie





Le CE Labadille ne brille donc pas par son sens de l'accueil, du commerce et la postérité ne pourra certainement pas lui reprocher son charisme débordant, son altruisme abusif et cette démagogie ostentatoire dont certaines de nos célébrités semblent user plus que de besoin ! En définitive, si le Célab souhaite partager un peu, en revanche, il n'a pas de temps à perdre et doit le consacrer à sa mission essentielle de faiseur, à ce travail dédié à l'expérimentation de toutes les façons d'utiliser inutilement nos vies...

Le Célab est casanier. Mais ce n'est pour autant par chauvinisme qu'il a chanté la Normandie... En effet, tout l'incitait, à l'origine, à vanter plutôt les mérites d'autres contrées françaises aux climats plus souriants : une mère auvergnate attachée à sa Creuse ancestrale ; un père exilé de Bourgogne ; une enfance ballottée aux quatre coins de la France, d'Arras, chef-lieu du Pas-de-Calais à Digne-les-Bains, au temps où les Basses-Alpes ne s'appelaient pas encore Alpes-de-Haute-Provence... On dit même que certains ancêtres paternels seraient originaires

de Lorraine. On dit encore que Labadille (eh oui ! Lab n'est qu'un diminutif...) est un nom du sud-ouest... Mon père, le Cilab, a même raconté que le nom de famille viendrait de « Boabdil », roi de Grenade et des Maures qui quitta à la hâte le royaume sans oublier les caisses... Avec les Labs allez savoir, car tout est souvent prétexte à invention, à ironie, à dérision...

Tout ça pour dire qu'à l'origine, rien n'incitait le CE Labadille à vanter les charmes de la Normandie, même si une incursion parentale, censée être de courte durée, s'était éternisée au fin fond du profond département de l'Orne, dans un gros bourg au nom n'évoquant guère le dynamisme : Écouché...

La destinée semble parfois cruelle... Elle peut aussi nous faire des clins d'œil et la situation même d'Écouché allait me révéler une évidence qui mérite aujourd'hui d'être partagée : ce joli port de pêche, comme le disait fort souvent mon père (malgré l'absence des mouettes et de la mer !), est, en fait, assis à la charnière du Bassin parisien et du Massif armoricain. Alors, par contras-

1 DES RACINES POUR CÉLAB...

te, toute l'originalité de ce dernier se révèle d'un coup, flagrante, évidente... Aux vastes plateaux tabulaires orientaux, plutôt monotones, voués à la grande culture et appelés localement « campagnes », succède, tout soudain, un dédale de vertes collines enfermées dans la trame d'un bocage serré. La musique du Célab, comme toute Appellation d'Origine Contrôlée, avait besoin d'un terroir, d'un paysage particulier d'où ses racines pourraient tirer un goût singulier, ici empreint d'âpreté : après bien des errances, ce pays était là, il était plus vaste que le profond département de l'Orne, que la Normandie même...

À deux cents kilomètres de Paris, plein ouest, commence donc la Normandie... Elle n'est souvent connue qu'au travers de ses armoires et, accessoirement, des plages du Débarquement, ou d'hommes méfiants et de solides

soubrettes peints par Maupassant, ou encore de vaches opulentes et de pommiers en fleurs décrits par Proust. Le Mont Saint-Michel, que « le Couesnon dans sa folie a mis en Normandie » comme l'affirment nos ennemis bretons, est bien sûr le clou de la visite, le summum de l'identité normande, la pomme sur le gâteau... Il existe pourtant une autre Normandie, plus insolite, plus étonnante, car à deux cents kilomètres de Paris, plein ouest, commence aussi le Massif armoricain qui nous rapproche de nos frères bretons... Faite de monts, de rochers, d'escarpements et de gorges sauvages, de torrents, voire de cascades, cette Normandie-là a bien de quoi surprendre... C'est avec elle que commence la montagne, certes la plus basse de France mais aussi la plus ancienne...

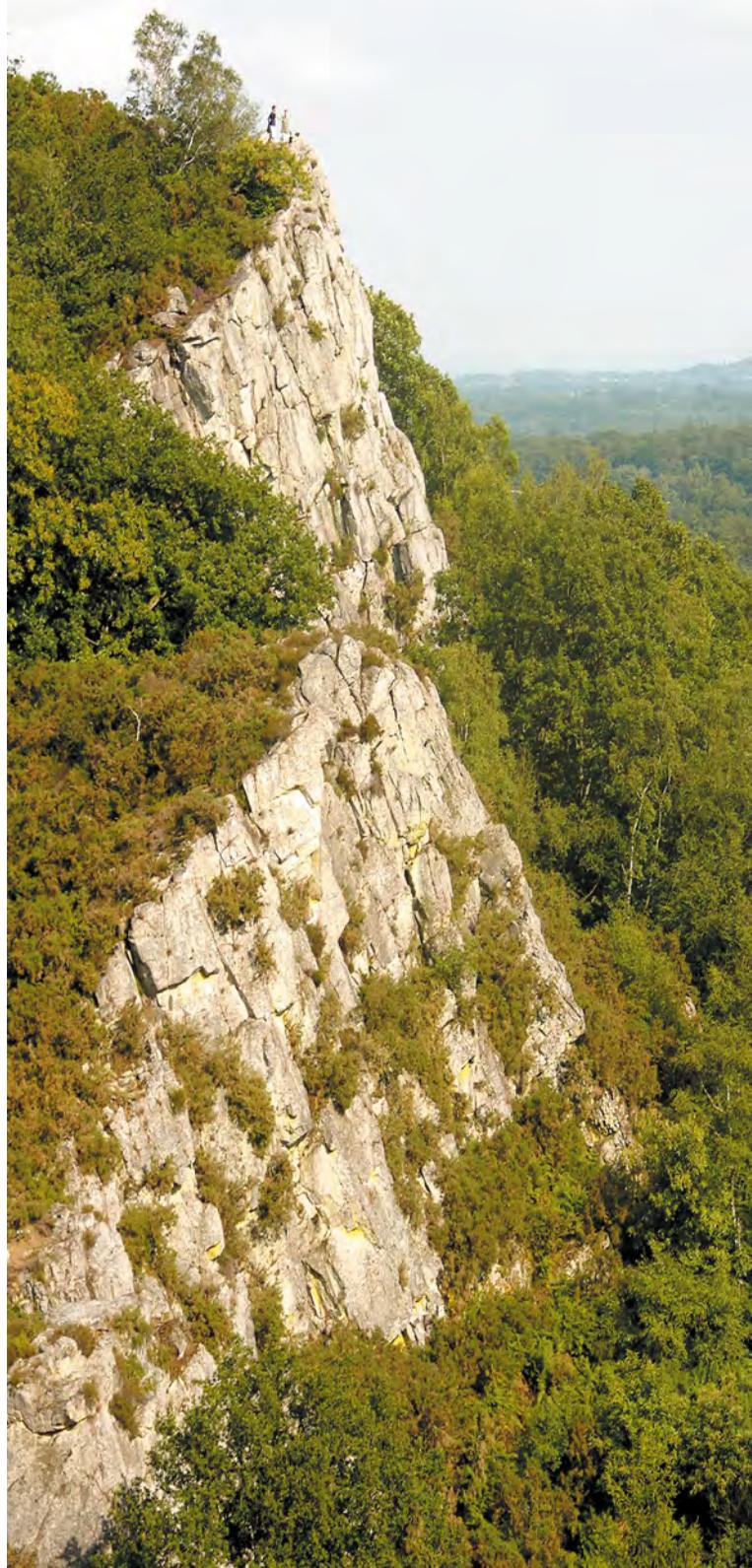
Le département de l'Orne, vers Sainte-Honorine-la-Guillaume (Suisse-Normande).



Pensez donc ! Sous le simple nom d'armoricaïn, se cachent pourtant trois chaînes de montagnes, toutes flirtant jadis avec les hautes altitudes comme aujourd'hui l'Himalaya, puis toutes, tour à tour, détruites par une érosion à l'appétit décidément insatiable ! La chaîne hercynienne, la plus jeune de la bande, plus épargnée que les autres, nous fait encore profiter de ses derniers charmes, avec des altitudes qui culminent à... 417 mètres au Mont des Avaloirs, 413 mètres au Signal d'Écouves ! Ahhhh... je vois d'ici les sourires narquois des ceusses du Midi... J'entends déjà leurs boutades sarcastiques car je les ai pratiqués durant ma jeunesse... : « 400 mètres, eh con ! au moins, c'est économique, y'a pas besoin de tire-fesses ! » ou encore « C'est pour quand la chasse à l'isard au Mont Saint-Michel ? » Mais leur a-t-on déjà rétorqué, à ces jobastres, qu'elles sont bien « petites » aussi, les Alpes et les Pyrénées, avec leur âge de tout juste 30 millions d'années ? à côté d'une Chaîne hercynienne qui en a près de 300 ; d'une Chaîne cadomienne qui affiche fièrement 600 à 700 millions d'années (et moins ses formes désespérément plates comme la main...) et, enfin, de la Chaîne icartienne, la doyenne d'Europe, dont les derniers vestiges sont datés de 2 milliards d'années !!! Tout ça pour dire qu'il n'y a pas que l'altitude, mais reconnaissons que ça compte et, bien au calme chez nous, laissons les Parisiens partir à l'assaut des sommets envahis et envahir le midi de la France...

En effet, l'altitude, c'est important... même dans le Massif armoricaïn où, malgré la faiblesse du relief, les vieilles barres rocheuses arrivent encore à stopper les paquets d'eau qui viennent de la mer : 1100 à 1200 mm par an, vers Mortain et la Lande Pourrie dans le département de la Manche, en forêt de Saint-Sever dans le Calvados et en forêt d'Écouves dans l'Orne. Comme le disait Jules Laforgue, poète et certainement bon observateur de terrain : « Ah, nuées accourues de la Manche, vous nous avez gâté notre beau dimanche... » et, pourrait-on rajouter sans médire, bien souvent un bon restant de la semaine ! Cette grisaille habituelle a un inconvénient, elle joue sur le moral, voire sur le caractère de l'indigène, de l'autochtone souvent fermé à double tour, comme les grandes armoires normandes ; en revanche, elle a aussi son avantage : à nou-

Vers Mortain (Manche), le site de la Fosse Arthur



1 DES RACINES POUR CÉLAB...

veau, les Parisiens retournent envahir le midi, cette fois pour assiéger ses côtes brûlantes...

Ils ont certainement tort car, à peine à 200 kilomètres de la capitale, de véritables curiosités paysagères se succèdent d'est en ouest, du nord au sud, donnant naissance à de petits pays aux noms cocasses, comme la Suisse-Normande (Basse-Normandie), les Alpes mancelles (Pays-de-la-Loire), puis plus loin, les gorges du Corong, les chaos de Toul Goulic ou d'Huelgoat en Bretagne, et, passés les Puy de Vendée, les rochers du Boussignoux, les jardins des Chirons à Largeasse et la Merveille d'Hérisson en Gâtine... Car l'imposant massif s'étend d'Angers à l'est, à la pointe du Raz à l'ouest ; du nord de Poitou-Charentes au sud, à l'extrême pointe de la Hague au nord. Certains ne s'y sont pas trompés et ont cherché la paix de l'âme sous de grands ciels atlantiques changeants, pareils à ceux d'Irlande ; sur les franges des chemins tapissés de bruyères et de linai-grettes, comme en Irlande ; au bord de rivages turquoises et émeraudes, comme en Irlande.



En Suisse-Normande, la Roche d'Oêtre (Orne)

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?



Dans les Alpes mancelles (Sarthe), la vallée de Misère à Saint-Léonard-des-Bois



1 DES RACINES POUR CÉLAB...

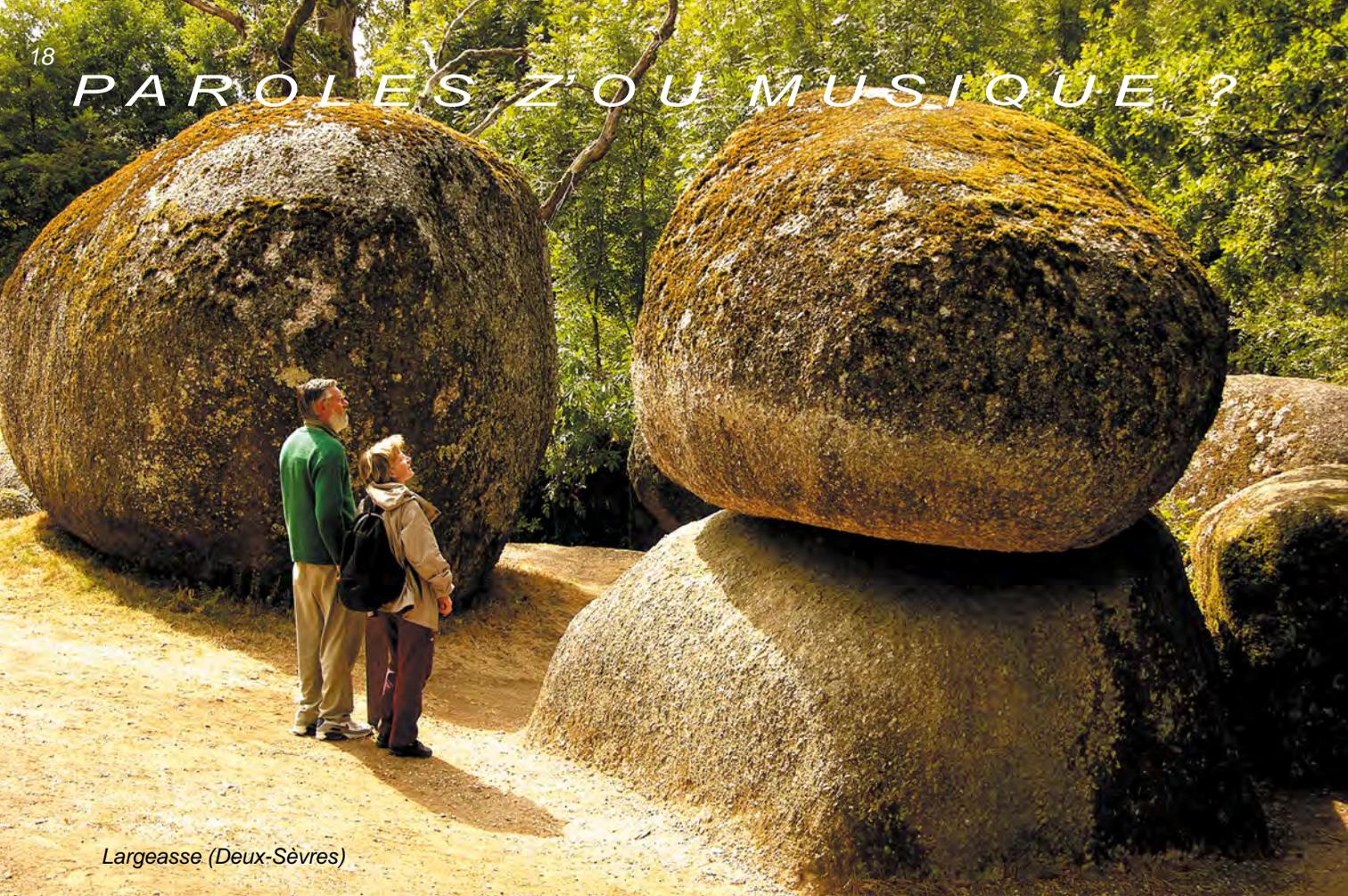


Huelgoat (Finistère)



Les gorges du Corong (Côtes d'Armor)

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?



Largeasse (Deux-Sèvres)



Boussignoux (Deux-Sèvres)

1 DES RACINES POUR CÉLAB...

À chacun son coup de cœur un brin chauvin, un rien nationaliste. Les ventre-à-choux de Vendée loueront les Puys qui vallonnent leurs campagnes et annoncent déjà les accents du sud-ouest. Les Bretons revendiqueront à raison les monts d'Arrée, le Ménez Hom, la pointe du Van et la baie des Trépassés... Les Normands vanteront les Rochers de la Houle et des Parcs vers Clécy, la Roche d'Oëtre et les gorges de la Rouvre, à deux pas de ma maison. Le Normand d'adoption que je reste, migrera sur la côte ouest du Cotentin, pour passer par la pointe du Rozel et l'anse de Sciottot, puis remontera vers Vauville et le Nez de Voidries, Culeron où subsistent les plus vieilles roches d'Europe, Port Racine, le plus petit port de France, pour finir à Omonville et le petit cimetière où repose Jacques Prévert... ou choisira le chemin des écoliers et de ma jeunesse, par les méandres de la Courbe, où les saxifrages granulés et les orchis bouffons fleurissent les coteaux ensoleillés et animés par les chants des grillons et des criquets ; où l'Orne divague au travers des prairies inondables à œnanthes faux-boucage, passant de mouilles silencieuses comme des lacs en seuils animés par les eaux vives et turbulentes ; du pont de la Villette au château du Mesnil-Glaise où les loutres opèrent un retour prudent, où mon père m'apprit, jadis, à pêcher à la mouche... ; du Pont de la Villette au Château du Mesnil-Glaise où l'automobile ne semble encore pénétrer que par accident, simplement remplacée dans la place par la pétarade occasionnelle d'un tracteur, un petit gris qu'on démarre, ou le vrombissement d'une mobylette, une vieille « bleue » qui grimpe la côte ; du Pont de la Villette au rocher du Mesnil-Glaise où le Parisien n'est pas encore arrivé, trop pressé d'être déjà reparti dans le midi de la France...



Les monts d'Arrée (Finistère)



Saint-Michel, mont Mercure (Vendée)



Les rochers de la Houle (Calvados)



Port Racine (Manche)

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

La baie des Trépassés (Finistère)



Le Ménez Hom (Finistère)

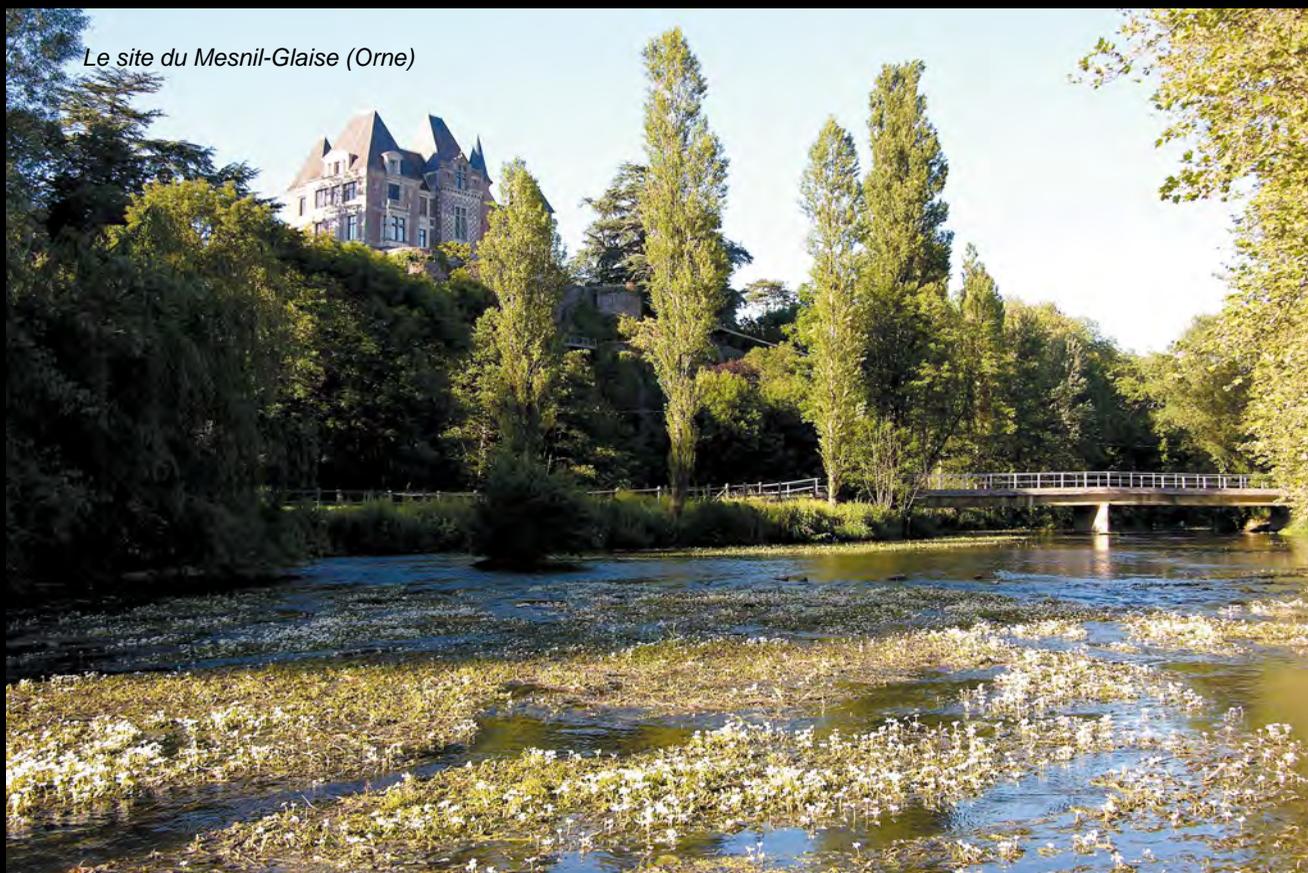


1 DES RACINES POUR CÉLAB...

La baie de Vauville (Manche)



Le site du Mesnil-Glaise (Orne)



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Écrit trente ans après « Chanson à climat », « Dans nos bocages » dépeint ces paysages qui marquent une part de l'existence, ces lieux où l'on souhaite revenir après bien des départs, parfois bien des errements, où l'on aspire à renouer avec les choses simples, solides, où l'on recherche le présent plutôt qu'encore l'avenir :



1 DES RACINES POUR CÉLAB...

Dans nos bocages

1

Après avoir suivi de nombreux capitaines
 Sans savoir ni le cap ni la destination
 Après avoir construit des routes incertaines
 Qui mènent au profit plutôt qu'à la raison
 Tu reviendras dans nos bocages
 Dans les petits matins de mai
 Quand l'air piquant frappe au visage
 Et rafraîchit bien des idées
 Quand la gelée passe les gants
 Pour fair' pâlir l'herbe des prés
 Et quand la haie se met en blanc
 Chargée de fleurs de prunelliers
 Tu reviendras dans nos bocages
 Piqués d'ajoncs et de genêts
 Quand l'or s'accroche aux paysages
 Et joue les soleils nouveaux nés

2

Après avoir cherché sous d'autres latitudes
 Bien des Eldorados qui font encor' rêver
 Après avoir laissé nos sales habitudes
 À des peuples lointains et leurs enfants dorés
 Tu reviendras dans nos bocages
 Dans la chaleur d'un mois d'été
 Quand des collines aux nuages
 Tout s'évertue à moutonner
 Quand le chemin se fait moins sage
 Et grimpe au travers des murets
 Quand le granit se met en nage
 Jusqu'à fair' chanter les criquets
 Tu reviendras dans nos bocages
 Aux herbes folles de juillet
 Quand d'achillées en solidages
 Toutes les fleurs sont en bouquets

3

Après avoir cherché dans bien des compagnies
 À dire les bons mots pour être sûr de plaire
 Après avoir joué dans tant de comédies
 Et donné la réplique à trop de partenaires
 Tu reviendras dans nos bocages
 Un beau jour d'automne embrumé
 Quand la pluie brouille les images
 De tous ces gens qui sont passés
 Quand l'eau jaillit de la campagne
 Et chasse feuilles et pensées
 Quand tant de sources t'accompagnent
 Qu'ell's font déborder les fossés
 Tu reviendras dans nos bocages
 Un peu mouillé mais satisfait
 De contempler comme un vieux sage
 Le soir qui tombe sur l'année



2

DES ÉTAPES INCONTOURNABLES, prises avec humour par l'auteur

Les trente premières années de la vie sont rythmées par de grandes étapes par lesquelles il nous faut tous irrémédiablement passer : l'enfance et son lot de facéties ; l'adolescence et ce besoin farouche d'entrer en résistance ; l'âge adulte et cette volonté viscérale d'affirmation... mais là je ne vous apprend rien. Il est difficile de sauter un de ces stades du développement humain, bien que la science ait relevé quelques situations paradoxales d'adolescents attardés et d'enfants précoces, voire même d'adultes se plaignant d'avoir été privés d'enfance... On note également des cas plus nombreux de nourrissons, de petits et d'adolescents frustrés de mûrissage, par mort subite. On ne sait pas encore grand-chose de ces disparitions prématurées mais la recherche avance et il semblerait que les causes les plus fréquentes soient : le rejet total, instantané de la vie et de ses parents à l'ouverture du premier œil, vite refermé ; la traversée de rue sans regarder des deux côtés ; le tranchage de veines en quatre suite à une déception amoureuse...

Hormis ces cas extrêmes qui dénotent pourtant une analyse lucide, voire brillante de la vie, la plupart de nos existences continuent de s'écouler, de se répandre sans fin, certainement par la plus lamentable des faiblesses... Non contents de cette veulerie guère flatteuse, nous dépensons une énergie considérable pour alimenter le cycle infernal par lequel nous sommes arrivés sur terre. Dans les faits, cette envie quasi irrépressible de toute jeune femme normalement constituée se traduit par le chuchotement le plus souvent vespéral de la formule magique suivante : « Chéri, et si on faisait un bébé ? »

Pendre un enfant par le cou

La chanson qui suit constitue le maigre argumentaire d'un futur père soumis incessamment à la question. L'accroissement inexorable de la population mondiale montre bien le peu de poids que constitue toute forme d'insoumission face au pouvoir des grandes lois naturelles...



José, Paquito, Néné... et la cité hachelème des Blancs Monts dans les années 60



2 DES ÉTAPES INCONTOURNABLES

1

Même si j'ai trainé mes godasses
 Quand j' n'avais pas d'aussi grands pieds
 Dans tous les caniveaux d'Arras
 Qu'est le chef-lieu du Pas-d'Calais
 C'est pourtant à l'Espagne que
 Je repense après tant d'années
 Au chorizo et aux pastèques
 À Paquito et à José
 À huit ans nous écumions la
 Cité H.L.M. des Blancs Monts
 Il n'y avait guèr' que la mama
 Pour nous faire entendre raison
 Les épiciers et nos voisins
 Ne parlaient pas encor' comm' vous
 De prendre un enfant par la main
 Mais de nous pendre par le cou

2

Puis il fallut déménager
 Et je suivis sans optimisme
 Seul mon départ du catéchisme
 Ne me laissa aucun regret
 Mais l'aioli le pastaga
 Remplacèr' nt vit' la paëlla
 Car se fair' des pot' s à dix ans
 N'était bien sûr qu'un jeu d'enfant
 J'abandonnais donc le chtimi
 Pour le bel accent du midi
 Avec ses « couillons » ses « peuchères »
 Et ses « oh putain de ta mère »
 Je repris de façon concrète
 La rout' qui mène à l'échafaud
 Celle où tu tir' sur les sonnettes
 Où tu fais fumer les crapauds

3

Mais ma cellule familiale
 N'appréciant guèr' mes inventions
 On m'envoya fair' le vandale
 Dans la première des pensions
 J'y connus Marcel et Germain
 Fiers héritiers des deux Gibus
 Claude et Bruno dont Jul' Romain
 Aurait fait deux copains de plus
 Si je vous fais ces confidences
 C'est pour vous dir' mes réticences
 Ce soir sur un coin d'oreiller
 Pour ce que vous me demandez
 Est-il vraiment bien nécessaire
 Cet enfant que vous désirez
 Car s'il ressemblait à son père
 Nous pourrions bien le regretter



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Le rapprochement entre ce titre et celui de la chanson emblématique d'Yves Duteil « prendre

un enfant par la main » n'aura certainement échappé à personne... C'est qu'il y a bien sur terre deux types de « petits chéris » : les premiers, voire les seconds de la classe, qu'avec fierté on emmènera à demain et que glorifie le succès planétaire ; et puis le reste, les petits morveux, les cancre notoires, les horribles monstres, ceux qui ne savent pas quoi inventer de leurs dix doigts pour faire suer le monde, les affreux jojos, les hargneux, les teigneux de tous poils dont on ne saura jamais quoi faire, aujourd'hui comme plus tard. Malgré les apparences, ils sont certainement plus nombreux qu'on ne croit car, franchement, lequel d'entre nous n'a pas entendu pendant sa jeunesse la sempiternelle invective de ses vieux courroucés : « Mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce que tu vas devenir

1960 au lycée d'Arras : 5 ans, le noeud pap mais déjà le regard en coin... ou alors une raideur dans le cou ? Serait-ce la marque de la... ?



2 DES ÉTAPES INCONTOURNABLES

plus tard ? » ou sa variante plus hard : « Mais bon dieu ! Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire de toi ? ».

Aujourd'hui, c'est à moi de rabâcher la formule à mon fils, un gaillard de 16 ans qui daigne parfois me regarder du haut de son mètre quatre-vingt cinq, dégingandé, ébahi comme une huître et mou comme une chiffre, sauf bien sûr lorsqu'il s'agit de l'internette et de jeux-vidéo-de-rôôôles-de-bastons lesquels, par ailleurs, auraient bien plu à son grand-père, grand amateur d'héroïc fantasy... Pourtant, malgré mes efforts répétés, ma femme me reproche assidûment mon manque d'autorité, d'implication, de pugnacité pour ramener le récalcitrant dans le droit chemin de la discipline et du respect de ses géniteurs. Mais c'est qu'on l'aime aussi, le bougre... et, bien que désabusé et affaibli par les combats quotidiens, je trouve encore parfois la force de murmurer à ma compagne que j'aime également : « Est-il vraiment bien nécessaire, cet enfant que... », mais cela ne change pas grand-chose et, à nouveau, cent fois sur le métier, il faut tenir le même langage... Comme Alphonse Allais, j'en reviens alors à penser que « l'absence d'ogre se fait parfois cruellement sentir »...

En définitive, il y a certainement une leçon à tirer pour le lecteur de l'expérience très personnelle qui est livrée là, sans tabou ni tromperie, par un homme mûr. Comme aurait pu dire la Fontaine, méditez-la, vous aussi, avant de vous lancer dans l'aventure...

Pourtant, voilà bien l'ironie du sort : appartenant moi aussi, jadis, plutôt à cette seconde catégorie de gosses, il m'a paru naturel de combler le vide laissé par Yves pour rendre également hommage à cette caste inventive et joyeuse qui m'accueillit à bras ouverts, où je fis mes faux pas initiatiques, où je commis moi aussi mes quatre cents premiers coups en compagnie de Néné, Paquito, José, puis plus tard de Marcel, Germain et les autres... Quand j'y repense, il n'y en eut certainement pas quatre cents et peut-être en rajouté-je lorsque, en compagnie de quelques amis, je me prends avec délectation à raconter les aventures de mon enfance. Peut-être, avec le temps et l'âge, un peu de mythomanie s'est-elle glissée dans ces récits au point que moi-même je puisse douter de leur entière véracité ? Mais

n'est-ce pas le propre du conteur d'être menteur et fabulateur. Alors, quelle est la part de vérité, d'exagération dans les épisodes :

- du radeau de la méduse, opération dont nous revînmes couverts de sangsues, suite à la submersion, dans une mare-étang particulièrement fangeuse, de la frêle embarcation construite de branches d'aulnes et de bouts de planches volées aux voisins du quartier ;

- de la collecte, organisée par mon copain Cheunaux et moi-même, affichée au profit des aveugles mais plutôt destinée à renflouer substantiellement les caisses de notre argent de poche jugées perpétuellement trop vides ;

- de la gradée des scouts, ligotée et enfermée toute une après-midi dans les vestiaires, sous les tribunes du foot heureusement situées en pleine cambrousse et couvrant donc les beuglements répétés de l'infortunée cheftaine ; cet

*1961 : avec des lunettes mais encore le regard fuyant...
ou toujours cette raideur... ?*



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

épisode soldé d'une exclusion de la dite secte, n'empêcha pas ma mère et ma tante de tenter de m'inscrire successivement et sans beaucoup plus de succès aux éclaireurs, aux rangers... pour essayer de « m'occuper » les jeudis après-midi ;

- de l'ascension à mains nues du Fort Vauban à Arras, expédition périlleuse et délicate destinée à la récupération de balles à blanc que nos éclaireurs personnels avaient repérées dans le camp militaire installé à l'intérieur de la forteresse ;

- du rodéo sur les truies et verrats d'un éleveur normand qui décida de couper court à la séance de dressage par quelques coups de « gros sel » bien placés ;

- de la tentative de barrage sur la Bléone à Digne, grâce à l'emprunt de matériaux d'un chantier public et dont nous rentrâmes particulièrement discrètement, malgré la nuit tombée, couverts d'huile de vidange et de ciment ;

- et d'encore quelques autres péripéties, peut-être révélées dans un prochain ouvrage dont le titre pourrait être « la gloire des copains », « la guerre de mon père » ou encore « le temps des boutons » car l'acné ne nous épargnait guère à cette époque...

Quelle est la part de vérité... ? Plus personne ne le sait vraiment... mais toujours est-il que nous étions des petits pleins de ressources, pleins d'imagination. Pour ma part, je garde un excellent souvenir, certainement embelli, de cette époque où se faire des potes n'était qu'un jeu d'enfant ; de ce temps où nos quelques forfaits relevaient plutôt de la franche rigolade que de l'opprobre et de la chaise électrique. Cette bravade des petits interdits était une sorte de parcours initiatique, de défouloir à notre fantaisie débordante, de prétexte à la franche camaraderie.

Malgré les apparences, plutôt calculateur et assez trouillard de nature, je n'ai jamais été un leader charismatique car il faut surtout du cran et de la déraison, parfois de la générosité, pour oser débloquer, délirer, battre la campagne, en bref déconner plus que la moyenne qui vous accepte alors au poste de premier plan. À la guerre

comme à la paix, l'archétype du chef de bande reste bien entendu le héros de Pergaud. J'ai toujours été attiré par les grand Gibus, costauds et protecteurs notoires, mauvais gars sympas tout de même, farfelus abusifs, hurluberlus inventifs, escogriffes petits ou grands, outsiders parfois tragiques et c'est dans leur mouvance que j'ai toujours opéré, le plus souvent en seconde ligne. On ne refait pas la nature et donc, plutôt combinard et un peu vicelard, j'ai toujours trouvé dans ce rôle de faire-valoir la garantie de non agression en cas de problème majeur. Néanmoins, cette position de second ordre, parfois d'éminence grise, m'a permis de participer à des opérations sensationnelles et d'ancrer peu à peu en moi un profond sens de la contradiction qui reste le propre de ceux qui souhaitent que les choses bougent. Bien des rappeurs des grandes agglos me rappellent, en plus engagés, des Paquito, Rachid, Dan ou Dam aujourd'hui perdus de vue et laissés, pour certains dans les années 60, dans les escaliers d'un bloc de la cité hachelème des Blancs Monts ! Je leur ouvre tout grand les portes de ma ménagerie, si le cœur leur z'en dit...

Démodé

Après l'enfance, généralement marquée, comme il vient d'être dit, par des prises de position d'une originalité indéniable, vient l'adolescence, puis l'âge adulte où séduire devient, cette fois, la principale préoccupation : pour plaire, il faut se démarquer et l'une des façons les plus sûres semble consister à suivre la mode, en tout cas, c'est la première idée qui vient en tête quand on n'a pas réfléchi. Comme les autres, c'est donc ce que j'ai fait. Après coup, je me suis aperçu que le résultat n'était ni probant, ni à la hauteur des efforts entrepris, notamment parce que chacun répondant aux canons de la mode, personne ne sort vraiment du lot.

Mon enfance plutôt inventive s'est donc abîmée dans la banalité la plus ostensible, laquelle, entre autres, consistait à l'époque à porter « sur la tunique indienne la veste de treillis », sans être gêné le moins du monde par ce mariage peu orthodoxe. Si la mode a continué, j'ai, pour ma part, laissé tomber le costume. « Démodé » constitue une archive valable pour retracer les errements de l'individu en recherche de personnalité.

2 DES ÉTAPES INCONTOURNABLES

1

Sans qu'on m'appelle Hérode
 Et sans être un vieux con
 J'ai vu passer les modes
 Comm' passent les camions
 Du d' jean patt' s d'éléphant
 Au tergal serre-couilles
 Du bénard élégant
 Au futsal pied-de-poule
 Si j'ai connu le temps
 Du polo synthétique
 Qu'on tire et qu'on étend
 Comme un vieil élastique
 De la chemise blanche
 Dont le col boutonné
 Vous serr' chaque dimanche
 Jusqu'à vous étrangler

Refrain

Après bien des années
 Et sans fair' de manières
 J' préfèr' mon v'l ours râpé
 Et mon vieux pull-over

2

Si retournant ma veste
 Vers la contestation
 Pour suivre le contexte
 J'ai eu les cheveux longs
 Si pour un' lycéenne
 J'ai bien porté aussi
 Sur ma tunique indienne
 La veste de treillis
 Si mêm' j'ai survécu
 Aux modes éphémères
 D' la tunique en alu
 Au gilet de grand-père
 Si mêm' dans le futur
 Pour suivr' le rétro
 Il faut porter l'armure
 Pour aller au boulot

3

Si pour finir la liste
 J'ai connu l'heur' de gloire
 Des petits accessoires
 Qui plais' nt aux fétichistes
 Du porte-jarretelles
 Aux objets plus spéciaux
 Comm' la pair' de bretelles
 Et la pince à vélo
 Après bien des années
 Et sans fair' de manières
 J'aurai mon v' lours râpé
 Et mon vieux pull-over



1961 : s'il faut porter l'armure pour aller au boulot...



1973 : pour suivre le contexte, j'ai eu les cheveux longs



2006 : de la chemise blanche dont le col boutonné...

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

On l'aura compris, ce désir de séduction vise essentiellement à appâter, puis hameçonner l'âme sœur qu'on tente de ramener sur un rivage d'où les prédateurs concurrents ont été systématiquement éradiqués au préalable... Mais la belle prise, par des contorsions imaginatives, casse souvent ce premier fil ténu qui aurait dû la lier pour l'éternité, l'attacher entièrement offerte sur l'autel de la victoire de sa future moitié : le séducteur s'aperçoit alors qu'il est monté trop fin, qu'être à la mode ne suffit pas, et qu'il va falloir user d'artifices plus sérieux. Le moment est venu de sortir la grosse artillerie, en l'occurrence du garage, car la belle voiture reste l'argument majeur, permettant, cette fois, d'afficher son standing.

Transports z'urbains

L'histoire qui suit montre que cette pratique, pourtant efficace des années durant, est moins « tendance », voire même peut irriter certaines victimes potentielles qui pensent valoir mieux que des jantes en alu, des sièges en mouflon retourné et une boîte à gants personnalisée. En effet, pour être consentantes, les futures conquêtes exigent de plus en plus d'être étonnées ; or la méthode de la décapotable, avouons-le plutôt conformiste, a perdu de son aura d'antan. Permettons-nous d'en présenter une autre dont nous n'avons pas trop à nous plaindre : c'est celle de l'autobus. Ajoutons que les transports en commun séduiront également par leur côté durable, très à

1

Jadis à l'époque héroïque
 Pour être certain d'emballer
 Fallait sortir la fille en Buick
 Ou la traîner dans un coupé
 Quand on frôlait les quatre-vingts
 Elle se croyait avec Jam' s Dean
 Le coup d' la pann' venait à point
 Pour la partie de lèch' vitrine
 À trente à l'heur' dans les bouchons
 Parlez aux filles d'aujourd'hui
 De fair' mille et une folies
 Vous verrez bien c' qu'ell' s vous diront
 Petits minets fils à papa
 Dont la Jaguar baise à l'argus
 Il est temps de vous recycler
 On flirte mieux en autobus

2

Moi je me sers de l'autobus
 Car j'y voyage sans problèmes
 J'ai un chauffeur comm' le Négus
 Pour le mêm' prix j'ai un harem
 Mais avoir autant de compagnes
 Ne m'empêch' pas d'êtr' prévenant
 Et tous les soirs je raccompagne
 Un nombr' de fill' s impressionnant
 Et mêm' si mes histor' s d'amour
 Finiss' nt aux arrêts d'autobus
 Je peux espérer qu'un beau jour
 L'un' d'elle ira au terminus
 En attendant je persévère
 Et vous invite à m'imiter
 D'autant plus que ça n'est pas cher
 Puisque je voyag' sans payer



2 DES ÉTAPES INCONTOURNABLES

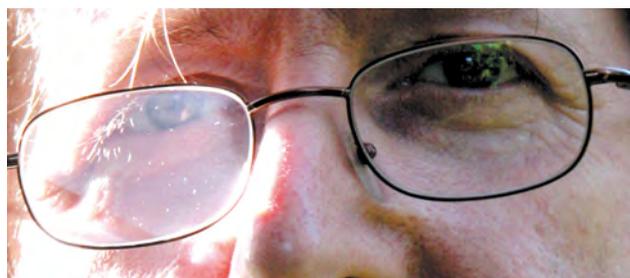
la mode. Ils présentent également un dernier intérêt, dévoilé par la chute de l'histoire : le lecteur, en fonction de sa propre sensibilité, de sa déontologie personnelle et du niveau de son compte en banque, choisira d'en tirer profit ou non...

Myopie

En fait, il faut avouer que cette technique dite « de l'autobus » m'a été imposée par un handicap majeur partagé par les aveugles et les mal-voyants : ne pas avoir le droit de passer le permis de conduire ! Dans cette situation, le recours au chauffeur devient une nécessité ; la chanson précédente aura simplement permis de la démocratiser. L'histoire suivante, sorte d'hommage à ceux que la nature a plus ou moins privé de la vue, prouve que la cécité et le voyeurisme peuvent également aller de pair : on dit que les aveugles ont une meilleure oreille ; sachez Mesdames qu'ils ont également plus d'imagination... alors, avis aux amatrices !

Pour ma part, je reste la preuve vivante que n'y rien voir et conduire ne sont pas forcément incompatibles. En effet, un peu plus avantagé par la nature que Ray Charles, Steevie Wonder et Gilbert Montagné, mais surtout à force de persévérance, d'abnégation et en chaussant des lentilles de contact épaisses comme des culs de bouteilles (« elles sont un peu rigides », qu'il me disait l'ophtalmo en me les vissant sur

les yeux qui pissaient comme pour arroser la pelouse !), j'ai enfin réussi, vers la quarantaine, à l'avoir mon permis de conduire... Pourtant, le jour J, faut avouer que la lecture de la vicieuse plaque d'immatriculation me fut fatidique à moins de cinq mètres de distance. Mais, en revanche, lors de la visite médicale du permis, je me rattrapai en récitant sans sourciller et haut les yeux les traditionnelles lettres : Z U, M C I..., des plus grosses aux plus petites, dans tous les sens imaginables, le tout appris par cœur des semaines durant car si l'handicapé est diminué, il en est d'autant plus persévérant, c'est bien connu !

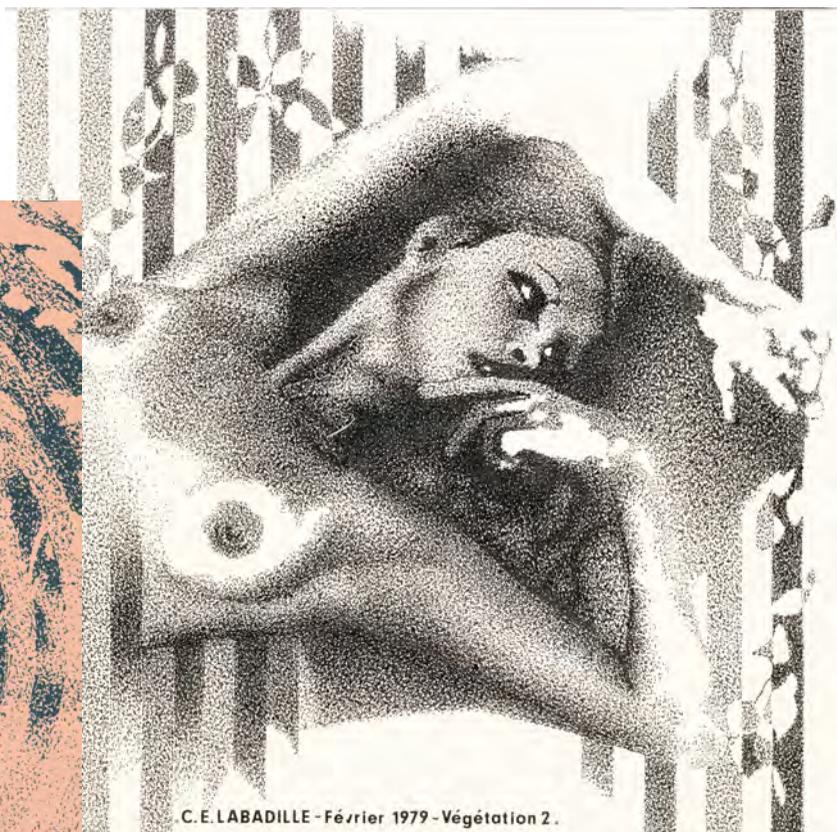


PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Bien entendu, je ne conduis pas vraiment comme tout le monde, mais il ne faut pas non plus trop en demander... Comme le dit mon copain Jean-Marc : « Tiens, voilà Ray-Charlie qui conduit avec sa canne blanche ! ». La boutade est facile d'autant qu'en règle générale, je roule plutôt bien, ce qui fait rajouter au même copain que c'est normal puisque « Bison futé indique régulièrement les tronçons à éviter : « Sainte-Honorine – Falaise » en semaine, et Sainte-Honorine – Putanges le week-end, quand l'artiste va herboriser... ».

Tout ça ne m'empêche pas de revenir régulièrement à mes amours de jeunesse, d'emprunter, de temps à autre, l'autobus ou le tramway et de participer moi aussi, à mon petit niveau, à la réduction des émissions de CO² et à la sauvegarde de la planète... et de surveiller comment évolue, avec le temps, la clientèle féminine empruntant également les transports en commun...

Dessin de Henri-Paul Pasquiet, 1982



Dessins de CE Labadille, 1974 et 1979

2 DES ÉTAPES INCONTOURNABLES

Myopie

1

La vie serait bien monotone
 D'un bout à l'autre de l'année
 Si du mois de mai à l'automne
 Vous ne me laissez deviner
 Mesdemoisell' s lorsque je flâne
 À la sortie de mon boulot
 Votre poitrine en filigrane
 Vos deux seins nus sous un polo
 Car sans votre complicité
 Je ne pourrais les remarquer
 Puisque pour mon malheur je suis
 Certes voyeur mais myope aussi
 Pourtant si vous trouvez malsains
 Mes petits coups d'œil bien pudiques
 Rassurez-vous je vois vos seins
 Surtout dans un flou artistique
 Les ophtalmos les plus coriaces
 N'ont jamais pu me corriger
 Trouver le remède efficace
 À ce brouillard trop familier

2

Le regard trouble et l'œil embué
 Je n'y vois pas toujours très bien
 La taup' la moins avatagée
 Pourrait me montrer le chemin
 Trois à l'œil gauche et quatre à droite
 Quelque soit la paire de lunettes
 Au trois quarts myope et astigmaté
 Je vais surtout à l'aveuglette
 Ça ne me gên' rait pas beaucoup
 Si parfois pour me consoler
 Des filles bien intentionnées
 M'aidaient à traverser les clous
 Allez mesdam' s soyez moins fières
 Venez marcher sur ma planète
 Où les panneaux publicitaires
 Ont tout de la peinture abstraite
 Où le béton devient palace
 Etincelant sous ses paillettes
 Et l'avenue palais des glaces
 Quand j'ai de l'eau sur mes lunettes

3

Venez courir ou bien flâner
 Sur mes trottoirs à la peau grise
 Ils me paraîtront bariolés
 Pleins des couleurs de vos chemises
 Laissez-moi vous prendre le pas
 Mesdam' s et je ne regrett' rai
 Plus un instant de n'y voir pas
 Plus loin que le bout de mon nez



Dessin de CE Labadille, 1976

Sauf chez les fêlés de l'aventure furtive, les acros de la démange, les mordus de la bistouquette, le temps de la séduction, comme son nom l'indique, n'a qu'un temps. Une fois la compagne ou le compagnon d'une vie trouvés, une fois l'acte de reproduction possible ou assuré, il reste à accomplir, comme Hercule, un dernier travail sans lequel l'existence vaudrait à peine d'être vécue. Oui, comme Hercule ! Car l'entreprise est colossale, titanesque, démesurée et d'ailleurs, le plus souvent, ne peut s'entreprendre qu'à deux, voire plus : il n'est pas rare que les parents interviennent dans cette dernière étape cruciale du développement de la personnalité. Le jeune couple donc, y réfléchit déjà depuis longtemps, la suppose, l'envisage puis la voit, d'abord dans ses rêves les plus fous. Mais c'est vers la trentaine qu'il commence véritablement à la toucher du bout des doigts, à la palper avec émotion, à la caresser... Le projet est ambitieux et exige des ressources importantes, une assise indiscutable, des reins solides, des épaules larges et du souffle : c'est pourquoi ce grand œuvre dans lequel va s'accomplir le dessein d'une vie entière rime le plus souvent avec moyens ; l'investissement magistral dans lequel va se révéler le sens profond d'une existence se conjugue généralement avec travail.

Fonctionnair's blues

Avant de dévoiler ce dernier « incontournable » de la vie, cet ultime étape avant la ligne d'arrivée, afin aussi de tenir le lecteur en haleine, offrons-nous une courte digression sur cet autre fondement de nos existences, j'ai nommé le taf, le turbin, le job, la besogne, l'entreprise, en bref, le boulot pour lequel on est façonné, moulé, formaté dès la plus tendre enfance. Car n'oublions pas le : « Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi plus tard ! » : un maçon qui maçonne ? un bûcheron qui bûcheronne ? un moissonneur qui moissonne ? un préposé qui téléphone ? ou un fonctionnaire qui fonctionne... ?

Pour ma part, je connais bien la question, surtout dans sa diversité... En effet, j'ai eu la chance de participer à de multiples petits et gros boulots dans lesquels je ne suis d'ailleurs jamais

resté très longtemps. Est-ce ce besoin toujours inassouvi d'autres horizons ? Est-ce cet appel de l'inconnu qui m'a toujours poussé vers de nouvelles expériences ? Est-ce ce besoin de rencontres, d'engagement collectif et cette affirmation de l'esprit d'équipe et de l'effort partagé ? Ou encore ce besoin d'organisation, de soin, de dévouement et d'accomplissement d'objectifs toujours fixés par d'autres et toujours à leur profit ? Difficile de répondre, mais des métiers d'agent du tri postal, de monteur-soudeur-cableur en électronique professionnelle, d'étudiant, de formateur pour la formation professionnelle pour adultes, de chargé d'études, de docteur, de directeur de site d'accueil touristique et de directeur tout court, je garde surtout en mémoire la carrière de fonctionnaire que je faillis embrasser par deux fois. On m'a longtemps reproché, dans le texte qui suit, le côté complaisant du propos tenu, en particulier ma mère dévouée corps et âme à l'État dans sa mission d'éducateur. C'est vrai, mais reconnaissons également que l'inventivité déployée par certains agents pour rompre le cercle infernal de l'ennui quotidien m'a souvent impressionné et méritait qu'un hommage, même facile, lui soit rendu.



2 DES ÉTAPES INCONTOURNABLES

1

À mes seize ans sonnés
Ma mèr' m'a dit Charlot
C'est fini de glander
Faut trouver du boulot
Y'a justement ton père
Qui peut te pistonner
Suis-le au ministère
Il t'y fera entrer

2

J'appris donc sur le tas
L'B-A-BA du métier
Les collègues sympas
M' disaient que j'étais doué
Tous les jours au bureau
J' m'initialais au boulot
Qui consiste à tuer
Le temps pour s'occuper

3

Je devins rapid' ment
Un tueur anonyme
Un assassin qui prend
La journée pour victime
Un forçat d' la détente
Un gagnant du loto
Un suppôt du farniente
Un bourreau de repos

4

Je rencontrais bien vite
Des tueurs chevronnés
Tuant avec mérite
Depuis quarante années
Ou d'autres agrégés
Presque à la fleur de l'âge
Hautement qualifiés
Des tueurs à bagages

5

N'ayant pas l'caractère
Ni les capacités
De certains fonctionnaires
Moi j'ai démissionné
Mais j' remercie l'État
Qui pendant des années
M'a permis de manger
Sans lever le p' tit doigt



Carte postale ancienne : « le château de M. Labadille... »

Sweet home blues

Quelle que soit donc la pénibilité relative de l'emploi occupé, ce dernier permet, jour après jour et année après année, de constituer, pierre après pierre, cette épargne capitale autorisant enfin l'accès à la propriété. Mais attention, le chemin n'est pas pavé que de bonnes intentions ! Véritable parcours du combattant, il serait même miné et de nombreux prédateurs aguerris, de l'agent immobilier au promoteur, du notaire au constructeur, en passant par le maçon, le couvreur, le chauffagiste et bien d'autres corps de métier (quand le bâtiment va, tout va...), ont choisi les jeunes couples inexpérimentés comme proies faciles leur permettant de prospérer dans la jungle cruelle de l'immobilier. La fable qui suit est une sérieuse mise en garde, laquelle, nous l'espérons, permettra d'éviter l'effondrement, la ruine de certains projets conjugaux : les bonnes « mauvaises » occasions, les vices cachés, ça n'est pas que pour les autres et un simple fantôme caché dans le placard de la cuisine aménagée peut briser net les espérances de vie standardisée. Alors méfiance...

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Sweet home blues

1

Passé l'âge critique
De la trentième année
Me prit l'envie logique
De vouloir m'installer
De découvrir les joies
De la propriété
Qu'ont connu avant moi
Bourgeois et ouvriers
Mais la cage à lapins
Avait dû faire un bond
Et dépassait de loin
Tout' mes estimations
J' n'avais plus qu'à chercher
Dans l'abri de jardin
Quand l'occasion rêvée
Se présenta soudain

2

Un cinglé un gogo
Ou bien alors un saint
Vendait est-ce le mot
Pour un' bouchée de pain
Un' maison de maçon
Dans un p'tit lotiss' ment
Bercé par le doux chant
Des tondeus' s z'à gazon
À peine avais-j' planté
Les pancartes d'usage
Propriété privée

Et le chien a la rage
Que ma femme accourait
Pour me dir' qu'un fantôme
Cherchait à la p'loter
Et tapait sur le môme

3

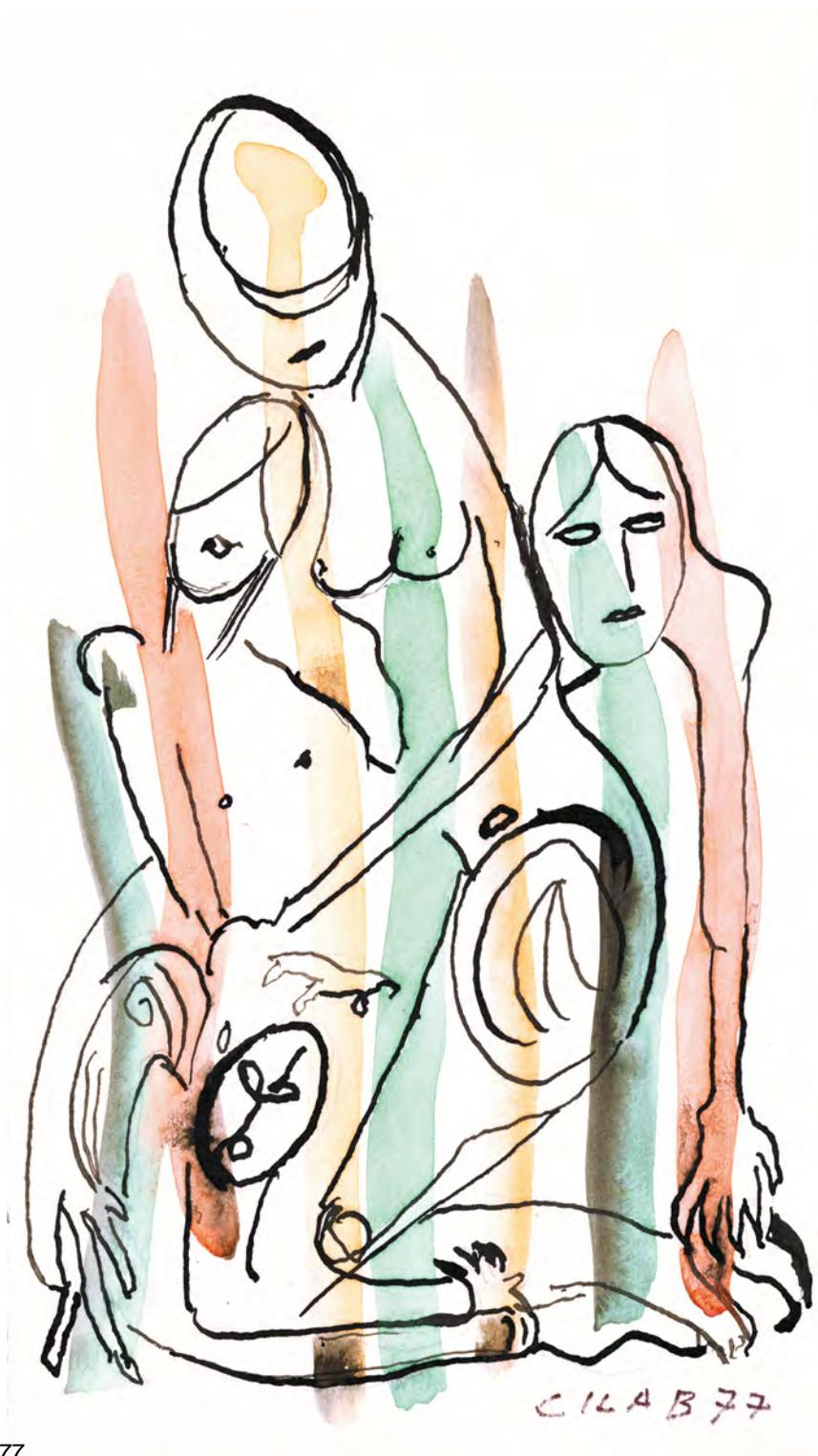
Qu'il frappe le petit
N'était pas un grand mal
Qu'il boive mon whisky
Me parut moins normal
Mais il n'aurait pas dû
Était-ce bien courtois
Mettre la main au cul
De ma femme aux abois
Ayant déménagé
Aujourd'hui nous en sommes
Réduits à sous-louer
Une chambre de bonne
Alors vous qui rêvez
Aussi d'un toit de chaume
Méfiez-vous des fantômes
Qui pourraient vous squatter

Refrain

Hom' sweet home
Hom' sweet home
Hom' sweet home
Hom' sweet hom' blues
Hom' sweet hom' blues



3
CHANSONS D'AMOUR... toujours de l'...



Dessin de Cilab, 1977

En embrassant l'art lyrique, en taquinant la muse et en caressant les dessins artistiques, je ne m'imaginai pas finir en crooner... Pourtant, il faut se rendre à l'évidence et cet ouvrage en est la preuve : j'ai commis un grand nombre de chansons d'amour, bien malgré moi.

Malgré moi, car quoi de plus banal, de plus galvaudé, de plus réchauffé que l'amour ? Quoi de plus affligeant que cette béatitude qui rend mou, que cette perfection qui rend statique, que cette inanité qui rend sot ? Le désamour est une source d'inspiration déjà plus sûre, qui trouve notamment son expression dans le regret, la mélancolie, le blues, mais faut-il encore dépasser le sempiternel : « C'est mon bébé ; qui m'a quittée ; pour un aut' mâle ; et ça fait mal.. » ou le « C'est mon chéri ; qui est parti ; pour un' biquette ; qui se la pète... ».

Bref, tout le monde ne s'appelle pas Aragon ou Eluard et, même au petit niveau de la chanson, renouveler, rénover, rafraîchir le genre est un véritable casse-tête.

Je savais donc, presque intuitivement, que pour ne pas sombrer dans la chanson guimauve, la romance collante, la sentimentale marmelade, il me fallait éviter l'Amour et ses risques de dérapages : la grande amour, bien dégoulinante, celle des amerloques avec leurs sentiments tout chauds, tout rôtis, éternels grands enfants amourachés (et pourtant aussi bourreaux d'affaires...) ; celle des perpétuels collégiens high-tech, construite sur les clientèles de pré-ados vagissants ; celle des people plus coquine ou plus perverse qui fait monter l'adrénaline de ménagères surexcitées...

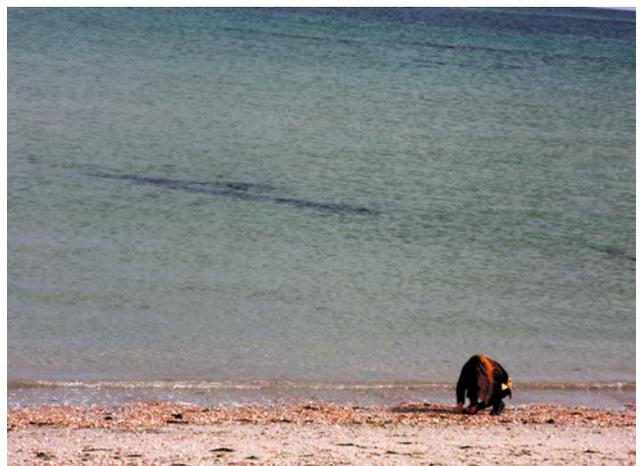
Outre ces dangers de dérive, ces menaces de conformisme, la belle amour, la vraie, celle qui, au bout du compte, doit exister, peut-on l'étaler sans vergogne au grand jour ? Y-a-t'il des mots pour l'exprimer sans risquer de sombrer dans la banalité ou l'ésotérisme ? Pour ma part, j'ai préféré réserver cet exercice délicat à quand je serai très vieux, très expérimenté et aussi, dégagé des affaires...

En définitive, y-a t'il un intérêt à chanter l'amour ? Il faut croire que oui puisque moi et tant d'autres l'avons fait. En ce qui me concerne, j'ai donc étudié de nombreuses pistes pour tenter d'échapper à la banalité

du discours, à la platitude de l'évocation. Certaines restent très expérimentales : par exemple, celle de l'heureuse rencontre d'un matheux et d'une littéraire qui nous prouve, au terme de neuf mois, qu' $1 + 1 = 3$ (Chanson mathématique). D'autres chemine-ments m'ont permis de protéger une certaine intimité en affichant les sentiments plutôt en filigrane, en les estompant, comme dans « Aux marches de l'été » ou « Fleurte bleu » où l'onirisme et la poésie permettent d'atténuer le contenu sentimental. Parfois, au contraire, j'ai volontairement forcé le trait, comme dans « La pointe de l'indécent » où l'exercice de style consistait alors à jongler avec la verdure des propos. L'écriture des extrêmes peut également masquer une certaine pudeur, et puis, une chanson d'amour un peu provocatrice, ça nous change un peu, non ?

Aux marches de l'été

Comme « Aux marches du palais », « Aux marches de l'été » est une chanson d'amour vé-cue... une véritable histoire d'amour de jeunesse, celle d'un studio loué aux portes de la mer, celle d'années qui, avec le recul, semblaient heureuses... L'aventure avait pris un goût d'éternité, un souffle d'azur et d'alizé... les dieux n'étaient pas loin ! Cependant, n'en déplaise aux tendres et aux sensibles, l'épilogue de l'aventure montra pourtant que le bonheur, comme les unions, est périssable...



3 CHANSONS D'AMOUR TOUJOURS...

1

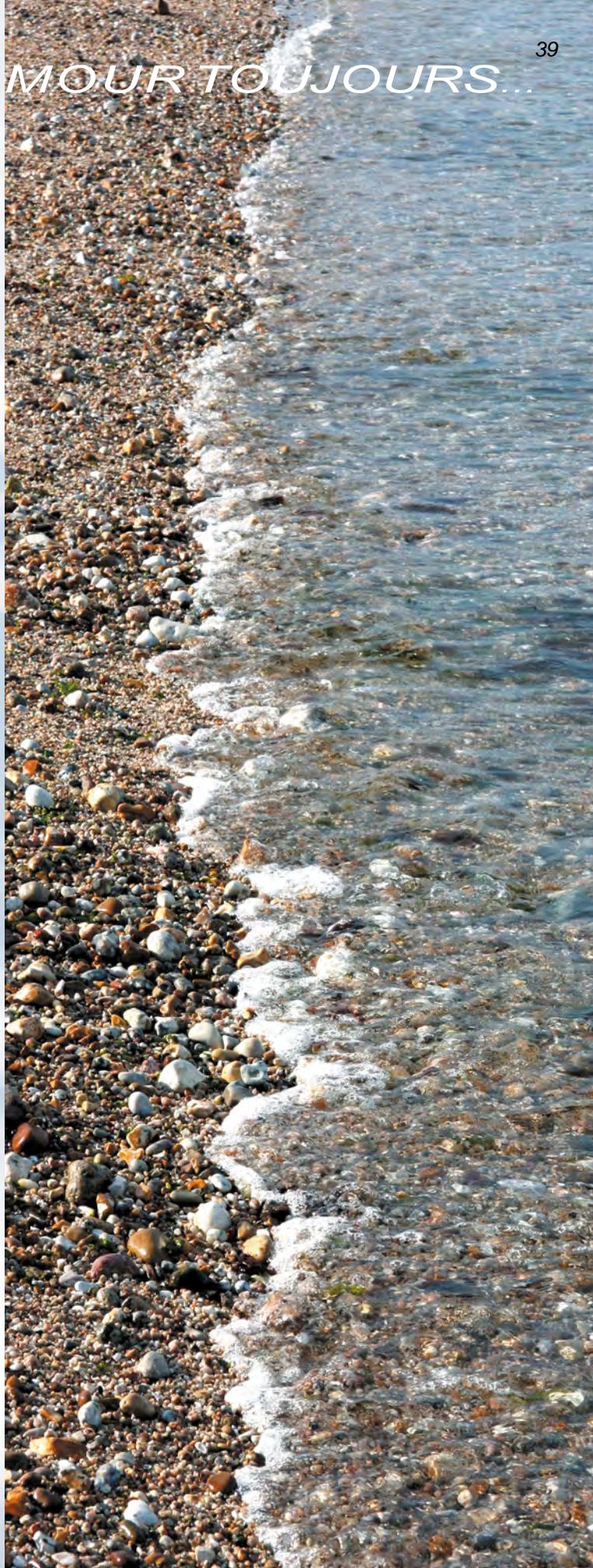
Et sous le soleil beau
 Qui prépare aux vacances
 Nous irons tous deux go
 Vers cette providence
 Vers ce petit studio
 Tapissé de lumière
 Où le moindre héros
 Vient parfois prendre un verre
 Pas besoin de discours
 Dans ce calme olympien
 À s'aimer comm' des sourds
 On s'entendra très bien
 Nous coucherons à même
 Le toit bleu de l'été
 Pour qu'un dieu qui nous aime
 Vienne pour nous border

2

À caresser l'azur
 À planer dans les airs
 Nous ferons j'en suis sûr
 L'amour à la légère
 Un petit alizé
 Un vent venu des îles
 Te prendra sous son aile
 Pour t'apprendre à voler
 Pas besoin de nuages
 Et pas besoin d'abris
 Nous serons bien en nage
 Sans l'aide de la pluie
 Mes rêves oasis
 Te prendront par les hanches
 Sous ce grand ciel de lys
 Qui pousse à la nuit blanche

3

Aux marches de l'été
 Seras-tu la plus belle
 Sans être cordonnier
 Je t'aimerai tell' quelle
 Aux marches de l'été
 Nous nous endormirons
 Tout lovés enlacés
 Jusqu'à la fin du monde
 Car sous le soleil beau
 Qui prépare aux vacances
 Nous irons tous deux go
 Vers cette providence
 Vers ce petit studio
 Tapissé de lumière
 Où l'on prend l'apéro
 Les deux pieds dans la mer



Chanson mathématique

Voilà une chanson d'amour comme je les aime ! C'est de la grande aventure passionnelle, celle qui rapproche deux êtres que tout oppose, celle du mariage des contraires, celle de l'union maudite, celle du couple dépareillé, celle qui pourrait finir en tragédie si l'impossible, parfois, ne devenait réalité...

Car le sujet n'est pas simple : il s'agit de l'aversion ancestrale, de l'antagonisme viscéral, acharné, de la haine farouche entre... littéraires et matheux ! Lequel d'entre nous, au temps de sa jeunesse, n'a pas eu à choisir son camp ? Lequel d'entre nous n'a pas été confronté à cet âpre dilemme ? Comparé à cette décision capitale, les atermoiements de Corneille entre devoir et passion font tout juste figure de petits garçons !

Certains écoliers n'ont d'ailleurs même pas à choisir : à l'heure fatidique de l'engagement définitif, du choix irrémédiable entre les chiffres et les lettres, le terrain est préparé par avance, la route est déjà toute tracée... Ma mère, décontenancée par les incessantes questions que ma sœur et moi-même lui posions afin de tenter de résoudre d'insidieux problèmes de baignoire qui fuit et de robinet qui goutte (dans une baignoire qui fuit), de trains hypothétiques lancés à toute allure et dont les voyageurs montent et descendent dans la plus totale des anarchies ; de racines cubiques et de pis carrés sans la moindre trace d'arbre ni de vache... bref, ma mère avait trouvé la parade infaillible pour ne pas être ébranlée dans sa position de chef de famille et nous lançait sur un ton qui ne souffrait aucune discussion : « De toutes façons, dans la famille, on est plutôt des littéraires... ».

L'assertion semblait solide et pourquoi aurions-nous contrarié ce tuteur qui nous offrait l'incroyable opportunité d'éviter de fastidieuses soirées de cogitations algébriques et géométriques ? La décision fut donc vite prise et, ma sœur et moi-même, consacra mes en toute exclusivité nos capacités aux belles-lettres : elle fut Capétienne avec les Ipes, un concours glorieux récompensant les pauvres qui méritent un jour d'être confrontés à une trentaine de teigneux d'une grande banlieue ou d'un reculé village d'une province profonde ; dans son cas, ce fut la Vendée et son

enthousiasme débordant de jeune diplômée ne résista pas longtemps aux rentrées des classes où une moitié de celle-ci était réquisitionnée pour les vendanges, et l'autre arrivait en cours avec, pour tout manuel, la bouteille de gros plant dans le cartable... Quant à moi, j'obtins sur la corde raide le bac A, A comme À peu près, A comme Asphyxie, A comme Arrivé à la fin des études, avec l'encouragement du jury à aller traîner ma misère culturelle et mes facéties douteuses ailleurs.

Ce n'est que plus tard, après quelques incursions alimentaires dans le monde hostile du travail, qu'une vocation soudaine et insoupçonnée pour les sciences biologiques m'obligea, la trentaine bien sonnée, à titiller à nouveau le sinus et le cosinus, à flatter le carré de l'hypoténuse, à faire vibrer la corde avec l'arc... et, curieusement, j'y trouvais un certain plaisir ! C'est alors que je compris que l'horrible dualisme n'était peut-être pas nécessité, que le rapprochement des mondes opposés était certainement envisageable, que littérature et mathématiques ne pouvaient éventuellement plus faire qu'un, deux ou trois... Chanson mathématique est donc une vraie chanson d'amour, une ode à la réconciliation des contraires ; c'est aussi un hommage rendu à messieurs Jacob et Delafond, ces deux pionniers de la plomberie-sanitaire sans lesquels bien des instituteurs (un peu cyniques !) n'auraient pu totalement jubiler devant l'embaras de générations d'écoliers confondus face aux subtilités du transport des fluides en milieu familial...

Un peu de révision, ça ne peut pas faire de mal...



Thalès (625 - 547 av. J.C.) : on lui attribue cinq théorèmes de géométrie dont le célèbre « un angle inscrit dans un demi-cercle est droit ».

3 CHANSONS D'AMOUR TOUJOURS...

1

C'était un drôle de grand zèbre
 Qui enseignait faute de mieux
 La géométrie et l'algèbre
 À un' band' de petits merdeux
 Un jour qu'il rêvait dans un bar
 D'Euclide ou de Lobatchevski
 À la sortie des cours du soir
 Il remarqua non loin de lui
 Un' demoisell' bien ennuyée
 Qui sirotait un café crème
 Tout en séchant sur un problème
 De baignoire et de robinet
 Bien qu'il soit plein de retenues
 Sans se méfier des coups de foudre
 Il décida d'aller résoudre
 L'équation à cette inconnue
 D'vant l'succès des opérations
 Il lui proposa de l'aider
 À bosser Jacob Delafond
 Chez lui en cours particuliers

2

Et bientôt à l'heure habituelle
 Ell' vint le voir dans son deux pièces
 Pour parler d'entiers naturels
 De Pythagore ou de Thalès
 Un jour entre deux théorèmes
 Il se risqua dans le « je t'aime »
 Un autre entre deux hypothèses
 Lui demanda « quand est-c' qu'on baise ? »
 Et comme les mathématiques
 La passionnaient de plus en plus
 Ils passèr' nt aux travaux pratiques
 Tout en parlant de cosinus
 Et ils en fur' nt récompensés
 Car ils prouvèr' nt par $A + B$
 Qu'un + un au bout de neuf mois
 Ça fait pas deux mais ça fait trois
 Que cette histor' tout à fait bath
 Serv' de leçon aux littéraires
 Qui n'ont jamais vu dans les maths
 Que scienc' stérile et que calvaire



Pythagore (580 - 497 av. J.C.) : auteur du théorème également très utile « dans un triangle rectangle, le carré de la longueur de l'hypothénuse est égal à la somme des carrés des longueurs des deux autres côtés » ; on doit également à ce génial touche-à-tout la gamme musicale dite pythagoricienne construite exclusivement sur des intervalles de quintes justes.



Euclide (325 - 265 av. J.C.) : inventeur présumé de la géométrie du même nom et rédacteur des 13 volumes des « Éléments ».



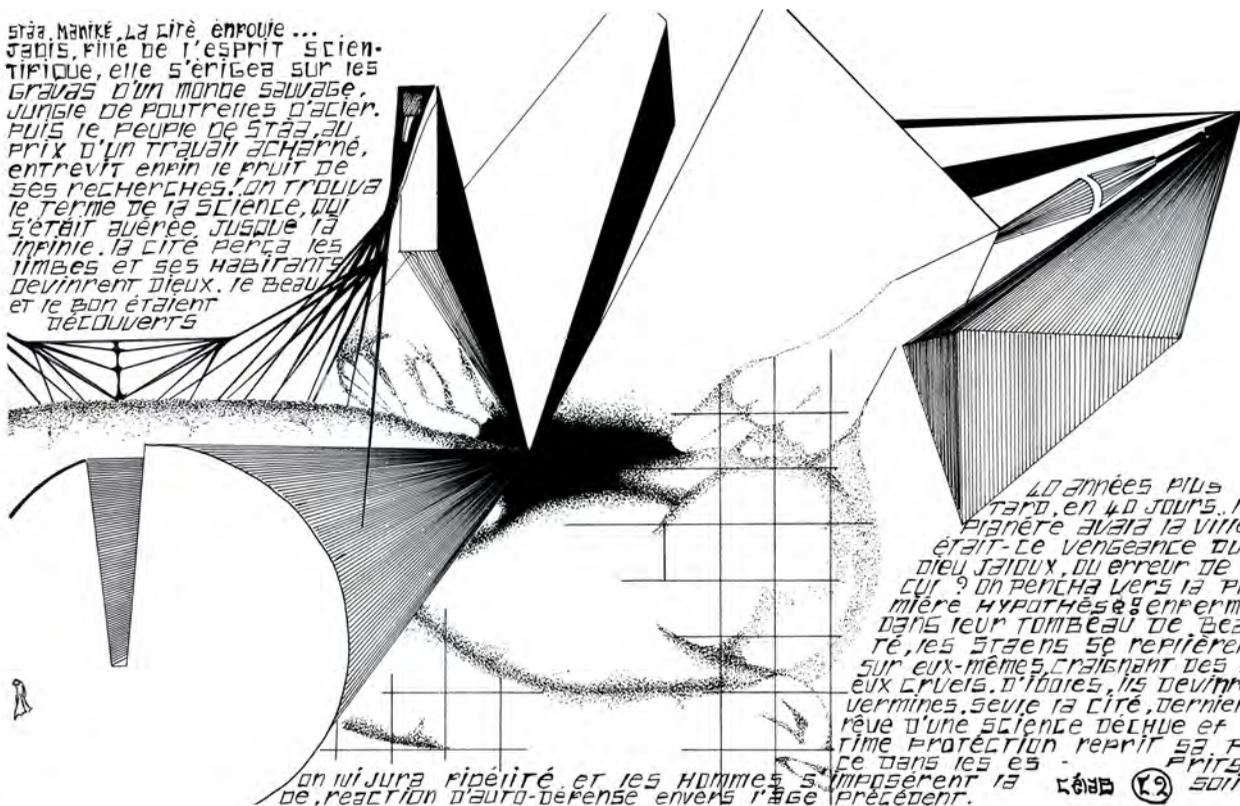
Nicolaï Lobatchevski (1793 - 1856), mon préféré : empêcheur de tourner en rond qui publie sa géométrie non euclidienne où il n'est pas démontré qu' « étant donnés une droite et un point extérieur, il existe une unique parallèle ».

La pointe de l'indécent

Brassens se disait le pornographe du phonographe. Sans véritablement souhaiter renouveler le style, c'est néanmoins avec plaisir et en toute lucidité que je choisis jadis, avec « La pointe de l'indécent », d'apporter ma modeste contribution au groupe dit « des salles de garde », de rejoindre au moins en intention ces poètes immatures et bon enfant maniant avec subtilité les grossièretés les plus salaces, les calembours les plus faciles, les contrepèteries les plus discutables et la rime souvent surréaliste. Dans le genre, les « Mon oncle » et « Ma tante » de Pierre Vassiliu restent pour moi des modèles inégalables. Alors, avec « La pointe de l'indécent », rejoignons sans plus tarder les dépravés de vos cédés, les pervers du pot-pourri, les gros cochons de la chanson...



STRA MANIÉ, LA CITÉ ENFOUÏE ...
 JADIS, FINIE DE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE, elle s'éleva sur les GRAVÉS D'UN MONDE SAUVAGE, JUNGLE DE POUTRELLES D'ACIER. PUIS LE PEUPLE DE STRA, AU PRIX D'UN TRAVAIL ACHARNÉ, entrevit enfin le fruit de ses recherches. On trouva le terme de la science, qui s'était avérée jusqu'à l'infinie. la cité perça les limbes et ses habitants devinrent dieux. le Beau et le Bon étaient découverts



40 années plus tard, en 40 jours, la planète avait la ville! était la vengeance du dieu jaloux, du erreur de calcul ? On pencha vers la première hypothèse enfermés dans leur tombeau de beauté, les STRAS se reprirent sur eux-mêmes, craignant des dieux cruels, d'idoles, ils devinrent vermines, seule la cité, dernier rêve d'une science déchu et urtime protection reprit sa place dans les esprits.

On lui jura répétité et les HOMMES s'imposèrent la réaction d'auto-défense envers l'âge précédent.

3 CHANSONS D'AMOUR TOUJOURS...

Tu es ma liaison dangereuse
Et mon amour mal t'à propos

1

À l'encontre de Guillaum' Tell
Quand il me faut planter mes dents
Je choisis tes seins tes aisselles
Plutôt que ta pomme d'Adam
Car je suis l'arc et toi la cible
Où je fais des mille et des cents
Mon ventre a la corde sensible
La corde raide et qui se tend

2

Ce fin roseau cette herbe molle
Pousse au gré de ta fantaisie
Quand dans un souffle tu le frôles
Comme un vieux chêne il s'endurcit
Pas besoin des charmes d'Éole
Pour qu'il se dresse et que je plie
Quand je te vois j'ai l'herbe folle
La tête en feu l'âme en folie

Refrain

Est-ce ce lien tantôt fragile
Tantôt dressé comme une proue
Qui me fait dire tout à coup
Que l'amour ne tient qu'à un fil (bis)

3

Ce brin de chair qui devient tige
Te donnera-t'il des idées
Des envies de haute voltige
Et de numéro sans filet
Te risquant sur ce fil d'acier
Toute à chercher ton équilibre
Funambule sans balancier
Me feras-tu vibrer la fibre

Refrain

Me feras-tu monter le sang
Jusqu'au bout de l'extrémité
À la pointe de l'indécrottable
Mon cœur me feras-tu bander

Dessin de Cilab, 1976



Je t'aimais tant (L'amour et la géographie)

La chanson d'amour, bien entendu, pour être vraiment convaincante, doit être tirée de l'expérience personnelle. Comme dans le cas de Chanson mathématique, un long séjour derrière les barreaux de l'université de Caen, unité « sciences de la terre », rayon « géographie », me permit au moins de tenter une approche paysagère du couple. C'était dans les années 80, j'en avais pris pour cinq ans, alors il fallait bien que ça serve ! Le séjour en détention coïncidait avec une expérience de vie commune, la rupture semblait approcher, la quille aussi, alors de là à comparer l'amour qui s'émousse avec le temps à l'érosion qui burine les paysages, il n'y avait qu'un pas à franchir ce qui fut fait allègrement. Le texte porte d'ailleurs deux titres, correspondant à deux musiques enregistrées à des époques différentes : la dernière version « Je t'aimais tant », et la version d'origine (1980) justement intitulée « L'amour et la géographie ».

La chanson est, cette fois, très sérieuse et traite des fondamentaux de l'amour. D'abord, il y a cette passion, plus forte que tout, excepté peut-être le temps qui passe. Les passions démesurées sont-elles courtes ou longues ? Délicate pour les sentiments, la réponse est plus simple pour l'érotisme... Ensuite, il y a cette habitude qui éloigne et rapproche tout à la fois... ce qui ne facilite pas les choses de l'union. Après, vient le pardon, peut-être la seule véritable preuve d'amour puisqu'elle témoigne du dépassement de soi-même ? Cependant, le pardon est rarement mutuel. Enfin, il y a la renaissance possible, voire l'envol vers de nouvelles idylles, ce qui prouve bien, qu'en définitive, l'expérience n'apporte rien. Alors, pour une fois peut-être, laissons l'irrationnel guider nos pas car il n'y a véritablement rien à comprendre à l'amour, pas plus qu'il n'y a à en dire. Coupons donc court aux palabres et laissons-nous bercer par la pléthore de chansons ad hoc... Car après tout, n'est-ce pas plutôt la musique qui compte ? Celle des slows collants des fêtes de fin d'année au lycée ; celle d'une première soirée en amoureux ; celle des réconciliations affectueuses ; celle qu'on savoure, seul, quand toute la sma-la est enfin partie en vacances...

1

Nous confondions hier
Amour géographie
Nous étions deux rivières
Mais nous n'avions qu'un lit
Devant les sentiments
Qui nous avaient unis
Même les éléments
Se faisaient tout petits
J'aurai sans hésiter
Balayé les montagnes
Enchaîné les vallées
Et battu la campagne
J'aurai sur un seul mot
Endormi les volcans
Calmé le ciel et l'eau
Tu sais je t'aimais tant

2

C'est plus de la passion
Mais d' la géologie
Le meilleur de la vie
S'en va par érosion
Les mots de tous les jours
Sont dits bien trop souvent
Et voilà notre amour
Couvert de sédiments
Faudra être patient
Faudra des millénaires
La colère de la terre
Et tout le tremblement
Pour qu'un amour si beau
Enterré par le temps
Surgisse de nouveau
Tu sais je t'aimais tant

3

Où sont nos sentiments
Croix de bois croix de fer
Tous les jours on se ment
Nous irons en enfer
C'est pas la météo
Mais bien nous les coupables
L'amour était au beau
Et le voilà variable
Il faudrait fair' le point
Il faudrait qu'on s'en mêle
Voir si ton parallèle
Peut rejoindre le mien
Car mêm' si l'habitude
A rongé notre lien
Malgré la latitude
Tu sais je t'aime bien

3 CHANSONS D'AMOUR TOUJOURS...



Nous étions deux rivières mais nous n'avons qu'un lit...

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Des rides de surface (ripple marks)

Encore un peu de révisions ?



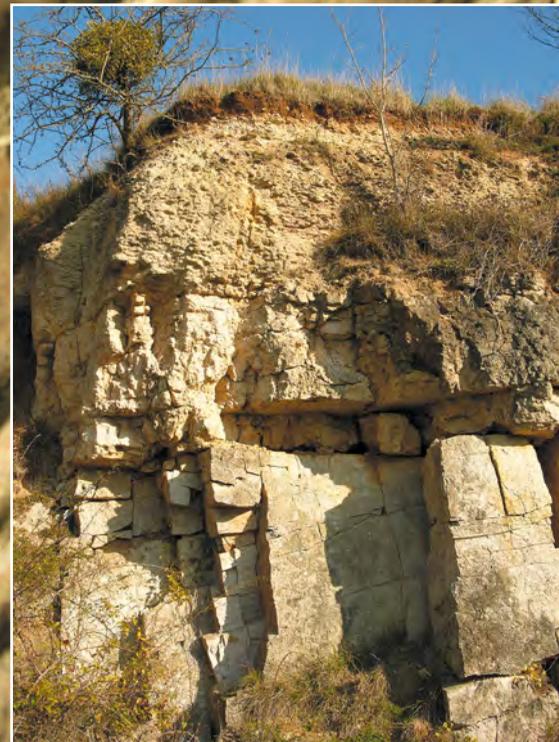
Le poudingue de base de l'ère primaire, déposé il y a 540 millions d'années...

Les couches (horizontales) de l'ère secondaire déposées sur celles (verticales) de l'ère primaire : une « discordance angulaire ».

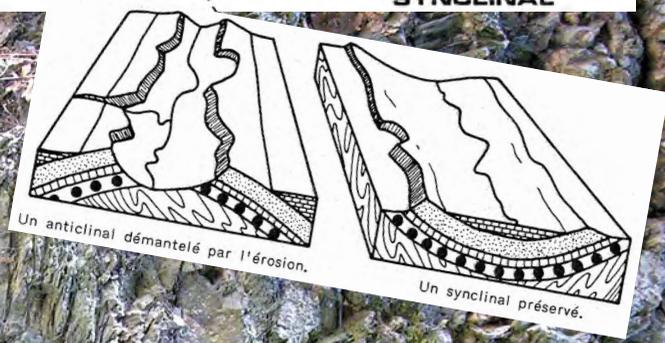
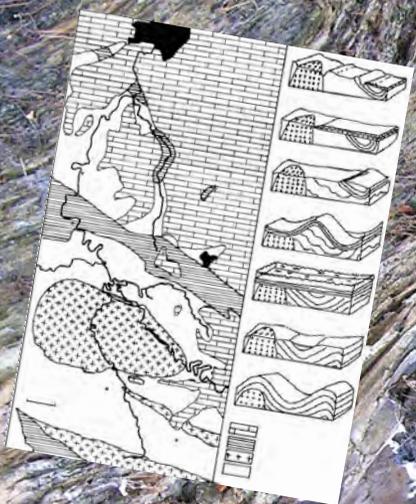
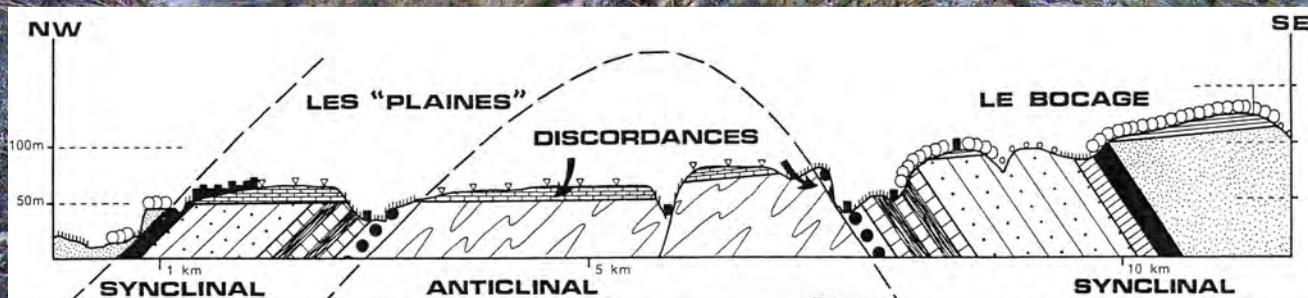


Un fossile de l'ère primaire

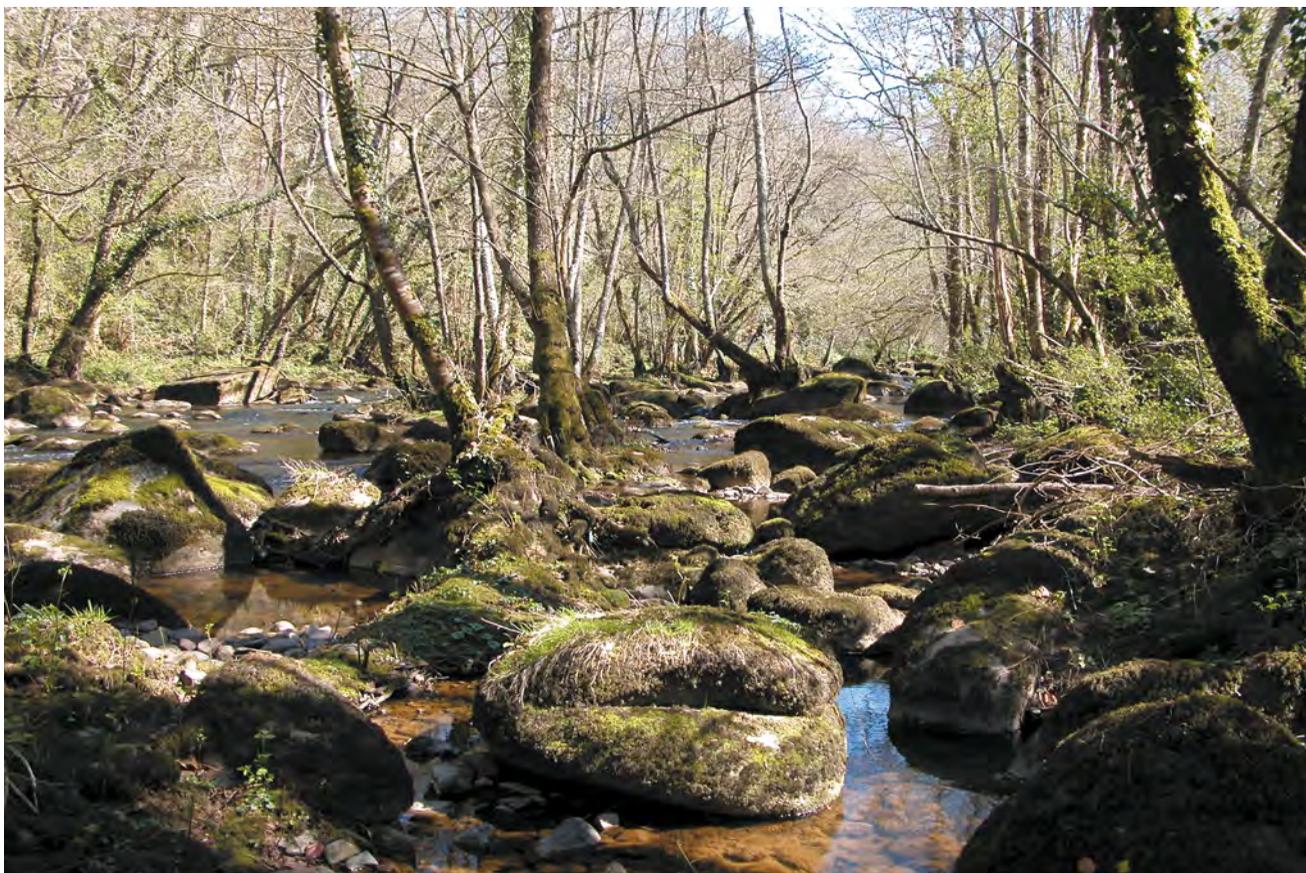
Trilobite (genre calymène)



3 CHANSONS D'AMOUR TOUJOURS



Des roches très anciennes : le flysch du Briovérien, témoin d'une de nos premières chaînes de montagne datée d'avant l'ère primaire...



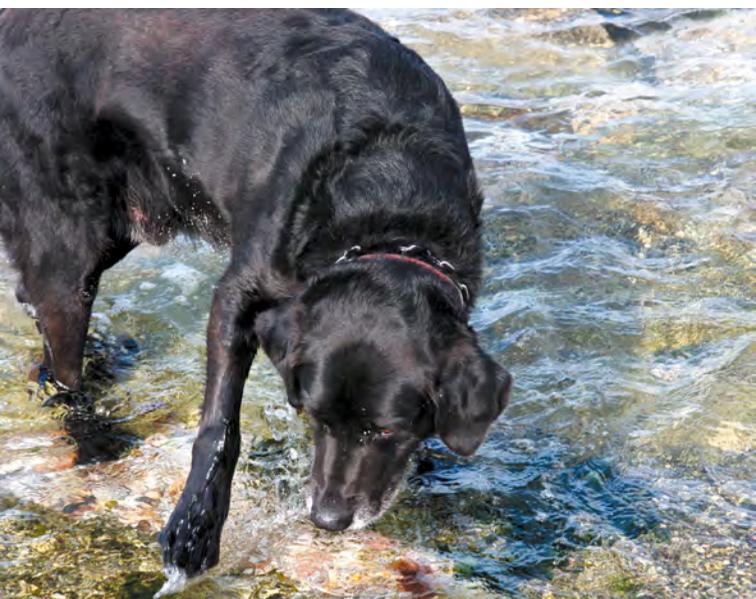
*Le travail de l'érosion dans les granites : en haut,
les gorges de Saint-Aubert (Orne),
en bas, Flamanville (Manche).*



3 CHANSONS D'AMOUR TOUJOURS...

Chanson d'automne

L'amour serait donc plutôt intuitif, animal... et nos réactions difficilement contrôlables. À l'exubérance et la fougue des premiers rendez-vous, à la satisfaction et aux ronronnements de l'entre-deux, succèdent le fatalisme et la mélancolie des séparations. Les fins de parcours sont toujours pénibles, elles sentent souvent le chien battu, le serin ou la poule mouillée, le chat écrasé... Toute cette désillusion, toute cette solitude soudaine, toute cette absurdité renifle la ménagerie, pue le fauve, car le plaqué eseuilé, l'abandonné maussade, le laissé-pour-compte abattu souhaite en finir et d'abord se néglige : le paraître en prend un coup et sa toilette aussi ! C'est la prime tentative de suicide, l'ultime appel au secours et l'eau ne sert plus qu'à cette pluie qui tombe, frappe, transperce, cette pluie qui mouille, souille, emporte... Un vrai déluge et même dans l'Arche, on n'en veut pas de cet animal-là, trop hirsute, trop sale, trop fragile et surtout trop seul... Alors, il traîne dans le caniveau, y tombe, s'y vautre, se relève, titube jusqu'à apercevoir enfin, là bas, l'éclaircie... le coin de ciel bleu...



1

Toujours la pluie
 Qui tombe devant moi
 Déjà une heure que j'attends là
 Que j'attends qui que j'attends quoi
 Que j'attends bête comme ça
 Ça n'est pas que c'est Madeleine
 Ça n'est pas que j'ai des lilas
 Pas non plus pour Félicienne
 Puis d'abord j'en connais pas
 J'attends just' que ça se passe
 J'attends just' que ça se tasse pour
 Rentrer chez moi (ter)
 Mais ça redouble et ça va déborder
 J'ai déjà de l'eau plein les souliers
 Et si ça continue de couler
 Je vais être emporté

2

Puis à quoi bon
 Rentrer à la maison
 Y'a plus un chien y'a plus un chat
 Pour se frotter tout contre moi
 Et faire ensemble les cent pas
 Dans cette maison sans mur
 Dans cette maison sans toit
 Sans toi il pleut ça j'en suis sûr
 Et je pourrais y prendre froid
 Autant rester sous mon abri
 À regarder tomber la pluie et
 Laver tout ça (ter)
 Oh mais les gars on va pas cafarder
 La pluie ell' brille et la pluie elle est gaie
 Ell' nous rend propre et on y sent le frais
 Quand on a tout oublié

3

Et si la rue
 Se transforme en rivière
 Rivière en crue fleuve de boue
 Pourrais-je enfin mettre les bouts
 M'emmen' ra-t'on jusqu'à la mer
 J'attendrais bien jusqu'au déluge
 Mais je suis certain que Noé
 Va me crier de son refuge
 Il m'en faut deux pour embarquer
 Moi qui n'ai plus de partenaire
 Je vais donc fair' la traversée
 En solitaire (ter)
 Après le grain et bien après l'orage
 Il y'aura bien un p' tit coin sans nuage
 Une îl' déserte où j' pourrai débarquer
 En compagnie d'une ou deux naufragées

PAROLES ZOU MUSIQUE ?



4

LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE (ou de l'...)

Une vie sans message c'est comme une nation sans la Poste, c'est comme l'internette sans la connexion, c'est comme une voie sans issue qui n'en finirait pas de continuer. Il faut bien un guide, une orientation qui commande à notre destinée et lui donne, sinon une plus-value, du moins un sens ! Sans cette étincelle, cette « inaccessible étoile », notre existence serait désespérément banale, inexorablement pareille à celle de tout le monde : une vie uniquement faite de racines, d'incontournables et de chansons d'amour...

Pour l'artiste qui se respecte, le message est même une question de principe, parfois même de vie ou de mort ! C'est qu'il doit être fort, convainquant le message pour qu'une foule boudinée fasse des heures de queue pour se déverser, tout soudain décompressée, dans un stade tellement bondé que t'as pas intérêt à avoir envie de faire pipi... ; pour qu'une salle immense se transforme en ciel étoilé, avec des milliers de briquets allumés et mouvants alors que, depuis longtemps, plus personne ne fume ; pour qu'un zénith se transforme en brasier fumant parce qu'un con, avec son briquet, a foutu... mais non ! ce n'est qu'une image ou tout au plus un rêve inespéré...

Pour enflammer les foules, il faut donc du contenu ou alors sortir la panoplie d'artifices ! L'artifices est souvent utilisée et n'est d'ailleurs pas déplaisante. Mais faut-il encore que la nature vous ait doté des « mille appâts... », ce qui n'est pas le cas de tout le monde... Si les strass, les paillettes et la jambe en l'air ont beaucoup vieilli, la sono à fond la caisse, les jeux de lumières high-tech et les chorégraphies déjantées peuvent également faire une illusion tout à fait acceptable. En revanche, nous ne parlerons même pas de ces méthodes qui consistent à se vautrer dans la démagogie la plus élémentaire ; ces pseudo-artistes engagés et abêtissants mériteraient tout juste que les ceusses du Front populaire reviennent leur foutre le pied où j' pense pour qu'ils comprennent mieux le véritable message du peuple !

Mais quand on n'a pas tout ça à sa disposition, que la nature cruelle vous a juste légué un physique passable, un tantinet de morale et une voix ordinaire tout juste soutenue par l'unique et inévitable guitare sèche en bandoulière, le recours à l'engagement devient alors indispensable si l'on souhaite, un tant soit peu, créer l'événement, rassembler les énergies, mobiliser les masses... Mais alors, quel discours tenir ? Par exemple « je viendrai dimanche et j'apporterai le dessert » est un message, qu'on laisse sur le répondeur, mais il ne suffit pas à rameuter le peuple, bien que d'aucuns puissent encore le penser. Certains diront alors que l'engagement ne s'invente pas, qu'il est inné. C'est comme un don ou comme le swing : « tu l'as ou tu l'as pas ! » et comme disaient Michel Berger et France Gall, Ella (Fitzgerald), elle, « ell' l'avait » !

Entre deux

Alors, sur le conseil de ces chanteurs, j'ai cherché ce qu'il y avait au plus profond en moi, ce sentiment très personnel, cette utopie intérieure, cette opinion à discuter, à partager et à répandre, cette conviction à transmettre pour accélérer le cours des choses, cette espérance de changement profitable. En définitive, après bien des années, je n'ai rien trouvé de bien fracassant comme je pouvais le croire dans ma jeunesse lorsque évolution et révolution me semblaient plutôt synonymes.

J'ai changé et, est-ce un défaut ou un privilège de l'âge, je crois plus aujourd'hui aux valeurs comme le respect et la tolérance : respect de cultures étonnamment différentes et formidablement enrichissantes ; tolérance des multiples croyances ; refus des extrémismes ébranlant régulièrement le monde sans jamais l'améliorer ; refus de leur mouvance, toujours faite de fortunes individuelles et de profits inconsiderés, d'ignorances et de violences gratuites, de misères et de haines. J'ai la chance de faire partie d'une des très rares générations à n'avoir pas connu la guerre : c'est « la trêve de cent ans » évoquée et souhaitée dans la

chanson « Entre deux ». Déjà près de cinquante ans avec la dernière, celle d'Algérie, pourvu qu'ça dure ! La « der des der » c'était bien pour cette fois ? Croisons les doigts car c'est ce qu'on peut souhaiter de meilleur à tout le monde et pas qu'à nos enfants... Curieusement, personne ne semble remarquer la chose, ne parle de cet incroyable concours de circonstances, de cet incommensurable bonheur qui me paraît être l'événement des événements ! Certainement qu'il n'est pas de bon ton de trop encourager cet amour de nos voisins, on ne sait jamais... Mais tous les ex-exemptés et réformés des « trois jours » de jadis, louent comme il se doit cette chance, certainement plus due au hasard qu'aux hommes...

Quelque part doit exister cette juste mesure, entre le froid et le chaud, entre l'eau et le feu, entre langue d'oïl frisque et langue d'oc surchauffée, peut-être vers l'Angoumois d'un Du Bellay somme toute particulièrement philosophe... Au-delà du manichéisme primaire, à la frontière du noir et du blanc, il doit bien y avoir cet humanisme possible, celui d'un Érasme, d'un Diderot ou d'un Théodore Monod, cherchant quel que soit le lieu, à comprendre et enseigner plutôt qu'à juger...



Mais les cigales...

Entre deux

1

Du haut de la colline au ciel brûlé
Par un soleil à tout casser
Je rêve à la fraîcheur du soir
À la Provence en Pays de Loire
Mais les cigal' s z'ont été remontées
Pour nous la chanter tout l'été
Et je crains fort que ce tapage
N'attir' les nuag' s noirs de l'orage
Entre deux
Entre l'eau et le feu, au milieu
Entre le nord le sud
Il y'a le tempéré
Entre deux latitudes
Je pourrai tolérer

2

Du fond de la tranchée au ciel criblé
Par la mitraille à tout hacher
Les poilus rêv' nt au vin de Loire
Ou aux cigal' s mais pas de gloire
La peur, la fureur, le bruit et le sang
Suffront-ils pour que la France
S'offre enfin des vacances
En déclarant la trêve de cent ans ?
Entre deux
Entre nous et entre eux qui est mieux ?
Entre les blancs les noirs et le kaki
C'est toujours une histoire
Entre deux vérités et deux partis
Je pourrai tolérer

3

Du haut de nos cieus qui sont habités
Comme on le sait par les esprits
J'attends la voix de vérité
Qui m'emmen' ra loin de la nuit
Mais le pasteur a perdu le chemin
Et le prophèt' lève le poing
Et je crains fort que ces manières
N'attir' nt les feux de Notre Père
Entre deux
Entre terre et les cieus, au milieu
Entre deux paraboles, deux religions
Laissez-moi l'abstention
Entre deux prophéties et deux croyances
Je préfèr' l'abstinence
Et entre deux Pater et deux Ave
J'en arrive à douter
Entre les passionnés
Je pourrai tolérer

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE



Les chanteurs z'engagés ou z'à textes ont souvent une guitare sous le coude... : en 1980, rue Calmette à Caen. (Ph. : F. Vacher)

Mêm' pas, juste...

Malgré ces efforts d'humanité, la vie apporte son lot de souffrances et certains, dès le départ, ont le mulet plus chargé que d'autres. L'injustice est d'autant plus insupportable qu'elle touche des innocents, en particulier les enfants. C'est le paquet de malchance qui tombe sur l'orphelin, qui s'accroche à l'enfant malade, qui suit les gosses des pays en guerre. Ce sont des histoires graves, des histoires où le sang tient une place d'importance : sang que l'on donne et que l'on oublie ; sang que l'on donne et qui convient mal ; sang que l'on donne et qu'on reprend. On aimerait plaider ces destins difficiles sans tomber dans la sensiblerie, mais c'est difficile. « Mêm' pas, juste... », est donc juste une chanson-constat : constat d'un certain désarmement face à l'adversité, de ce grand vent qui amène et reprend la vie sans raison évidente, de cette ironie du sort ; constat également, pour la plupart d'entre nous, de notre détachement, de notre manque de solidarité, de notre manque de compassion.



1

Oh petit, va falloir la jouer sans tes parents
Et traverser tout seul la cour des grands
Car mêm' si le mêm' sang coule au fond de
tes veines
Car mêm' si l'héritage est dans tes gènes
L'amour n'est pas qu'une histor' d'ADN

2

Oh petite, tu dois fair' de ton lit d'hôpital
La cour' de tes récrés et ça fait mal
Tout ça pour une histor' de cœur à contre-
temps
Tout ça pour une histor' de mauvais sang
La maladie n'est pas un jeu d'enfant

Refrain

À certains le pain blanc, à toi le pain de seigle
Car la vie ne t'a pas vraiment gâté
Tu es bien l'exception qui confirme la règle
Et ce petit bonheur pas ramassé
Mêm' pas ramassé par tes parents
Mêm' pas écouté par les passants
Mêm' pas réparé par tous ces grands savants
Juste apporté par le grand vent
Mêm' pas entendu car y'a pas l'temps
Mêm' pas défendu y'a pas d'argent
Mêm' pas secouru par tous ces brav' s gens
Juste emporté par le grand vent

3

Oh petit, tu dois fair' de ta cité en guerre
La cour de tes mirac'l' de tes prières
Au Congo, en Afghanistan ou au Liban
Il y'a de quoi se fair' du mauvais sang
Quand les grands ne font plus de sentiment

4

Oh petit, toi tu n'es pas né au bon endroit
Au bon moment et sous le bon toit
Oh petit tu portais pourtant à la naissance
La même part de vie et d'innocence
Le même droit d'amour et d'espérance



4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

*D'autres enfances, plus faciles...
L'album de famille !*



Mél, Manu, Mimi, Pierre et Charlotte

Le temps change (the ti... weather's changing)

Un des porte-drapeaux de la chanson engagée, du « protest song », c'est, bien qu'il s'en défende, Bob Dylan. La chanson qui suit est bien entendu un clin d'œil au très populaire « The Times They are a-Changin' » du monstre sacré, adapté en français par Pierre Delanoë et Hugues Aufray sous le nom de « Les temps changent ». Après des années consacrées aux reprises de Woody Guthrie, Pete Seeger, Peter, Paul and Mary... si j'ai proscrit le folk-song de mon répertoire, trouvant peu à peu l'harmonie « majeure – mineure » un peu trop manichéenne à mon goût, je garde néanmoins une affection particulière pour les deux chanteurs qui ont accompagné un temps mes premiers pas de contestataire chevelu et mes balbutiements de guitariste.

Pourtant, curieusement, la guitare ne m'a jamais véritablement attiré... j'aurais voulu faire du piano ! Pendant un temps, il y en eut un à la maison, celui de mon père où il jouait des standards de jazz, en particulier d'Art Tatum.... Mais ma sœur ayant bénéficié de leçons particulières dont elle ne tira pas le bénéfice escompté par mes investisseurs de parents, on considéra, pour le bien de l'économie familiale, qu'on se passerait d'une seconde tentative, en l'occurrence, la mienne.

Le piano fut vendu, non pas qu'on en attende un profit substantiel, mais plutôt parce que la cote de l'encombrant instrument baissait un peu plus à chacun de nos nombreux déménagements, allez savoir pourquoi... Aujourd'hui, ayant moi-même perpétué la tradition familiale, je dois être à environ une vingtaine de migrations ce qui, quelque part, me rapproche de ces tribus itinérantes, roms, manouches, gitans et nous ramène fort à propos à l'instrument de prédilection des voyageurs : la guitare.

Cette guitare, j'ai d'abord réussi à l'éviter mais, curieusement, elle est toujours revenue croiser ma route. La première rencontre date de 1965. J'avais dix ans et elle était perchée en équilibre sur le haut de l'armoire de la chambre à coucher des parents Vallès, vous savez ceux dont les gosses sympathiques se nommaient Néné, Paquito, José. Pourtant, le flamenco n'avait pas droit de cité chez ces Espagnols

de souche, pas un ne savait en jouer ou alors il cachait bien son jeu... A nous quatre, nous la descendions avec force acrobaties de son refuge instable pour entamer de furieux morceaux à huit mains, tout en percussions et en hurlements qui auraient fait pâlir Antoine et ses élucubrations. Chaque fois, la mama qui, elle aussi ne manquait pas de coffre, nous la confisquait rapidement pour la hisser de nouveau religieusement dans le lieu sûr jusqu'à ce que recommence, quelques jours plus tard, une nouvelle tentative de musique participative et trépidante...

Au cours de notre déménagement Arras-Digne, cette guitare disparut avec mes amis Valles laissés eux aussi dans ch'Nord-Pas-de-Calais, pour réapparaître, trois ou quatre années plus tard, lors de vacances passées au Pays de Galles chez de bons amis de la famille. Les dimanches vers les cinq à la pendule, après l'agréable tasse de thé, l'assiettée de welch cakes et la coupelle de jelly, une crème fluo à la consistance et la réactivité de gélatine ou de sein mou selon les avis, Lyn et Peggy, nos hôtes d'Haverfordwest, entonnaient dans leur merveilleux cottage et avec quelques délicieux amis résolument anti-anglais de Llanbedr et autres localités qui ne se prononcent pas comme ça s'écrit, des cantiques et des chants gallois.



Lyn et Peggy devant leur merveilleux cottage

C'est là que je rencontrai leur fils Wyn qui avait trahi les convictions familiales et la cause nationale et chantait, en s'accompagnant à la guitare, des tubes d'un groupe de Liverpool (à l'époque « All you need is love »...) qu'on supportait chez les Gallois parce que c'étaient aussi de bons abatteurs de charbon là-bas...

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

Trop jeune pour comprendre le schisme d'Outre-Manche, je venais néanmoins de découvrir les Beatles et le véritable parti qui pouvait être tiré de l'arc à six cordes.



Charles-Jacques, Charles-Érick, Win et Marie-Vé, ma sœur...

Mes premières flèches ne seraient pourtant tirées que quelques années plus tard, en classe de première ou de terminale, de nouveau grâce à une rencontre avec l'Espagne, ou plutôt avec le descendant direct d'un réfugié politique ayant fui le noir pays du bon général, les vertes collines du pays basque et la Ria bleue de Guernica... Son nom rappelait celui du poète Arrabal mais commençait par Buj et, pour aller au plus court, tout le monde l'appelait donc Buja. C'était une sorte de poète,



lui aussi, qui, dans sa petite carrée située juste derrière le lycée, chez les bons pères qui l'hébergeaient contre un modeste loyer, payait le café, parlait politique et enseignait à qui voulait

bien l'écouter les secrets de la mesure binaire à trois ou quatre temps, du mariage harmonieux des noires et des croches, de la transition délicate de l'accord majeur vers son relatif mineur... C'est là que, dans un environnement de Léonard Cohen, Graeme Allwright, Crosby-Stillis-Nash and Young, je fis mes premiers pas de guitariste ou plutôt de victime aux bouts de doigts sciés par les cordes en acier –de vrais filins situés à un kilomètre du manche !– avec un morceau présenté par le maître comme facile pour débiter : « Céline » de Hugues Aufray... Avec un peu plus de maîtrise, je passerais bientôt aux trois accords de « La poupée qui fait non » de Michel Polnareff puis, enfin, magie de la progression fulgurante, après que la corne eut couvert les saignements réguliers de cette initiation décidément sadique, à la célèbre traduction des « The Times They are a-Changin' » qui nous ramène à notre propos d'origine...

En fait, depuis cette époque pourtant ancienne, les temps n'ont pas beaucoup changé, ce qui me fait réfléchir à l'impact réel du militantisme collectif et particulier, et plus précisément du mien, pétulant dans ces années-là ! Mais n'exagérons rien, car sans ces levées de boucliers rouges, roses, chevelus et fleuris, les choses seraient aujourd'hui certainement bien pires, comme l'affirmait déjà Buja, professeur de guitare et fervent militant des J.O.C., les jeunes ouvrières chrétiennes !

En revanche, et c'est peut-être là notre revanche, pendant ces quarante années, le temps, lui, a drôlement changé, ce qui, en définitive, prouve bien qu'il y a tout de même une justice ! Car si l'homme biaise, contourne, manipule, récupère..., par formation ou déformation, par orgueil ou par faiblesse, par profit individuel ou par bêtise collective, la nature, elle, réagit sans compromission et ne fait pas de cadeau. Oh ! Comme tout le monde, elle a d'abord encaissé sans rien dire, patiente la nature : c'étaient les trente glorieuses, le temps du drainage, de l'assainissement, de l'arrachage, de la bonification... Peut-être même qu'un moment, comme tout le monde, elle y a cru aussi, la nature, au changement annoncé, promis, au rêve libéral ! Puis sont venues les trente plus piteuses, le temps de la production, de la consommation, de la surproduction, de

PAROLES ZOU MUSIQUE ?

Philippe Guilbert - Célab, 1972 (extrait de B.D.)



C'étaient
 de Grands
 vents, m'
 JOHN, OUI. SOUF-
 FIANT LOIN TOU-
 JOURS PLUS LOIN,
 DETRUISANT TOUT.

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

la surconsommation, de la sur-mondialisation de la sur-nucléarisation, de la sur-pollution... Et là, la nature, elle a commencé à péter, comme un pantalon trop étriqué qui fend à l'entrejambe, comme un vieux sac poubelle trop rempli qui éclate et se répand en immondices, comme un ventre trop ballonné à la fin d'un repas de communion où faut impérativement se soulager, se vider..., vomir son flot de raz de marée, son torrent d'inondation, sa tempête de folie comme celle de 99, son vent de révolte pliant les arbres, les soulevant comme des fétus de paille, les cassant net en deux... : c'est Noël, les enfants ! Toi, tu auras ton parpaing tombé au pied du lit ! Toi, ta fenêtre déposée devant ta porte ! Nous, c'est le toit qui n'a pas supporté le souffle inhabituel, le pet extraordinaire, la flatulence surnaturelle et nos paquets de tuiles ont pris des vacances ! Tout un pan de fibrociment du garage s'est même fait la valise ! Dans un sens, la nature faisait bien le ménage parce que le fibro, faut dire que ça n'est pas très écolo, avec toute cette amiante dedans !

Mais tout n'est jamais foncièrement mauvais et la planète, quand elle n'ingurgite plus sans sourciller, quand elle hoquette, quand elle devient rétive, quand elle se cabre, c'est qu'elle nous fait un signe. C'est un petit avertissement, juste un conseil d'ami qui arrive au bon mo-

ment, à la fin d'une période où l'on croyait tout pouvoir et au début d'une autre où l'on se croit encore tout permis.

D'aucuns ont pourtant annoncé la couleur depuis belle lurette, les René Dumont, Marcel Mazoyer, Claude Bourguignon, François Parant, Jean Carlier..., mais c'étaient rien que des extrémistes, des fanatiques orientés, des engagés pervers, au mieux des doux rêveurs, mais jamais des écologues, ceux-là mêmes qui apprennent, recherchent, enseignent les rouages des systèmes naturels et vivants, leurs limites également.... Maison, maison qu'y criait Ili ! Oïkos, oïkos, qu'y gueulait Dumont ! Ce qui, pour ceux qui ont pratiqué un tant soit peu le grec dans leur jeunesse, veut dire la même chose (oïkos = maison, à l'origine du mot éco-logie). Gérer correctement, entretenir la maison pour qu'elle perdure, voilà ce qu'est l'écologie : rien de plus simple... même le plus obtus des bricoleurs, même la plus bornée des ménagères le comprendraient !

Pourtant, faute de ne pas avoir entendu à temps ce discours, cette leçon du père Dumont et des autres, c'est aujourd'hui la nature qui nous la dicte, à coup de règle sur les doigts, à coup de gifles magistrales, à grands coups de crochets du droit et du gauche ! A quand l'uppercut final ?



Le temps change

1

Quand dans les années soixant' huit
 Le pèr' Dumont nous a prév'nus
 Fait' s pas les cons ça va trop vite
 Tous ensemble on a répondu
 Qu' c'était pas un vieil intello
 Un écolo à la sauvette
 Qu'allait nous apprendr' not' boulot
 Donner des l' çons sur la planète
 Et sans attendre on est r' partis
 Casser d' l' atome et d' la matière
 Faire à nouveau l' plein d'énergie
 Et pisser dru dans nos rivières

2

Quand Bob Dylan et Hugu' Aufray
 Ont annoncé comm' des prophètes
 Que l'eau commençait à monter
 Et que bientôt ça s' rait not' fête
 Tous en cœur on a déclaré
 Qu' c' étaient pas deux contestataires
 Qu'allaient nous apprendre à nager
 Et r' fair' en grand tout l'univers
 Et sans tarder comme en quarante
 On a r' pris les opérations
 Pour fair' monter le Cac quarante
 Et s' refilet nos tas d'actions

Refrain

Le temps qui chang' pourvu qu' ça dure
 Les citadins roul' nt sans voitures
 Les sous-préfets se mett' nt au vert
 Nos entrepris' s sont très nature
 ça va nous faire un univers
 Valable

Le temps qui chang' pourvu qu' ça dure
 Car voilà l'homme au pied du mur
 Tout petit face aux évén' ments
 Y'a plus qu'à fair' du dév' lopp' ment
 Durable

3

Le temps change et y fait pas beau
 Faut bien se rendre à l'évidence
 Rien qu'à entendre' la météo
 Faut presque pointer aux urgences
 On dit pourtant qu' nos chefs d'État
 Pour fair' face aux grands changements
 Cherch' tous en chœur le secret d' la
 Machine à remonter le temps
 En attendant cette invention
 Qui devrait nous mettre à l'abri
 Ils vont pousser la production
 Des impers et des parapluies

4

Pour renforcer cette stratégie
 Qui à coup sûr va fair' ses preuves
 Suivons aussi leur conseil qui
 Nous soutiendra dans les épreuves :
 Dans les coins chauds, soyons pas sots
 Mettons d' la glac' dans l'apéro
 Dans les coins froids, soyons pas bêtes
 Serrons-nous fort dessous la couette
 Mais dans les coins où qu' c'est qu' ça pêt'
 Des ouragans aux raz d' marées
 Comm' les Gaulois il faut prier
 Qu' le ciel nous tomb' pas sur la tête

Refrain

Le temps qui chang' pourvu qu' ça dure
 Les citadins roul' nt sans voitures
 Les sous-préfets se mett' nt au vert
 Nos entrepris' s sont très nature
 Ca va nous faire un univers
 Valable

Le temps qui chang' pourvu qu' ça dure
 Car voilà l'homme au pied du mur
 Tout petit face aux évén' ments
 Y'a plus qu'à fair' du dév' lopp' ment
 Durable

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE



Aujourd'hui, la question serait plutôt de savoir quel sera notre temps de réponse ? Peut-on réduire la latence de nos réactions pour pouvoir espérer intervenir valablement ? Peut-on véritablement diminuer une inertie congénitale construite sur l'autosatisfaction perpétuelle, la non anticipation chronique et cet optimisme ou irréalisme totalement immature qui mène à croire que tout va s'arranger tout seul ? Mon fatalisme héréditaire d'une part, le constat de l'inefficacité et de la lenteur des premières mobilisations d'autre part, m'amènent plutôt à penser que le père Noé va bientôt pouvoir se régaler, ressortir la barque et repartir pour une campagne de pêche qui risque d'être bonne ! Quelque part, ce nouveau déluge qui se profile à l'horizon est un peu une revanche pour les prophètes de la première heure... D'un autre côté, c'est une victoire plutôt triste...

Aujourd'hui, l'engagement écologique me paraît donc être une nécessité et une urgence. Il n'en fut pas toujours ainsi et je me souviens d'une époque éloignée où, aveuglé

par la fougue d'une jeunesse trépidante et inventive, je faisais fumer les crapauds et brûlais les moustaches du chat de ma tante, laquelle s'interrogeait sur l'apparition soudaine de ces frisotis indéfrisables... Il est un temps pour l'expérimentation gratuite et saugrenue, certainement un autre pour l'observation et l'analyse... et c'est vers la trentaine que je pris enfin conscience de mon ignorance totale de l'environnement dans lequel j'évoluais déjà depuis plus d'un quart de siècle... Un quart de siècle que je vivais dans une bulle artificielle, que je profitais de technologies antiques ou avancées sans en comprendre le moindre rouage, que je dépendais d'une organisation sociale sans avoir la moindre idée de la place que j'y occupais, que je profitais et alimentais tout à la fois un système sur lequel je ne savais rien sans d'ailleurs que cela me pose la moindre question. Bref, c'est à cette époque déjà lointaine que je pris tout soudainement conscience de mon vil asservissement et de ma grande ignorance, ce qui, dans le cas présent, semblait être synonyme.

Quel fut le déclencheur de cette révélation radicale puis de ma renaissance ? Je ne sais pas ou je ne veux plus le savoir car il n'est pas facile de s'avouer qu'on peut être nul à ce point ! À trente ans, je n'étais pas capable de reconnaître un chêne d'un hêtre, un champ d'un pré, une fouine d'une belette, un criquet d'une sauterelle, une libellule d'une demoiselle..., j'avais vu et entendu, sans observer ni écouter et j'étais totalement dénué de sens pratique, celui qui s'acquiert au quotidien en ouvrant les yeux et en s'interrogeant un tant soit peu sur les évidences de notre monde, lesquelles, tout compte fait, sont loin d'être évidentes ! J'avais néanmoins l'intime conviction qu'il me fallait au plus vite apprendre à connaître ma maison, celle qui va, selon les moyens du bord, du coin paumé où l'on sévit à l'ensemble de la planète, cet oïkos des Grecs qui avaient déjà compris, il y a plus de deux millénaires, que la cabane où l'on s'endort et la grande nature qui l'entoure ne sont qu'une seule et même chose...

«La demoiselle (en haut) et la libellule» : fable et photos de Jean de Marc Lefèvre (voir les lignes qui suivent...).



Toujours du même, une autre fable : cette fois, il s'agit «du criquet (à gauche) et de la sauterelle» et certainement d'une question de longueur d'antennes...



Bota nova

Vu le retard accumulé, il fallait mettre les bouchées doubles ! Mais dans quoi mordre pour commencer ? Comment récupérer l'irréparable ? Comment étancher cette nouvelle soif de culture, comment rassasier ce tardif appétit de connaissances ? C'est un peu au hasard que je choisis d'abord la fac de géo, peut-être pour son côté généraliste, presque encyclopédique à la Diderot ; puis, de fil en aiguille, du végétal au minéral, du vivant à l'inerte, je suis passé de la géomorphologie à la géologie pour aboutir enfin à la fac de pharma de Lille et plonger tout entier dans la botanique et la sociologie végétale...

Durant ces dix années d'études dont je suis sorti fourbu mais satisfait, c'est, je crois, surtout le terrain qui m'a ouvert les yeux, au cours de ces interminables randonnées où le premier brin d'herbe et le moindre « sauticaut » devenaient sujet de débats passionnés où primait le « céttikoi ? » ; où la découverte inopinée d'espèces rares et protégées nous surexcitait comme si nous avions gagné au loto... ; où le fonctionnement systémique de notre environnement, de la formation des sols à la dynamique de végétation, devenait peu à peu une évidence. L'apprentissage était dur mais, en compensa

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

Cirse des anglais
Photo (J.M.Lefèvre)



1

Moi qui depuis mon plus jeune âge, n'étais qu'un grossier personnage
Un triste sire un salopaud, la bouche emplie de vilains mots
Moi qui ne sortais de mon trou, que pour m'installer à la table
De copains peu recommandables, bons qu'à tirer et boir' des coups
Je fus pris d'une envie subite, presque dictée par la nature
De mettre un point à tout' s mes cuites, et à mes paillardes bitures
Pour rechercher en néophyte, des satisfactions moins triviales
Des ptérido aux spermaphytes, au sein du règne végétal
Je décidai de retourner, après un break de quelques lustres
M'asseoir et devenir moins fruste, sur les bancs de la faculté
Où l'on apprend avec une flore, que pour y aller en douceur
Il faut le dire avec des fleurs, et refaire encore et encore

Refrain

D'la botanique nique nique, de la bota nana nana
D'la botanique nique nique, de la bota nana nana

2

Sacrifiant ma vie de pervers, je m'orientais donc vers les plantes
Dans l'espoir de me mettre au vert, aidé par tout' s ces étudiantes
Car c'est connu pour c' qui est des fleurs, c'est plus l'affair' des demoiselles
Qui savent y faire et qui effleurent, avec du doigté et du zèle
Pour me ranger à leur sagesse, je découvris l' vocabulaire
Où étamines et ovaires, remplaçaient mes histor' s de fesses
Plutôt que de sexe et de queue, j'appris à ne plus parler que
De pistils et de gynécées, ou bien d'anthèr' s et de filets
Fort de ce bel apprentissage, j'allais enfin herboriser
Avec des fill' s plein' s de courage, toujours partantes et motivées
De l'Anémone à l'Angélique, de la Rose à la Mélissa
De l'Alysse à la Véronique, j'appris à ne plus fair' que ça

Refrain

D'la botanique nique nique, de la bota nana nana
D'la botanique nique nique, de la bota nana nana

D'la Violette à la Capucine, d'la Jasmine à la Marjolaine
D'la Marguerite à l'Eglantine, d'la Pimprenelle à la Julienne

D'la botanique nique nique, de la bota nana nanère
D'la botanique nique nique, de la bota nana nana



Spiranthe d'été (J.M.L)



Iris des marais (J.M.L)

Salicaire commune (J.M.L)



tion, présentait d'autres intérêts, notamment celui d'herboriser aux côtés d'étudiantes plus ravissantes les unes que les autres, comme le souligne la chanson « Bota nova » écrite pour célébrer toutes les fleurs, aussi bien végétales qu'animales...



C'est au cours de ces herborisations bucoliques, de ces parties de pêche sans poisson, de ces journées de chasse... aux papillons, de ces incursions répétées sur les chemins de l'apprentissage naturaliste que je rencontrai également le père Lefèvre -alias Jean-Marc- qui jusqu'à la fin de ses jours que je lui souhaite encore longs ne pourrait plus s'empêcher de m'appeler autrement que « mon pépère » : « Alors mon pépère, il a encore trouvé quelque-chose ? Montre voir à son copain Jean-



Non ! Ce ne sont pas des champignons que Jean-Marc cherche dans la rivière... mais des rognons de silex pour apprendre à les tailler à la manière de nos ancêtres de la préhistoire.

Marc, cétikoi ?... ». Le style du discours n'était pas toujours très orthodoxe, pourtant ne vous y trompez pas, l'animal était solide mais également particulièrement fin... Déjà à l'époque, c'était un robuste gaillard, accueillant et souriant, jovial et rieur, avec des paluches comme des battoirs mais n'ayant pas leurs pareilles, armées de fines pinces à épiler, pour extraire les infimes génitalia du cul des coléoptères, pièces incontournables pour valider une détermination jusque-là incertaine ; c'était déjà une sorte de doux géant, habile et plein de délicatesse, capable de déflorer, la loupe visée sur l'œil, les carpelles de minuscules brassicacées ou des moindres fabacées ; c'était aussi un manuel redoutable qui, sous ses pognes monstrueuses, faisait plier l'osier, tourner l'orme et le chêne, fendre le silex ; à l'inverse, il s'adonnait à de méticuleuses collections d'insectes, de cartes postales et même de ridicules timbres-poste. Car déjà il s'intéressait à tout, tout le passionnait et ça ne devait pas changer, bien au contraire : archéo, entomo, ornitho, herpéto et toutes ces autres disciplines se terminant par « logie », botanique, vannerie, tournage du bois, musiques vertes, noires et blanches jusqu'à démonter et remonter de vieux accordéons diatoniques depuis qu'il s'était pris d'un intérêt soudain pour cet instrument sympathique mais saugrenu puisqu'il lui manque des notes ; sans oublier, bien entendu, une passion instinctive, viscérale, congénitale, presque vitale : bien manger et pas n'importe quoi ni n'importe comment !

Alors que la chose ne m'avait jamais effleuré auparavant, c'est avec lui que j'appris qu'il devenait de plus en plus difficile de s'alimenter correctement : les excursions interminables se terminaient généralement par des virées presque aussi longues, de véritables parcours fléchés pour trouver le boulanger au pain complet le plus réputé de la région (« y prendra bien aussi des croissants au beurre pour demain, mon pépère ! ») ; le boucher aux bêtes opulentes engraisées à l'herbe (« et pas au transgénique, pas d'ça à la maison, mon pépère ! ») ; le maraîcher bio aux légumes les plus chétifs, signe qu'ils étaient bien exempts des intrants tant redoutés ; le fromager aux Livarots, Pont-l'Evêque et Camemberts au lait cru ; le marchand de café équitable... On s'arrêtait même parfois sur le bord des petites rou-

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

tes de campagne pour ramasser cardamines, pâquerettes, gléchomes et autres herbes pour agrémenter ses salades, l'ail des ours pour relever ses fromages frais, les fleurs de bourrache pour décorer ses entremets...



Ail des ours et autres herbes...

Il n'y avait que pour le pinard que l'animal n'était pas intraitable, acceptant, mais surtout pour sa culture générale, de déboucher toutes sortes de flacons, même ceux dont l'étiquette ne portait pas les trois lettres vertes fatidiques, attestant à la fois de l'engagement du producteur et du doublement du prix de l'article ! Bref, c'est au contact de ce jovial épïcürien que je compris, révélation inattendue pour un béotien pressé se contentant de fréquenter les grandes surfaces, que même manger n'était plus une sinécure !



Dans son sombre gourbi de Caumont-l'Éventé, Jean-Marc s'adonnant à l'une de ses passions favorites : la cuisine !

Nous nous étions connus dans les années 90, à Montmartin-sur-Mer, un autre « joli port de pêche » mais cette fois sur la côte ouest du Cotentin, avec les mouettes, les bateaux et aussi les champs d'énormes poireaux et carottes pas trop bio à perte de vue, où je devais mouiller quelques années pour commencer l'élevage de mes deux enfants d'ailleurs nés là-bas, à Coutances.



Les enfants naissent-ils dans les choux-fleurs ? Les miens, en tout cas, oui...

Avec un troisième ami paysagiste, Fabien, nous avons justement été recrutés pour enseigner l'écologie et la gestion de site à des stagiaires que la vie ne prédestinait certainement pas à ce genre de reconversion. Comme moi auparavant, ils avaient tout fait : assureurs, maçons, restaurateurs, éleveurs, commerçants... sauf ça, et venaient apprendre les milieux naturels et les subtilités de leur entretien en encadrant des équipes de personnes en réinsertion sociale. Ce remarquable dispositif mis au point par le redoutable concepteur qui nous avait embauché avait l'avantage de réunir l'utile à l'agréable, l'environnement au social, le beurre et l'argent du beurre comme le répétait notre patron, puisque les RMIstes formant la base du contingent d'intervention étaient déjà à la charge de la nation. Alors, pourquoi former de véritables professionnels pour nettoyer nos rivières et rouvrir nos chemins ? Pourquoi dépenser inutilement les deniers publics en créant des postes de gardes verts et des brigades spécialisées ?

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Parmi les stagiaires, nos apprentis « chefs d'équipe », certains étaient passionnés et passionnants ; d'autres avaient confondus chasse, pêche, tradition et amour de la nature et trouvaient simplement dans cette formation professionnelle pour adultes la continuité difficile et obligée de leur période de chômage... Autant dire que la distance séparant le futur chef de l'encadré RMIste était parfois ténue et nous connûmes des personnages hauts en couleur, surtout couperosée, mais également portés sur le blanc, le rouge et les alcools plus frelatés, dont nous ne sommes pas prêts d'oublier les visages et les frasques. C'est encore un livre entier qu'il faudrait leur consacrer mais quelques-uns méritent dès à présent d'entrer dans la postérité : par mesure de discrétion et pour éviter d'éventuelles repréailles, seule l'initiale de leur prénom sera révélée, car, à la différence de la télévision, les personnages et les situations qui suivent ne sont pas de pures fictions :

- P. dit la Rouquemoute, une bête brute rougeoyante qui n'était pas retourné sur les bancs de l'école depuis la communale et rythmait, deux heures durant, les cours en salle de pets sonores quand l'humeur était bonne ou, chose plus fréquente, d'interminables et profonds soupirs quand la lassitude l'emportait ; sur le retour d'une sortie botanique à la Lande pourrie où il avait décroché le pare-choc de sa 21 surbaissée, il avait pris en chasse l'intervenante terrorisée qui avait eu l'audace de l'entraîner sur « ces chemins de terre de merde et qu'allait bien falloir qu'é' paye ! » ;

- C. dit Charlot, que Fabien et moi-même, de la fenêtre de nos bureaux, observions régulièrement s'endormir debout, le menton posé sur ses deux mains piquées au bout d'un manche de fourche plantée en sol et oscillant des minutes durant, tel le pendule sous la légère brise de mai ; ce fatigué de naissance eut la révélation de sa vie lors d'une intervention pédagogique des services de l'Équipement où deux camions, des matériels divers sortis pour l'occasion et six gaillards, un à l'œuvre et cinq en observation, firent la démonstration efficace d'un curage de fossé rondement mené ; depuis, Charlot travaille aux services techniques de la ville de Ch., Loire-Atlantique ;

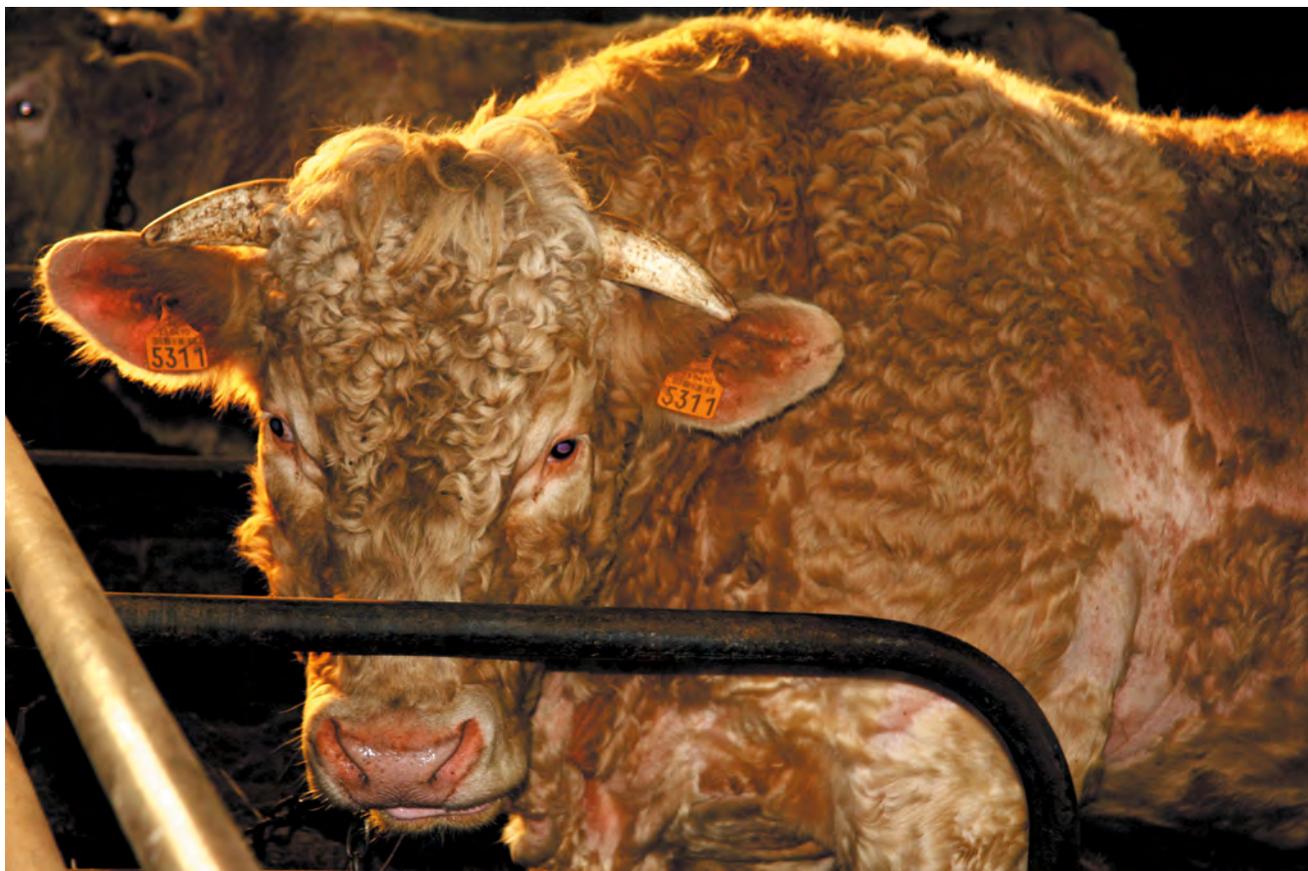
- P. dit le végétalien qui, avec sa nouvelle voiture tout juste achetée d'occasion, était descendu un soir sur la plage, au bas de la cale d'Annoville, pour contempler le couchant sur la mer de la Manche, dans cette magnifique baie du Mont Saint-Michel où la marée remonte à la vitesse du... Il s'était enlisé dans le sable, et, ne voulant pas réveiller ses collègues à cette heure trop tardive, s'était dit que ça attendrait bien demain, ce lendemain où justement le cheval au galop était déjà passé...

- N. qui, entretenant des relations privilégiées et très personnelles avec l'au-delà, goûtait un peu tout ce qu'il trouvait sur le bord des chemins, prétextant que la nature ne pouvait pas être mauvaise, jusqu'à ces feuilles de grande ciguë qui lui permirent une intéressante visite commentée de l'hôpital le plus proche ;

- S. dit le poète qui, outre son activité littéraire dont était destinataire toute la gent féminine locale et, en particulier, les quelques rares stagiaires du beau sexe qui suivaient chaque année la formation, vouait à la divine bouteille un culte difficilement conciliable avec les principes qu'il devait coûte que coûte faire respecter aux RMIstes ; un jour, plus saoul qu'à l'ordinaire, on l'avait retrouvé allongé sur le dos dans la rivière, la tête émergeant à peine et de l'eau jusqu'au narines, coincé sous l'énorme roue arrière d'un engin dont il avait mal serré le frein et geignant doucement, presque insensibilisé par l'alcool et le froid : « Est-ce que quelqu'un pourrait retirer le tracteur ? » ;

Ainsi, avec de tels lascars auxquels, avouons-le, nous devons de bons moments de franche rigolade, mais aussi sans eux en compagnie de Jean-Marc et d'autres naturalistes, biologistes, géographes..., ou encore de dessinateurs comme Fabien, aux quatre coins de l'hexagone, l'aventure était souvent au rendez-vous : avec ses temps changeants, des fins crachins normands aux chaleurs écrasantes du midi, des averses battantes aux orages de montagne qui surprennent tout soudain ; ses paysages sublimes aux concerts printaniers ou au calme estival presque dérangeant ; ses propriétaires tantôt joviaux et bavards, tantôt plus teigneux que leurs troupeaux ; ses bovins très territoriaux qui nous raccompagnaient parfois jusqu'à leur barrière.

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

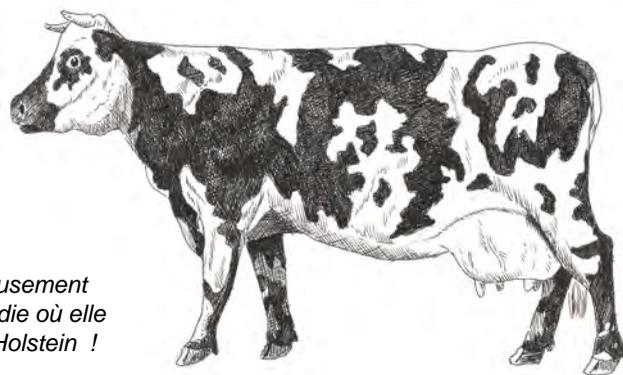


Sympathiques locataires des herbages, variante sèche des coteaux...

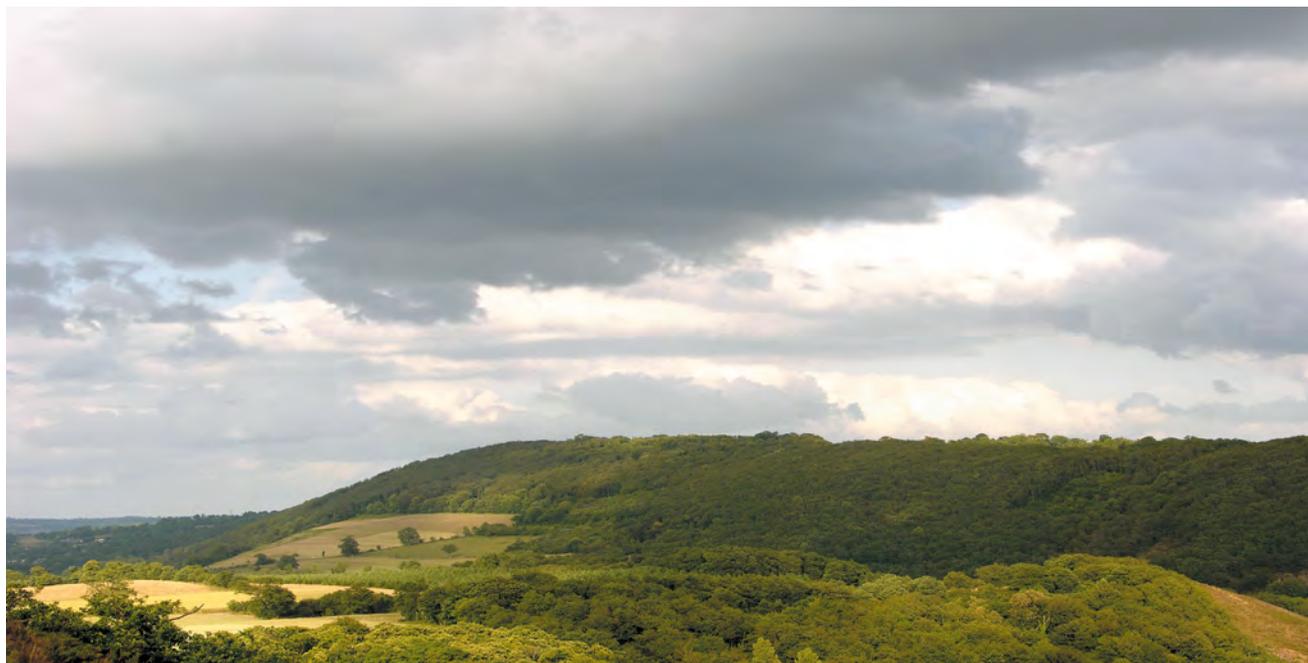


*...et variante humide des marais
tourbeux (Highlands cattle)*

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?



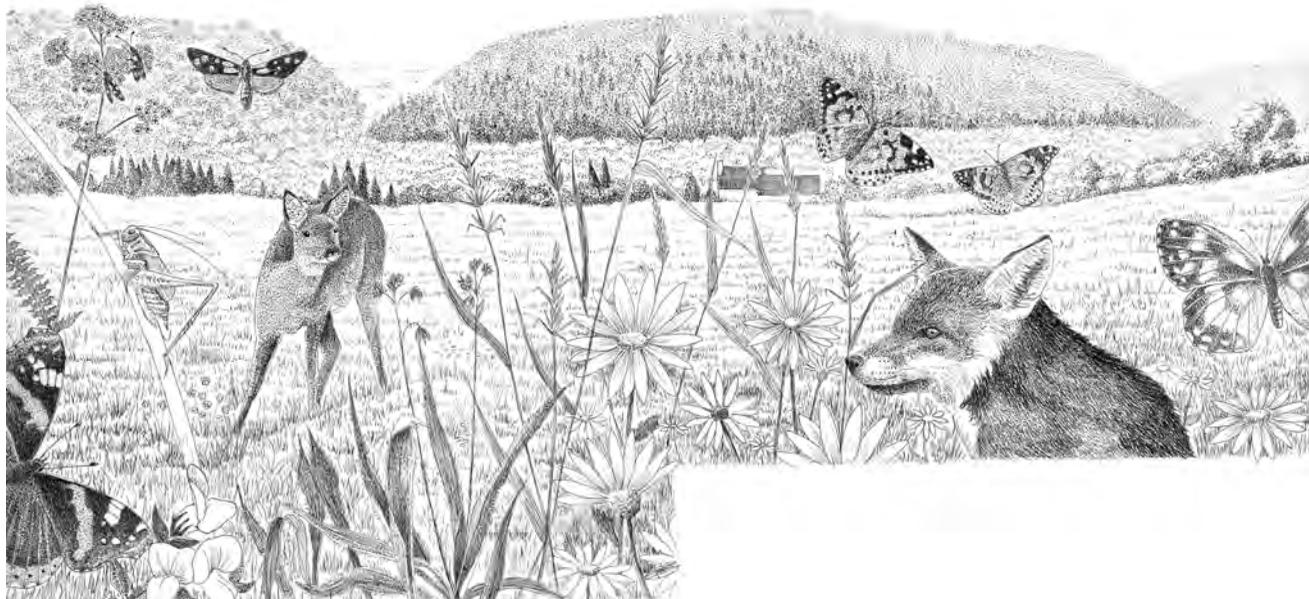
...ou encore race normande, malheureusement en voie d'extinction, même en Normandie où elle est peu à peu supplantée par la Prim' Holstein !



4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE



Dessins de mon copain Fabien (Cayet),
encore un artiste...



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Des paysages sublimes, aux concerts printaniers ou au calme estival presque dérangent



4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE



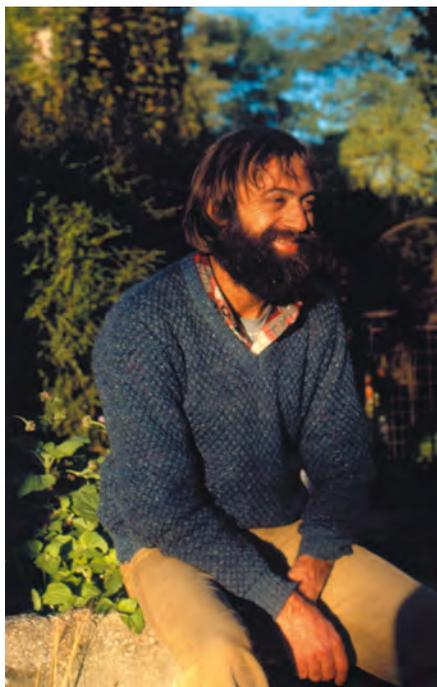
Dans les Pyrénées avec Sylvie, Odile et Manu

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

C'est au cours de ces sorties interminables que, enfin, j'ai découvert qu'on gère bien souvent la nature, ou plutôt la campagne, comme des cochons..., sans fierté, sans respect, sans connaissance et parfois sans raison... Si aujourd'hui je reste de plus en plus sceptique devant les pratiques d'un monde agricole drivé par la PAC et la mondialisation de la production, j'ai pourtant longtemps eu des rapports privilégiés et instructifs avec quelques campagnards attachés au travail de la terre et proches de la nature, ce qui n'est pas synonyme. Cette affection initiale pour le monde rural est certainement liée à mes souvenirs d'enfance, puis à quelques rencontres et aussi, à une nostalgie entretenue par la lecture d'un Vincenot ou d'un Signol...

Dans les années 60-65 dans la Creuse, à la Petite Faye où j'allais passer les vacances d'été avec Mita, ma grand-mère, il y avait encore des bœufs ! Je me rends bien compte que cette déclaration va me reléguer tout de go au rang d'ancêtre ! Oui, des bœufs, les p'tits gars, avec des mouches agaçantes qui tournaient autour, une charrette de foin derrière et moi devant, fier comme Artaban avec ma gaule de coudrier pointée d'un clou pour aiguillonner les deux nonchalants mastodontes, tout en leur vociférant des : « Allez, Le Blanc ! Allez, Papillon ! »... Pour un enfant d'une dizaine d'années, c'était une lourde responsabilité que me confiait Robert, le maître des lieux, le sourire toujours accroché à la lèvre mais les yeux fatigués qu'il avait gardés de son séjour dans les camps en Allemagne. Lourde responsabilité pour un gamin tout d'un coup assagi que de mener le cortège des foins par ces belles après-midi d'été ! Pour les deux bons bœufs, ça ne changeait pas grand-chose car, avec le temps, ils étaient programmés pour suivre les andains tout autour du champ et, la nuit tombant, retrouver seuls le chemin de la ferme et surtout de l'étable ! D'autres soirs, au lieu du coucher habituel prévu de bonne heure après le dîner, nous partions tard dans les prés avec ma tante Félicienne, la lampe de poche à la main, chercher les pintades qui n'étaient pas rentrées. Les gallinacés retrouvés et accompagnés à la remise, une fois dans mon lit, je pensais alors en moi-même, sans véritablement en comprendre la finalité exacte, qu'agriculteur c'était un métier formidable !

Mon copain Jacques est fils d'agriculteur. À la mort de ses parents, il a gardé la maison de ferme et quelques terres à Chambois où il dépense une énergie colossale à retaper les bâtiments qui s'écroulent les uns après les autres, à tondre et tailler une végétation qui s'entête à repousser. Entretenir, ça ne se discute pas ! Il observe son lopin, lui donne de son temps, en apprend beaucoup et y trouve son plaisir. Même s'il n'a jamais exploité lui-même, il a hérité de ce bon sens terrien et de cette hospitalité campagnarde qu'on ne retrouve pas ailleurs : une visite est sacrée, même s'il faut interrompre le labeur. D'autres obligations le sont également, même quand le travail presse : il n'a pas son pareil pour sentir le temps orageux venir, abandonner subitement toute activité pour aller se poster au bord de la Dive, derrière une aubépine aux grosses branches traînant dans le courant d'un méandre plus profond, pour tenter de surprendre avec sa mouche sèche une belle fario à la robe jaune.



Mon copain Jacques, toujours souriant...

D'autres encore me font retrouver un monde agricole que, trop souvent, je crois disparu : c'est par exemple Jérôme, un solide agriculteur du Domfrontais, souriant et discret, doux mais têtu. Plutôt que d'arracher comme la plupart, il fait du poiré A.O.C. avec ses arbres hautes-tiges, des poiriers centenaires à la flo-

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

raison printanière époustouflante ; plutôt que faire du taurillon exotique gonflé à l'ensilage, il élève du bœuf bringé nourri à l'herbe. Mais c'est encore une exception !

La plupart, trônant du haut de leurs tracteurs larges comme des autoroutes, avec au cul toutes les misères du monde prêtes à être épandues dans nos campagnes, t'écraseraient presque quand tu les croises sur ces petites voies départementales qu'ils tapissent de bouillasse au sortir de leurs champs qui ressemblent à des terrains d'aviation d'où plus une haie ne gênera le décollage !

Des artistes qu'ils sont, les collègues, avec leur Surface Agricole Utilisée qui passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel au fil de l'année : blancs après les chaulages de printemps pour que l'herbe pousse plus vite et plus drue ; roussi après les passages de glyphosate pour que l'ancien pré redevienne nouvelle culture ; noirs brillants quand la bâche plastoc y fait son apparition pour que le maïs bien de chez nous y trône jusqu'à la fin de l'été. C'est une chance : les nitrates, les phosphates et les herbicides sont incolores : sinon, quel festival, quel feu d'artifice, mes amis : déjà qu'on a droit, en mai à l'invasion du colza qui nous fait des horizons jaune fluo !

En revanche, faut presque chercher dans la botte de foin l'aiguille bleue des bleuets, blanche des marguerites et rouge des coquelicots, dont on disait jadis qu'ils étaient à la couleur de nos drapeaux. Le nationalisme fout le camp et les pesticides ont eu la peau des messicoles, ces plantes qui jadis coloraient les moissons, mais aussi des abeilles et des papillons, sauf peut-être chez Jérôme ou chez Alain, apiculteur en Suisse-Normande qui ne sait pourtant plus où installer ses ruches...

Litanie pastorale

Dans la lignée du « Le temps change », « Litanie pastorale » traite à sa façon de la mal production, de la mal bouffe qui lui est associée, de la récupération systématique des moindres valeurs par la publicité mensongère, en bref, d'un monde dans lequel il est et il sera de plus en plus difficile d'avoir des repères...



Presque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel :



jaune du colza ;



bleu du lin fleuri ;



rouille et or du lin coupé ;



et vert de l'espérance.

Litanie pastorale

1

O K les gars
S'il faut y' aller ben on ira
Dans nos cambrouss' s où c'est qu' ça pousse

À coups d' phosphat' s qui se dilatent
À coups d' nitrat' s qui s'épendatent
À l'atrasin' qui se débine

Aux O.G.M. oui ceux qu'on aime
O K les gars
S'il faut y' aller ben on ira

**Refrain**

Campagnard moi j'en ai marre
Agricol' ça me désolé
Bucoliqu' j'ai la colique
Pastoral c'est pas normal

2

O K les filles
S'il faut y' aller ben on ira
Dans nos boutiqu' qui diététiquent

Aux omégas pour les vieux gars
Au bifidus pour les Vénus
À l'allégé qui fait rêver
Aux surgelés vite avalés

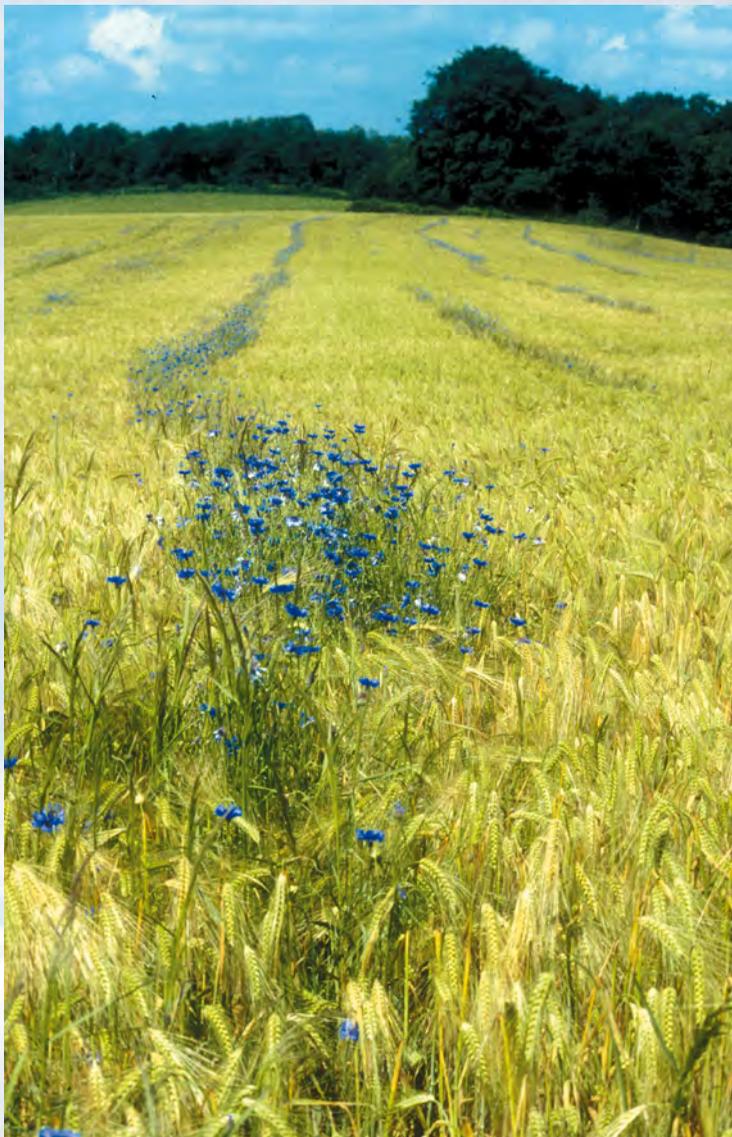
Aux vitamin' s pour les gamines
Au magnésium pour fair' des hommes
Et au fructos' pour le teint rose
Au glyphosate pour le teint mat

Et aux phosphates qui se dilatent
Et aux nitrat' s qui s'épendatent
À l'atrasin' qui se débine
Aux O.G.M. oui ceux qu'on aime

O K les filles
S'il faut y' aller ben on y va

Refrain

Citadin' s j'ai la déprime
Cuisinièr' s je suis amer
Cordons bleus c'est plus du jeu
Ménagèr' s je désespère



4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE

Face aux grands pouvoirs qui se partagent le monde, face aux lobbys qui nous façonnent insidieusement à leur image, c'est un sentiment d'impuissance qui, peu à peu, s'installe. Comme on dit, on fatigue avec le temps, à l'usure... Passé un certain âge, on a déjà vu mourir dans ses bras de nombreux vieux contestataires que l'on croyait solides comme le roc et qui pourtant, comme à la fin d'un film de cow-boys et d'Indiens, murmurent un jour à votre oreille le traditionnel : « Ah ! Ils m'ont eu ! ».

Alors, il faut se remotiver régulièrement, faire de la formation, suivre des stages professionnels pour adultes désabusés afin de ne pas sombrer dans l'intéressement le plus vil ou dans l'indifférence la plus pernicieuse, pour garder une certaine once d'esprit critique, un petit

fond de rébellion, un arrière-goût d'engagement et, peut-être, avoir encore ce rien de courage et d'audace qui fait qu'on se lance à nouveau, qu'on débute de nouvelles aventures. La visite au bon copain non-conformiste est alors souvent bénéfique, en cours du soir intensif devant une vieille tisane dix ans d'âge, vous savez ces vieux copains, ces grands Gibus, farfelus abusifs, hurluberlus inventifs, escogriffes petits ou grands, outsiders parfois tragiques... En règle générale, même si beaucoup nous ont déjà quittés, il en reste pourtant encore un ou deux, au fin fond d'un placard, d'une cambrousse, vers Chambois, Caumont-l'Éventé, Tassy-sur-Vire ou Uchaux, qu'on ira consulter pour leur bonne parole, pour leurs encouragements, comme on allait jadis questionner la Pythie ou les Oracles...



Le bon copain non-conformiste, ici au diato, avec Pierre et Manu



Avec Michel, Pierre et Mél à Uchaux...



... pays de la tapenade et de l'ap...

Photos : N'am

Nous revivrons...

Parce qu'il faut bien ça, pour tenir un certain cap, pour supporter, comme le dit la chanson : « *la si curieuse union des joies et des souffrances, ce monde où la passion côtoie l'indifférence* ». Parce qu'il faut bien ça pour assumer les profondes contradictions d'un monde de plus en plus différent, divisé, parce qu'il faut vivre ici mais rester vigilant pour cet ailleurs où la situation est souvent complexe, souvent dramatique et qui demanderait un engagement au quotidien. Malgré la confusion et la profusion des événements de notre époque, « Nous revivrons » affirme qu'il faut rester conscient et gérer la difficile dualité « aisance-misère », être prêt à entreprendre, à s'aventurer avec les moyens du bord, pour le bonheur et le chagrin, pour le meilleur comme pour le pire. Évidemment, la chanson est empreinte d'une certaine part de mélancolie, de désillusion, de doute, prologue au chapitre suivant...

1

*Nous revivrons le temps passé ensemble
Et ces années qui font qu'on se ressemble
Ces jours à se chercher cachés par la distance
Ces jours à s'espérer plus longs que l'on ne pense
Ces jours à se frôler surpris par l'évidence
Ces jours à se lier pour toute une existence*

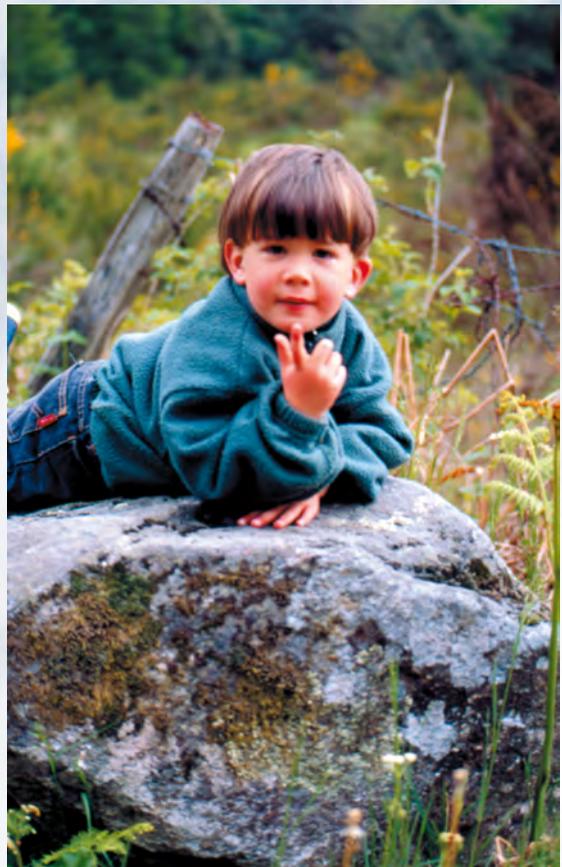
2

*Nous revivrons le temps passé ensemble
Et ces années qui font qu'ils nous ressemblent
D'un côté nos enfants bercés dans l'insouciance
De l'autre ces combats pour fair' face à l'urgence
Ici notre maison où l'on chante et l'on danse
Et là-bas ces pays souillés par l'insolence*

3

*Nous revivrons le temps passé ensemble
Et ces années où l'on rit comme on tremble
De leçons récitées pour partager l'enfance
En lointaines rumeurs chargées d'intolérance
La si curieuse union des joies et des souffrances
Ce monde où la passion côtoie l'indifférence*

À Pierre, Mél et Nam



4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE



« Le bien et le mal sous le soleil ». Sculpture de Cilab

5

MÉLANCOLIE, MORT de l'... (pas encore !)

Face à l'absurdité de la vie, les plus optimistes s'attachent à la réformer, les plus pessimistes, à la vivre. Ayant toujours été dans « l'entre deux », mi figue mi raisin, p'têt' ben qu'oui, p'têt' ben qu'non, en bon Normand d'adoption, j'ai pris comme il se doit un peu des deux partis. Les jours pairs, les bons jours, les dextres, je m'engage, cherche un sens logique à cette existence, tente de l'amender dans une direction qui me semble être celle de la raison ; les jours impairs, les jours sinistres, ceux où le coin de ciel bleu ne couronne pas ma tête, ceux où l'absurdité paraît encore plus ridicule, plus triste qu'à l'ordinaire, je touche à cette mélancolie, à ce vague spleen, à cette amertume plutôt objective, plutôt réaliste mais qui n'entraîne que fatalisme et résignation. L'humeur est noire, l'humour aussi, plus cruel, plus désespéré et plus absurde, comme pour exorciser avec ses propres armes ce non-sens de l'existence, ce dégoût, cette déception... comme si les illusions étaient définitivement perdues et qu'il ne restait plus que la malice, la dérision, l'ironie, l'esprit comme dernier sourire, comme ultime réconfort.

Et si la vie n'était qu'une illusion, qu'un charme ? Et si la destinée était déjà écrite, comme par magie, par enchantement ? Et si l'existence n'était qu'un jeu d'enfants, avec des gagnants, des perdants et tout un lot de désillusions, de désenchantements ? Et si l'existence était un jeu réglé d'avance, un jeu qui tourne mal, encore plus absurde car incontournable, inexorable, implacable ? Vous n'y croyez pas ? Pourtant « Qui me dira les ciels de Ganagobie » est une histoire vraie, écrite par un gamin qui « a longtemps joué... » : mon père. Il repose aujourd'hui dans le petit cimetière d'Écouché, ne nous ayant même pas épargné ce dernier trait d'humour noir... Avec cette comptine, ouvrons largement les portes à notre mélancolie...



« Christ ». Gouache de Cilab

5 MÉLANCOLIES, MORT...

Qui me dira les ciels de Ganagobie

Charles-Jacques Labadille

Un enfant est assis, jambes allongées, les genoux écorchés, les mollets signés par les ronces des chemins, les pieds rouges de cette poussière minérale qui saupoudre tout le pays. Le visage ne dit rien qui vaille, mais la ride verticale inscrite entre les deux yeux dit que ce gamin est plus ancien que le tronc du sapin centenaire contre lequel il s'adosse. Il a longtemps joué...

Sept gamins tournent, main dans la main, jouent à la ronde. Le petit, à l'intérieur de cette ronde, anone une comptine et désigne les enfants qui sortent tour à tour du cercle, sans que le cercle soit rompu, pour aller jouer à cache-cache, cache-tampon, colin-maillard. Bientôt, il ne reste plus que le conteur et deux petits au bord des larmes.

Car chacun sait que si, à aucun moment le cercle ne s'est relâché, si pas une seconde les mains ne se sont disjointes, le charme opéré, CELUI QUI Y'EST y sera pour la vie.

Car à ce jeu-là, il y a tout avantage à ne pas être CELUI QUI S'Y COLLE, celui qui est couronné du chiffre sept, celui qui est véritablement marqué du sceau de la Bête, des sept bêtes de l'Apocalypse, celui qui devient le hors-jeu, le hors-loi, le lépreux, le pestiféré, le banni, le sorcier, le diable lui-même.

Bienheureusement, les enfants sont étourdis. Une mésange les dérange, un papillon les perturbe, un criquet dans l'herbe les agace et le cercle est souvent rompu. Il n'est pas rare de voir les deux derniers protagonistes se lâcher mutuellement les mains, par amitié, et éclater de rire. Ce sont là jeux enfantins.

Dans mon cas, le cercle ne fut jamais rompu et celui qui en dernier me tenait les mains, me les serrait à les briser. Le conteur ne me prisait pas. Lui avais-je trop gagné de billes au jeu des Capitales ? Aimait-il lui aussi Assomption, la petite rouquine qui m'aimait ? Le fait est qu'il me choisit et que j'y fus pour la vie et les siècles des siècles. Sonné comme un boxeur, cancéreux jusqu'à l'os, ivrogne jusqu'à la moelle, oh putain ! Gallois comme pas un !

Je vous l'ai dit, il faut avoir vu courir un enfant à demi-nu, à Pâques, entre les cerisiers en fleurs de Saint-Bris-le-Vineux, ou ce même enfant, blond comme il n'est pas permis de l'être, jouer à cache-cache entre les chênes verts de Ganagobie.

Quant au grand christ en croix qui domine la vallée de la Durance, il y a longtemps qu'il en est revenu du monde, et de ce monde en particulier...

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Poursuivons ce court hommage au poète disparu avec cette introspection dans les tortueux dédales de la condition humaine où, décidément, la contradiction reste à l'honneur, où l'absurde côtoie le réel, où la réalité devient déraisonnable, où l'homme est à la fois risible et misérable, obscène et touchant, où les passions s'exacerbent devant l'accessoire, le dérisoire.

Quoi de mieux pour exprimer cette folie que la foule, une foule à la Piaf qui rassemble et sépare en dehors de toute logique ? Où mieux situer cette incohérence que dans un stade où l'enthousiasme embrasse le ridicule, où la compassion tourne parfois à la fureur ? C'est précisément ce cadre qu'a choisi mon père pour camper son personnage, le sien, à la fois misanthrope et sensible, témoin décalé et incroyant, observateur malgré lui qui assiste à cette comédie humaine où il semble plongé

tout soudain. Mais si ces jeux du cirque, où se dévoilent nos penchants habituels comme nos pires travers, étaient tout simplement notre lot, notre quotidien, qu'on y participe par choix ou, comme on peut encore le croire, par obligation ou par hasard ?



Photos : N'am



5 MÉLANCOLIES, MORT...

Vélodrome

Charles-Jacques Labadille

On m'a dit que j'ai peur de la foule. Je crains son contact. Je n'aime pas la viande sur pied, j'aime la viande morte, le bifetèque humain, congelé. On assure que j'ai eu la révélation de la foule, de son odeur, de son mouvement, au vélodrome, pas dans les tribunes où seuls s'assoient ceux de la haute société, mais dans les virages, aux places bon marché.

Le premier soir et le dernier où j'y vins, il y avait du monde. Toute la bidoche humaine... Ils étaient là, bœufs à l'abattoir, le cœur chaud et les yeux ronds. Ils regardaient en brillant la piste où couraient les esclaves numérotés, à cheval sur de l'alu, tournant giro, à perdre haleine, une farandole de cinglés en maillots de couleur, et un grand numéro sur le rabe comme des bagnards. Et tout autour, la viande vivante, à l'odeur de suint et d'urine, de vinaigre et de sueur.

Sous la lumière crue et glacée, dans cette atmosphère de bain de vapeur, cet éclairage pourri d'aquarium, de néons et de lampes à arcs, ils étaient tous là, spectres de la viande, le ventre moite, attendant la chute, le sang étalé sur le bitume du vélodrome. Tous, les salauds, ils attendaient de pouvoir pousser leur oh d'horreur, le moment où les filles se presseraient contre les garçons, où les femmes tomberaient en pâmoison. La bidoche humaine se sentait le cœur en ballade, devant les filles qui cherchaient noise aux papillons d'aluminium.

Et les piqueupes qui déversaient un flot de marmelade huileuse, de confiture sucreuse, une sorte de dégueulis sournois, gluant, qui vous empoigne, ô viande, vous calfeutre, vous roule dans une pâte chaude, friable, une vraie pâte à croissants. J'écoutais distraitement vivre, pulluler, se multiplier la viande : les histoires de cœur, les histoires de cul, la comédie et les mensonges, et la bêtise qu'ils appellent Amour, avec de la jujube aux lèvres, du bel canto, la belle amour, les amoureux, les fiancés, les mariés, les collés, les cocus et leurs têtes à faire chialer, leurs têtes de blessés, de gisants, de crucifiés, de torturés.

La foule gueula. Le son monta du sol comme la vapeur de pluie monte d'une route brûlante. Le vert et le rouge, celui qui courait à la rampe, éclata avec un bruit de désastre, ses pieds lâchèrent les pédales, le guidon fou mordit la gauche et la droite à brèche dents. Enfin la machine fut reine. Le gaillard grimpé dessus s'écroula vers le centre, attiré par le vide, et dégringola au milieu d'un groupe de coureurs lancés à toute vitesse, à toute volée. Le piqueupe éructa une marche militaire qui couvrit fort à propos le hurlement joyeux de la foule. Sur la piste, un gros bonhomme frénétique agitait un drapeau blanc, vierge.



Night driver

Cette conscience de l'absurde, chère aux existentialistes, ce désenchantement est bien entendu le fruit d'un constat d'échec que bon nombre d'entre nous a fait. Y-a-t-il une signification à nos vies, quelle doit être notre quête ? En réponse à ces questions fondamentales, il est difficile, pour un animal pensant et qui plus est, situé au top de la pyramide vivante, d'admettre qu'il n'y a pas de sens à l'existence, que notre passage ne sert à rien, voire même, comme le sous-entendent certains, qu'il est nuisible !

Alors, mû par une sorte de besoin d'affirmation ou par l'énergie du désespoir, l'homme cherche, de l'enfance à la vieillesse, ce qu'il va pouvoir faire pour se prouver que tout n'est pas vain, qu'il y a une signification cachée derrière. Ça commence dès l'enfance où l'on cherche ce qu'on va bien pouvoir faire pour emmerder le monde ; ça continue à l'adolescence où l'on cherche ce qu'on va bien pouvoir faire tout court, c'est-à-dire dans la vie ; ça perdure à l'âge adulte où l'on cherche ce qu'on va pouvoir faire de mieux que les autres ; ça s'achève comme ça a commencé, au troisième ou quatrième âge, où l'on cherche ce qu'on va pouvoir faire pour emmerder le monde...

Certains, néanmoins, se détachent du lot, car ils pensent savoir... Ils ont la certitude de ceux que le doute effleure rarement, ils connaissent ! Ils savent ce qu'ils veulent, ce qu'ils cherchent et comment ils vont y arriver. Dans la diversité des choix, ils n'envisagent qu'une possibilité, dans la multiplicité des situations, ils ne voient que leur chemin tracé. Ce sont les plus dangereux, les aberrations du système, en quelque sorte des erreurs de la nature qui, peu à peu, peuvent entraîner les autres dans leur conviction et leur univers qu'ils pensent meilleur et qui, parfois, est bien pire. Ceux-là ne m'intéressent pas. Ils sont profiteurs et calculateurs, arrogants et hâbleurs, souvent hypocrites, démagogues et menteurs. Qu'il s'agisse de politique, de science, de santé, d'échanges, d'affaires saines ou véreuses, leur comportement est toujours le même, fondamentalement individuel et dénué d'intérêt pour une humanité dont ils aiment pourtant à se réclamer. Parmi eux, se cachent aussi de doux rêveurs, ou des

inconscients qui ne pressentent pas la gravité de leurs gestes ou de leurs trouvailles. Alors, ils reprennent un peu d'estime à mes yeux...

Et puis il y a les autres que je préfère, ces autres qui restent attachants malgré leur inconstance et leur faiblesse, parce qu'ils cherchent, en toute innocence, ces petites lumières qui conduiront leur vie ; ou encore ceux, tellement plus fragiles et pleins de désillusion, qui savent qu'ils ne les trouveront pas ou plus.

Curieusement, je ne peux m'empêcher de songer à ce monde fragile, à ces paumés éteints ou illuminés, à ces « mendiants célestes » isolés dans leur solitude, sans que me vienne à l'esprit l'univers dépeint dans certaines chansons de Bernard Lavilliers. Night driver s'inscrit dans cette mouvance. La scène est cocasse, incongrue et se situe plutôt en ville car, à tort ou à raison, les valeurs de la campagne me paraissent plus solides, les fausses pistes m'y paraissent moins nombreuses : je vois des gens résignés attendre, errer, tourner en ville « tels de lourds percherons, avec sur le front des œillères, faites d'étoiles en carton »... Cette quête sans objet, cette recherche désespérée se passe également la nuit parce que les étoiles y paraissent certainement plus brillantes, avec tout le lot de désenchantements qui peut se cacher derrière l'aveuglement. Mais peut-il y avoir de fausses pistes s'il n'y a pas véritablement de chemin ?

5 MÉLANCOLIES, MORT...

1

Sur le ciel en carton bouilli
 On nous a peint quelques lumières
 Que nous fixons des yeux la nuit
 Dans notre attente solitaire
 Et ces étoiles dérisoires
 Maigres compagnes de l'ennui
 S'accrochent comm' dans un miroir
 Aux vitres bleues de nos taxis

Night driver
 Taxi pour quoi taxi pour qui
 Night driver
 Taxi qui roule dans la nuit

2

Enfoncés dans nos carapaces
 Le moteur froid sous le capot
 Nous regardons le temps qui passe
 Tous accrochés à nos radios

Refrain

Nous tournerons la vie entière
 Pareils à ces lourds percherons
 Avec sur le front des œillères
 Faites d'étoiles en carton
 Et nous roul' rons night driver
 Sans partager nos émotions
 Sans être pire ni meilleur
 Mais simplement sans illusion

3

Et dans nos barques métalliques
 Filant dans le soir étoilé
 Sept fois nous vous ferons passer
 La ceintur' des périphériques
 Pour quelques francs quelques dollars
 Sans jamais vous demander si
 Derrière' le fleuve des boul' vards
 C'est l'enfer ou le paradis

4

Et nous roulons dans ces artères
 Nées du béton et de la boue
 Qui sous un cœur taillé en pierre
 Cachent souvent un ventre mou
 Où s'engouffrent les solitaires
 Un' fois le compteur arrêté
 Qui vont peut-être' chercher sous terre
 Si on y voit la voie lactée



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Bossa triste

La désillusion, la détresse sont d'autant plus fortes que la vie a été difficile. Personnellement, je ne me plains pas car mon destin, puisqu'il faut l'appeler ainsi, a été plutôt compréhensif jusqu'ici... Mon désenchantement est donc tout relatif et largement supporté même si la noirceur du propos l'emporte parfois : dans le fond, nous sommes tous geignards, pleurnichards ; il faut qu'on se plaigne, c'est dans notre nature, il faut qu'on en rajoute, c'est dans notre éducation et déjà tout petits, on beuglait pour avoir le biberon, on pignait pour qu'on nous change, on hurlait pour qu'on s'intéresse à nous !

En fait, le constat de ma cinquantaine est plutôt positif : j'ai partagé ma vie et mes convictions, j'ai eu des métiers plutôt variés et intéressants, j'ai toujours mangé à ma faim, même plus, je n'ai jamais vraiment eu peur et, incroyable privilège, je n'ai ni connu, ni fait la guerre. Alors, quoi demander de plus ?

Et bien, nous, les insatisfaits chroniques, les mécontents impénitents, les incorrigibles râleurs, il nous faut toujours un coin de ciel encore plus bleu pour garder le moral... et surtout parler du temps, sujet qui, après des millénaires de civilisation, constitue encore l'essentiel de nos conversations ! Il nous faut aussi ces « inaccessibles étoiles », lesquelles, avec le temps, s'allument puis s'éteignent...

Certains perdent l'espoir, d'autres la foi et attendent, avancent, tournent machinalement, tels des night drivers désabusés, calmes et dociles, cassés par le poids de l'inutilité...

D'autres, sont encore plus pathétiques, avec leurs têtes de malchanceux, de malheureux, de désastreux, avec leurs destinées tragiques « de hors-jeu, de hors-loi, de lépreux, de pestiféré, de banni, de sorcier, de diable lui-même ». Ils sont à la fois émouvants et gênants, avec leurs tristes quotidiens et leurs espoirs éventés comme du vin mauvais ; ils sont à la fois bouleversants et dérangeants, avec leurs rêves gigantesques et leurs boulets au pied. Ces voyageurs-là sont amarrés au quai où, à force de périples, à force d'aventures, à force d'avoir trop tiré sur la mâture, le bateau prend l'eau un peu plus chaque jour...

1

*Sur les quais bien à l'écart et presque en quarantaine
Y'a un boui-boui dont l'épicier est capitaine
Son bateau sent fort le sucre et les bonbons anglais
Le café du Brésil et la « samba triste »
Sur les bords de la Loire où les gens noient leurs chats
Il se joue quelquefois de bien tristes sambas*

2

*Hisse et ho il rêve de Rio ou des Açores
Sur un bateau sans mât comment mettre les voiles
Hisse et ho mais il ne vend que rhum ou hareng saur
Capitaine au long court vivant à fond de cale
Et si l'épic' rie tangu' c'est que l'épicier boit
Dérivant lentement d'Orléans à Bahia*

3

*Sur les quais bien à l'écart et presque en quarantaine
Y'a un boui-boui dont l'épicier est capitaine
Son bateau sent fort le sucre et les bonbons anglais
Le café du Brésil et la « samba triste »
Qu'importe le gros temps et le plafond si bas
L'épicier tient la barre et ne reviendra pas*



Comme un bateau en cale...

Ponctuation

C'est chose connue, certaines personnes valent mieux que d'autres. Elles ont eu la chance, le bonheur, la veine, le pot, appelez ça comme vous voudrez, d'avoir le nez plus droit, l'air plus accort, le sourire plus facile et la tête mieux faite : c'était son cas. Certaines rencontres valent alors plus que d'autres et l'on remercie le ciel, le destin, le hasard, appelez ça comme vous voudrez, d'avoir bien fait son boulot : ceux qui avaient eu la chance de la connaître l'avaient tous fait. Mais le destin, le sort, la fatalité, la déveine, la malchance, appelez ça comme vous voudrez, est parfois lunatique, versatile et peut reprendre prématurément ce qu'il a accordé : c'est aussi ce qui s'est passé. Alors, en souvenir de cette brève rencontre et de son passage trop court dans la vie, « Ponctuation » a vu le jour. Le rapprochement était facile, car « on avait mis dans son prénom », devinez lequel..., « cette jolie double virgule qui encadre les citations ».

Si, comme on le savait, il n'y a pas vraiment de justice et que toutes les disparitions sont toujours cruelles, en revanche il y a peut-être une morale à cette histoire : soyons plus attentifs à toutes ces personnes, tous ces petits signes qui valorisent et embellissent notre vie, ces insignes accents qui soulignent pourtant le quotidien, ces virgules pour respirer, ces apostrophes pour s'étonner... et profitons-en sans attendre plutôt que de toujours rêver à de grands desins inaccessibles.

Pour les petits enfants, c'est aussi une belle leçon d'orthographe car chaque signe de ponctuation a sa propre originalité, et un accent ouvert ne remplacera jamais un accent fermé, et les parenthèses jamais les guillemets...

5 MÉLANCOLIES, MORT...

1

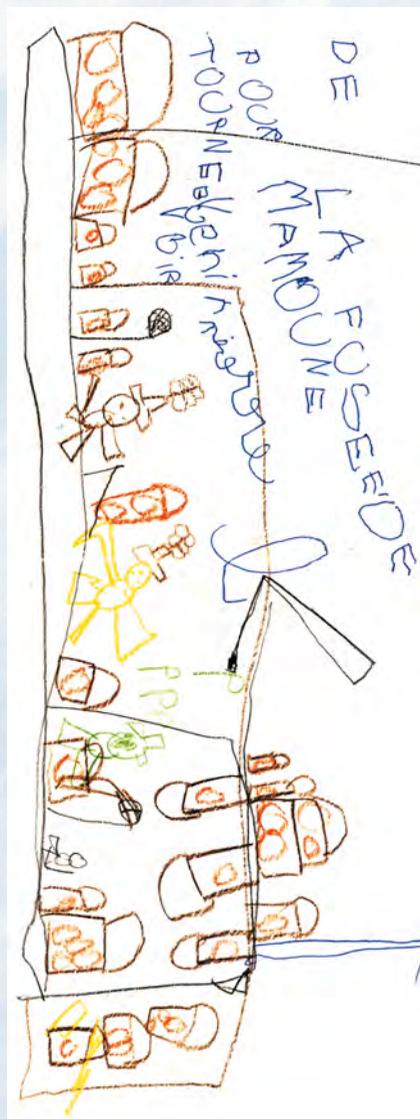
Elle avait bien du caractère
 Savait mettr' les points sur les i
 À côté d'ell' mêm' Gutenberg
 Aurait fait figur' d'apprenti
 Car il y'avait dans ses manières
 Tout pour faire un' bonne impression
 Car ell' portait sur sa bannière
 Un signe de ponctuation
 Un petit signe posé sur elle
 Comme un gri-gri qui met l'accent
 Sur les consonn' s et les voyelles
 Et les remplit de pétillant

2

Pour dir' les choses en majuscules
 On avait mis dans son prénom
 Cette jolie double virgule
 Qui encadre les citations
 On avait mis dans son sourire
 Et dans son air si guilleret
 Ce petit plus qui faisait dire
 « Ravi de t'avoir rencontrée »
 Elle est partie comme une lettre
 Envoyée à l'éternité
 ABCD presque en cachette
 N'oubliez pas les guillemets...

3

Il faut bien lire entre les lignes
 De la vie et de l'alphabet
 Pour remarquer de petits signes
 Qui soulignent nos destinées
 Une virgul' pour respirer
 Une apostroph' pour s'étonner
 Un' parenthès' pour oublier
 Et un tiret pour rapprocher
 Deux points pour l'imagination
 Et un point pour s'interroger
 Enfin des points de suspension
 N'oubliez pas les guillemets...



Dessin et petit mot de Pierre dit « Bibi »

Dans dans bien du gâteau aux noix il était excellent!
 L'anglais commence à parler français.
 La maîtresse ne donne pas de bonbons, mais plutôt des
 punitions!
 Pour l'année 2003 lire est une bonne idée.

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?



5 MÉLANCOLIES, MORT...

Au bout du compte

S'il n'est guère facile de parler de la disparition des autres, il est certainement plus simple d'envisager sa propre mort, surtout quand on est encore en vie, parce qu'après... Passé un certain âge, en général la cinquantaine, on fait donc le point, on fait le grand ménage de sa vie, pour ne pas être pris au dépourvu au cas où... Passé un certain âge, les proches aussi commencent l'inventaire, lorgnant déjà sur les petites cuillères, la maison de campagne..., pour ne pas être pris au dépourvu, au cas où...

À tout âge, le « cas où » peut se manifester de différentes manières mais, les années passant, on y pense de plus en plus car les choix s'étouffent, les possibilités sont de plus en plus variées, ce qui fait tout le charme de la vieillesse mais aussi multiplie les chances d'y passer !

À ce moment-là, le catalogue qu'on entame, ce n'est pas trop celui de la forme – cancer, embolie, crise cardiaque, ou le difficile à prononcer infarctus, ou la plus rare apoplexie, ou encore la plus idiote tombée d'échelle ou d'escabeau pour remettre une ampoule que l'autre venait de griller – non, la liste qu'on commence à ce moment-là, c'est plutôt celle du fond.

Pour les croyants, c'est certainement le décompte des bonnes et des mauvaises actions qui débute et permet d'entrevoir les portes d'un monde meilleur, mais je ne voudrais surtout pas l'affirmer à leur place, n'étant pas de la même confession. En effet, la dernière expérience que j'en ai ne date pas d'hier : quand j'étais petit, ma tante m'inscrivait, sur un pan du réduit installé sous la cage de l'escalier de la salle à manger, des « croix à l'ange et au diable » ; et, dans ce contexte très manichéen, je me retrouvais plus souvent à faire sa vaisselle et cirer les pompes à Belzébuth, qu'à couler des après-midi idylliques à la piscine d'Alençon avec le bon Saint-Pierre en bermuda ! Sont-ce ces premiers bilans plutôt négatifs qui ont révélé ma véritable nature païenne ? Sont-ce la désuétude et l'élitisme d'un protocole dominical particulièrement ennuyeux qui m'ont fait perdre le chemin de la messe ? Sont-ce les déclarations décidément conformistes, voire réactionnaires de l'Église qui m'ont rap-

proché du camp des indifférents et des athées ? Peut-être, mais je crois plutôt qu'à force de réflexion, d'expérience, c'est plutôt un solide scepticisme qui s'est installé en moi, doute qui ouvre d'ailleurs au respect de l'autre et à la tolérance de l'ensemble des religions et des croyances, ce qui n'est pas toujours le cas de ces dernières...



Dessin de CE Labadille, 1976

Quoi qu'il en soit, il faut bien admettre que pour ceux qui ne croient pas, comme moi, c'est toujours plus difficile... En effet, il n'est pas question de se refaire, on n'a pas cette deuxième chance, cette seconde vie (ou plus, si l'on est adepte de la métempsycose) offerte aux fidèles du monde entier ! Bref on n'a qu'une existence et, du reste, on devrait pour plus d'équité la faire payer plus cher à ceux qui en ont plusieurs, par exemple par prélèvement direct sur le salaire et reversement aux infortunés non-croyants. Mais je doute que cette proposition ait quelque chance de succès et d'ailleurs aucun homme politique en campagne ne l'a encore inscrite à son programme d'actions...

Alors, au bout du compte, au cours de ce nettoyage d'automne, on recense plutôt ce qui

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

semble avoir eu de l'importance, ce que l'on emportera s'il faut partir, ce que l'on gardera s'il faut rester et vivre ce dernier temps de répit que nous offre le destin, le hasard, le sort, appelez ça comme vous voudrez.

Au bout du compte, pour ma part, ce sont des choses familières et souvent modestes qui gardent valeur à mes yeux. Elles se résument à une quête des bonheurs simples, des plaisirs élémentaires, momentanés, presque éphémères, certainement trop personnels, trop individuels pour faire recette : la découverte sur un talus de quelques herbes sauvages ; le chant flûté du crapaud accoucheur, le clapotis de la source du jardin qui rythment les silences des belles soirées de mai ; la musique de mes excursions, improvisée par la grande sauterelle verte, le grillon des champs, le merle intarissable ou le pouillot décidément hâbleur ; la quiétude et la nonchalance de ces dîners entre amis, sur notre terrasse perchée au creux des aulnes, dans la cour toute en fleurs de la Jamerie, dans les massifs de lavande et la pinède envahie des cigales d'Uchaux où, pour de rares fois, je ne fais

Les feux d'hiver allumés au fond de ma cheminée...



Photos : N'am



Une terrasse pour déjeuner... avec Charlotte, Mél, Pierre et Michel

5 MÉLANCOLIES, MORT...

rien l'été venu... sinon écosser les petits pois, dresser la table, goûter la tapenade ; ce jardin ridicule, retourné à la bêche et à grand peine, entretenu à coups de dos cassés et de cals aux mains, pour tenter des expérimentations végétales aussi farfelues qu'improductives, et récolter de rares légumes disparus, saugrenus et parfois immangeables ; ces automnes impressionnistes où les taches succèdent aux taches, où les touches s'ajoutent aux touches pour assembler couleurs, tons, matières, ciels, feuilles, arbres, herbes, blocs, murets de pierres sèches, vers le Val Joas, le Mesnil-Glaise ou les Tourailles ; ces blonds feux d'hiver allumés au fond de ma cheminée vaste comme un studio parisien où finissent en crépitant troncs entiers, branches et brindilles, récoltés avec application aux alentours de la maison et savamment triés depuis quelques saisons.

Mais mêmes ces bons moments ont un parfum de tristesse, de nostalgie, car c'est leur nature de passer et de disparaître. Alors, au bout du compte, je n'aurai pas engrangé grand-chose dans cette vie : peut-être cette mélancolie légère car habituelle, et ces quelques valeurs bucolico-fraternelles pas trop encombrantes qui pourront certainement, sans trop d'effort, être emportées un peu partout...



La découverte de quelques fleurs sauvages... Photos : N'am

La Jamerie et les « bonnes herbes » de Nadia...



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Au bout du compte

1

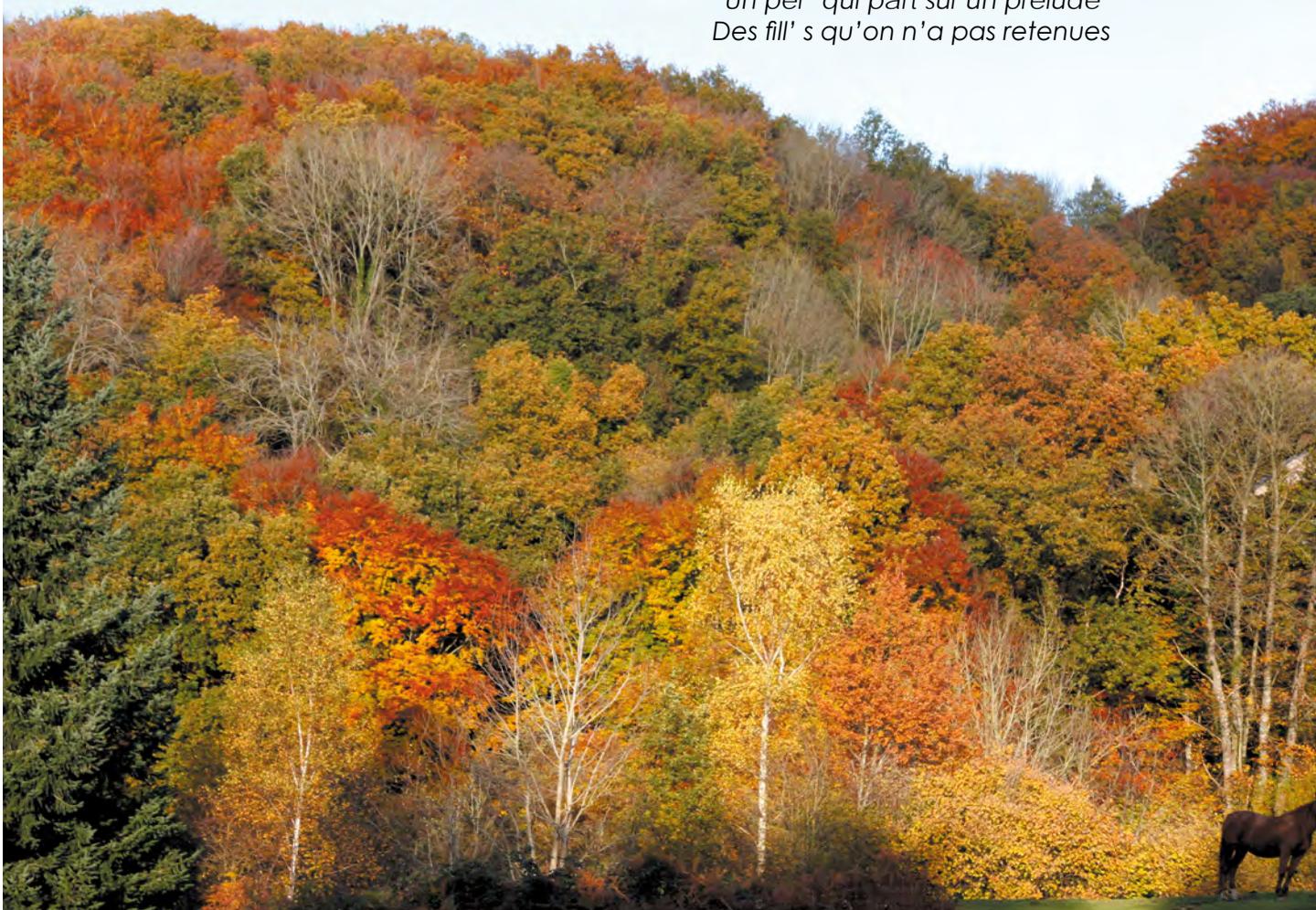
Si un jour il faut que j' m'en aille
 J'y crois pas trop mais on le dit
 C'est vrai c' qu' ça fait déjà un bail
 Que j' traîne ici mes abattis

Que j' train' ma vie à mes côtés
 Qu'ai-je donc pris qu'ai-je laissé ?
 Qu'ai-je flatté ou bien cassé ?
 Que reste-t-il à emporter ?

Deux trois balades à la campagne
 Un air de jazz à fredonner
 Un jeune amour qu'on raccompagne
 Un livre ouvert à son chevet

Les yeux d'un' fille au visag' pâle
 Quelques nuits blanch' s à caresser
 Des confidences matinales
 Les rir' s d'un enfant étonné

Quelques moments de solitude
 Des amis qu'on n'a pas revus
 Un pèr' qui part sur un prélude
 Des fill' s qu'on n'a pas retenues



5 MÉLANCOLIES, MORT...

2

Au bout du compte que reste-t-il
Des temps anciens et de la vie
Si légère ou si difficile
De ceux qui sont passés ici ?

Au bout du compte s'il reste un peu
De temps à vivre qu'il soit fait
De petits riens de jours heureux
Vite saisis vite envolés

Deux trois balades à la campagne
Un air de jazz à fredonner
Le même amour qu'on raccompagne
Une terrasse pour déjeuner

Les yeux d'un' fille au visag' pâle
Quelques nuits blanch' s à rêvasser
Des confidences matinales
Les rir' s d'un enfant étonné

Quelques instants de certitudes
Des amis de si près tenus
Pierre et Mél qui jouent ce prélude
La fill' qui nous a attendu



6

ET AU-DELÀ... (de l'auteur ?)



Dessin de CE Labadille, 1976

6 E T A U D E L À . . .

Face aux dures réalités de la vie qui dictent l'essentiel de nos actes, il n'est pas grand remède pour dépasser un quotidien sordide, borné, banal ou monotone, pour s'échapper d'un monde à la fois absurde et sévère, pour s'envoler vers d'autres horizons plus exotiques, plus lumineux (vous vous souvenez, la petite lumière...), plus inventifs, plus oniriques. Il n'y a donc pas trente-six manières d'aller au-delà : on peut soit choisir son vol dans des compagnies spécialisées comme Air-Messie, Air-Mahomet, Air-Bouddha, Air-Mythologie, cette dernière un peu passée de mode malgré les nombreux vols proposés tels Jupit-Air, Démét-Air, Air-Mes, Air-Cule, Légend-Air... ; soit apprendre à voler de ses propres ailes pour s'élever au-dessus de sa triste condition humaine. Dans ce cas, avant de se jeter à l'eau, ou plutôt dans le vide, des baptêmes de l'air sont encore proposés par Erato, Melpomène, Terpsichore et leurs frangines, mais nous allons y revenir.

Comme je l'ai déjà signalé, je n'ai jamais été très favorable à l'assistantat et je fais même de l'apprentissage en autodidacte une véritable fierté, voire la finalité d'une entreprise qui consiste essentiellement à se dépasser soi-même. On avance alors à grands pas vers l'inconnu, ça n'a pas vraiment de sens mais ça nous occupe et c'est sympa... Donc la première option, l'option religieuse, m'a toujours moins intéressé et j'ai volontiers cédé la place à d'autres pour qu'ils touchent le ciel sous l'aile du dieu de leur convenance. Ce qui ne m'empêche pas, l'homme est complexe, d'avoir mon petit Panthéon personnel et d'invoquer, de temps à autre, des puissances supérieures qui, pour des opérations délicates, pourraient me donner un coup de main utile... Mais je vous rassure, je n'ai jamais eu de réponse certaine et, jusqu'ici, je me suis envoyé le boulot tout seul...

Plutôt sauvage, j'ai choisi le voyage en individuel mais même les vieux mâles très solitaires ont parfois besoin de contact. Je n'ai donc pas craché sur les stages de formation offerts par les muses, d'autant que d'après les rares photos disponibles, elles avaient l'air plutôt girond... Les leçons poétiques de Calliope et Thalie ne m'ont pas déçu, mais c'est tout de même Euterpe, Erato et leur zizique qui ont ramassé mes suffrages. Quant à la peinture, il n'y avait pas de muse pour donner les cours alors



Dessin de Cilab, 1976

j'ai laissé tomber très vite. J'aurais bien tenté, pour compléter mon bagage, quelques démarches vers la danse, la tragédie, l'astronomie auprès des autres sœurs, mais les premières avaient le tempérament plutôt possessif et m'ont prié de ne pas trop m'éparpiller, ce que j'ai fait de bonne grâce, déjà totalement contenté par les dispositions naturelles de mes quatre charmantes monitrices. Et puis elles ont eu de nouveaux clients, c'était dans les années 80 et d'autres petits jeunes, les Daho, Bashung tapaient déjà à leur porte avec insistance depuis quelques temps... Juste avant moi, il y avait eu les Renaud, Lavilliers, Cabrel, Higelin... Pour mes quatre copines, c'était un peu l'usine, la chaîne, la repasse... Alors, au final et à regret, il a bien fallu céder la place et se lancer tout seul... dans la chanson, cet art qui consiste à marier avec goût et finesse paroles z'et musiques.

Chanson à la con

Alors qu'aînés et benjamins ont tous percé dans la musique, pour ma part, j'ai compris rapidement que je n'étais doué que pour écrire... des chansons à la con ! Si la « conne song » n'est pas devenue une mode, un succès, c'est que le style comme l'auteur accumulaient les handicaps.

Tout d'abord, les chansons à la con, comme leur nom l'indique, sont connes, souvent absurdes, mal comprises par la majorité qui pense valoir mieux et incomprises d'une minorité qui aimerait entendre pire ou moins con. Elles sont à la con, comme les trucs à la con, c'est-à-dire trop compliquées pour ce qu'on en a à faire, qu'on ne sait pas trop comment ça marche, à quoi ça peut bien servir, en tout cas pas pour se relaxer quand on rentre crevés du boulot, pas non plus pour s'éclater en boîte et oublier ses partiels. Au mieux, ce sont des chansons tout juste tristes à te filer le bourdon, quand t'as déjà ton mari qui te trompe ou qui boit et tes mouflets qui font chier à longueur de journée ! La conne song sent un peu le blues, a les accents mélancoliques de la bossa, pourrait d'ailleurs s'appeler aussi la « mel-song » ou la « mela-nova » puisqu'il faut toujours cataloguer les choses. Pour l'éditeur, c'est pas ce genre de nostalgie traînante qui va winner, décoiffer, faire le carton, sauf peut-être dans les salles de

sommeil, de relaxation et c'est pas là que se situe le plus fort du marché... Il faut s'y résigner, la chanson à la con risque bien de rester longtemps anonyme, comme son auteur.

Il faut dire que je n'ai jamais fait beaucoup d'efforts pour faire connaître ma production et que d'ailleurs, le partage, des idées comme du reste, n'a jamais été mon fort. Tout petit, je ne pensais déjà qu'à moi et choisisais déjà la plus grosse part de gâteau, celle qui n'était pas forcément face à mon assiette ! Par la suite, j'ai continué à ne penser qu'à moi, à écrire mes chansons dans mon coin, pour me faire plaisir et jamais pour les offrir, les faire partager au public qui lui, c'est connu, sait être généreux. Ma vieille mère qui a bien les pieds sur terre, me répète encore souvent : « Tu devrais faire plus commercial, au moins ça s'rait utile » mais ses monologues sont vite coupés net par un péremptoire : « Ça m'intéresse pas ! ».

Ce dédain des affaires, de la destination de l'œuvre et de son utilité, m'étonne d'ailleurs, car tout petit, je n'avais pas mon pareil pour monter de juteuses opérations à faire pâlir Harpagon et sa cassette : on se souviendra, en particulier, de l'épisode de la « fontaine de Trévisie portative » qui donna des résultats très satisfaisants dans le cadre familial ; du péage organisé aux grilles du lycée qui n'eut pas le même succès, surtout auprès du censeur de l'établissement... Alors, pourquoi ne pas tenter le tube ? Simplement parce qu'écrire une chanson à la con est certainement bien plus facile qu'écrire une chanson très con...

Il faut préciser aussi que pour réussir, il y a le passage obligé à la capitale, chez nous c'est Paris, où, là encore, l'homme des bois n'est pas à son avantage pour entamer ce véritable parcours du combattant qu'on appelle les relations publiques. J'ai pourtant fait l'effort de rares fois... de rares fois qui n'ont pas duré très longtemps !

Ça commence d'abord par le train : la Normandie-Paris, tout un programme, presque une aventure, presque autant d'heures que pour faire Paris-Annecy ; toujours en retard, il faut attendre, comme chez le dentiste, j'en ai horreur... Enfin tu t'installes, où tu peux, sur ta valise, dans le sas d'entrée côté toilettes, avec le va-et-vient incessant de la porte successive-

ment verrouillée et déverrouillée qui t'amène aux narines les effluves des latrines mêlées à celles des utilisatrices, Givenchy, Guerlain, Dior ou plus souvent des parfums de supermarchés. Puis c'est une place qui se libère, la lutte effrénée pour y accéder en battant des coudes mais plutôt discrètement pour ne pas signaler la destination convoitée aux autres passagers eux aussi en manque ; quand tu arrives à te propulser sur le siège, c'est alors avec la hantise d'avoir face à toi celle qui va insidieusement te suspecter de la z'yeuter pendant tout le reste du trajet ou, à ton côté, l'aillier gauche colossal qui, tout en feuilletant Paris-Sport, s'accapare d'abord l'accoudoir du fauteuil pour finir par t'écraser contre la glace extérieure du wagon ...

Puis l'arrivée en banlieue s'annonce te prenant à la gorge, les goulées d'air frais se font plus rares, l'oxygène devient plus difficile à attraper, les poumons s'emplissent comme deux vieux sacs de la pollution ambiante ; l'inhalation et l'initiation s'achèvent, tu as survécu, tu es prêt à affronter la capitale car au loin retentit l'annonce intemporelle rythmée de craquements intempêtifs : « Paris-crr-Vaugirard, termi-crr-us, tout le mond-crrr-escend », comme si tu avais l'intention de rester une minute de plus dans ce couloir articulé à roulettes. Tu n'aurais même plutôt qu'une idée : repartir sur le champ, mais il faut reprendre un autre train, tu mesures ce que ça coûte, alors tu restes. Tu sais déjà qu'il y aura le retour et que si tu échappes à la grève surprise qui ne surprend plus personne tellement elle est habituelle, ça sera déjà pas mal. Alors, en désespoir de cause, tu t'engouffres dans le métro, qu'il faut attendre, comme chez le dentiste... Le reste du séjour est du même acabit et mérite à peine qu'on en parle : les rues, les trottoirs, les métros et les bus ; les 36 maisons de disques qui n'ont pas que ça à faire que d'écouter tes œuvres ; les 36 radios qui n'ont pas que ça à faire que de passer tes œuvres ; les 36 célébrités qui n'ont pas que ça à faire parce qu'elles écoutent déjà leurs œuvres...

Bref les relations publiques, en deux ou trois jours et faute d'accointances, c'est loin d'être évident même si, au cours de ma courte vie parisienne, j'ai tout de même correspondu avec Jacques Canetti et Yves Duteil, entrevu Serge Gainsbourg au seuil de son noir appartement, papoté avec la femme de ménage de



Celle qui va insidieusement te suspecter de la z'yeuter pendant tout le reste du trajet...

Dessin de CE Labadille, 1979

Georges Brassens, été appelé au téléphone par Hugues Aufray et, clou du clou, échangé un matin avec le José Arthur du Pop-Club de la radio, à peine réveillé et en robe de chambre, son caniche sous le bras, sur le seuil de sa porte... Ces succès n'ont pourtant pas tourné ma tête éminemment campagnarde et je connais tout le sens de l'expression « monter à Paris » qui, comme « monter dans une chambre de bonne » annonce déjà l'effort incommensurable qu'il faudra consentir pour se hisser dans le top ten ou au 10ème étage sans ascenseur ! Conscient du sacrifice, je laisse donc volontiers la capitale à ceux qui y sont nés et continue à écrire des chansons à la con dans mon cadre bucolique, avec l'espoir que les citadins, en plus de nous piquer les places au hit parade, ne descendent pas trop souvent à l'assaut de nos campagnes...

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

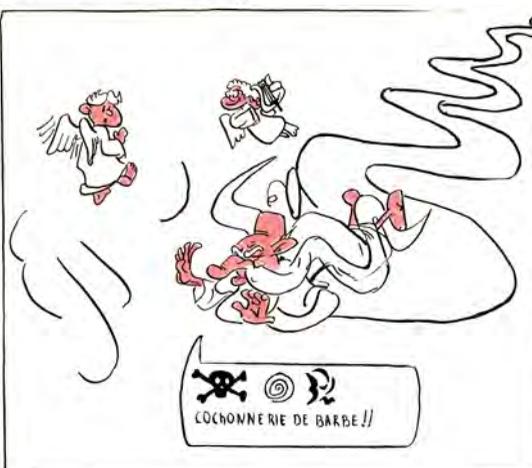
Enfin, ajoutons pour conclure que pour le créatif des villes ou des champs, une fois revenu entre les quatre murs de sa passion, l'envol vers les limbes éthérés et l'accession aux mondes virtuels, utopiques ne sont pas toujours évidents : car il faut aussi compter avec le stress de la page blanche ; l'angoisse de la toile vierge ; le silence glacial de la sonate ; l'entorse vicieuse du ballet ; l'absence d'objectif de la photo ou du long métrage, autant de déconvenues qui guettent les créateurs de tous poils et de toutes confessions. Avant de se prendre pour dieu, l'auteur navigue donc d'abord au ras des pâquerettes... Certains ont le pinceau plus facile, la plume mieux lissée et prennent leur essor dans l'aisance ; pour d'autres, c'est

un combat perpétuel, une offensive permanente, une véritable campagne militaire qui peut tourner à la Bérézina si l'on ne sait pas maintenir l'altitude... Il n'y a pas loin du soleil au plancher des vaches, l'air vous le dira, et pour rester dans les nuages, certains créateurs doivent ramer, pédaler, brasser l'air plus dur que d'autres...

Moi, j'ai tout de même l'impression qu'on m'a choisi ma côte, pas la plus facile, qu'elle n'en finit pas, presque un col, l'ascension du Ventoux, les mollets en béton et la tête en compote... : la moindre ligne est une souffrance, la plus petite portée un calvaire, à tourner et retourner dans tous les sens pour que la sauce commence à prendre, que la magie commence à opérer. C'est pour ça que je n'en fais pas de trop, je varie les plaisirs, je compose sabbatique, j'en laisse pour les autres, pour les forcenés de la production, les professionnels de la chanson...

Alors, vous comprenez, les chansons, elles sont aussi à la con parce que c'est pas toujours gagné d'avance, elles résistent au vent, s'accrochent dans les branches, se traînent à contre-courant comme ces grands cerfs-volants qui virevoltent un moment, puis s'écrasent tout soudain, comme aimantés par le sol : quand l'inspiration est bonne, c'est l'air qui n'est pas là ; quand la musique sonne, y'a les mots qui vont pas ; quand on tient les paroles, c'est la rime qui s'en va. C'est dans ces moments-là qu'on se demande pourquoi on s'obstine à écrire des chansons, toutes plus à lac... les unes que les autres !

Une vision peu orthodoxe des forces qui nous dominent...
« La barbe à papa », B D, Philippe Guilbert, Célab, 1969



Chanson à la con

1

Je souffle comme un bœuf
 J'ai perdu mes idées
 Ma tête a tout de l'œuf
 Et tout y est brouillé
 C'est pas demain la veille
 Que moi je vous pondrai
 Merveille des merveilles
 L'Illiade et l'Odyssée
 C'est pas avec mon flair
 Que j'empoch' rai l' banco
 Le jackpot littéraire
 Goncourt ou Renaudot
 C'est pas demain non plus
 Qu'ils me diront modestes
 Ma femme vous a lu
 Dans le Reader's Digest

2

Je fais des pieds des mains
 J'ai l'âme trop petite
 J'en ai peut-être un grain
 Un grain de méningite
 La grâc' me fait faux bond
 Et j'ai perdu la foi
 J'ai plus d'inspiration
 Mon Dieu conseillez-moi
 Jésus ou Mahomet
 Qu'importe le prophète
 S'il rend mes mots censés
 Et ma parole honnête
 Vishnou ou Jéhovah
 Qu'importe la bannière
 Il y'a pourtant le choix
 Et ça devrait le faire

3

Mais Dieu doit être sourd
 Et j'attends son miracle
 Ne fera-t-il rien pour
 Me porter au pinacle
 Je ne suis pas pressé
 Mais si ça continue
 Je serai oublié
 Avant d'être connu
 Tout juste mal aimé
 Et même pas maudit
 Comment mettre mes pieds
 Dans leurs anthologies
 Mes mots les plus touchants
 Ne sont pas au Littré
 Je suis le grand absent
 Du Larousse illustré

4

À force de combats
 J'y laisserai ma plume
 Sans avoir pour cela
 La moindre gloire posthume
 Le poète inconnu
 Ne s'ra pas enterré
 Quelle idée saugrenue
 Sur les Champs-Élysées
 Pourquoi persévérer
 Après autant de bides
 Pourquoi continuer
 Dans la voie du suicide
 Et bien je vous rassure
 Car j'ai sans doute un don
 Celui d'écrire pour sûr
 Des chansons à la con



Demi-teintes

Demi-teintes est bien à sa place après chanson à la con, car elle date de la même époque, les années 75-80 et c'est bien aussi une chanson à lac..., une chanson d'amour, une de plus, ou plutôt de dépit amoureux : c'était le temps des premières amours, elle était parti avec un autre, ou plutôt successivement avec d'autres car elle plaisait beaucoup et, apparemment, avait du mal à faire son choix ; après des aventures d'un jour, un mariage d'un mois, le dernier Roméo en date l'avait embarquée sans trop se fatiguer. Faut dire qu'il avait tout pour plaire aux filles : beau gars, distingué, le style décontracté, intelligent avec un chouette métier, vous savez un peu le genre qui déboule en décapotable dans la série alors que les autres concurrents sont tous en deux-chevaux...

En fait, grâce à ce coup de foudre inopiné, cette copine-là, un peu garçon manqué, rêveuse et boudeuse, prête à tous les défis sur un coup de tête, elle m'avait tout de même échappé belle... mais faut dire qu'elle avait eu aussi du nez puisque c'était certainement la première à m'avoir sorti, sur un ton consterné, le fameux : « Mais qu'est-ce que tu peux être mauvais ! ». Bon, moi je m'en suis remis, ça m'a occupé un certain moment à « recompter mes pieds sur la pointe des doigts » parce que dans ces temps reculés, je me la jouais assez facilement prétentiard, poète torturé, auteur qui souffre... Bref « je m' la pétais » comme on dit aujourd'hui mais que voulez-vous, on se bat avec les armes disponibles et tout le monde n'a pas la gueule du Belmondo de l'époque ou du Brad Pitt d'aujourd'hui...

1

À celle qui vous laisse une fois repartie
Des rêves orangés semblables à Gauguin
Que l'on aurait pu suivre au ciel d'Océanie
L'Afrique ou Tahiti qu'importe le chemin
Qu'importe mon amour aux saveurs aigres douces
Comme un petit enfant j'ai fait le premier pas
Moi qui depuis longtemps ne suçais plus mon pouce
J'appris un peu plus tard à m'en mordre les doigts

2

À ces matins de paille où l'on se sent vieilli
Par trop de solitude et de gestes usés
Où l'on commence à mettre un point sur tous les i
À lire dans sa main les marques du passé
Comme un petit garçon qui s'amuse en silence
Sur la pointe des doigts je recompte mes pieds
Se bercer d'illusions parfois peut occuper
Sur ce matin discret où l'on rêve où l'on pense

3

À celle qui vous laisse une fois repartie
Des rêves orangés semblables à Gauguin
Que l'on aurait pu suivre au ciel d'Océanie
L'Afrique ou Tahiti qu'importe le chemin
Pareil au tout petit qui pleure et qui a faim
On s'accroche à sa mère on se jette à la vie
Moi qui n'ai rien d'un saint j'ai mordu dans le fruit
Et j'apprends aujourd'hui à cracher les pépins

Si jeune et déjà plasticien...



6 ET AU DELÀ . . . À la Pensée

26 Rue aux Saies



À la Pensée, ma tante et ma mère

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Donc, lorsqu'elle disparut avec son bel ami vers des contrées lointaines, il ne m'est plus resté pour me consoler, comme le dit la chanson, que « des rêves orangés semblables à Gauguin », car j'étais encore dans ma période « arts plastiques » dont il faut que je dise un mot, ça vaudra mieux que de m'épandre, une fois de plus, dans des pleurnicheries sentimentales.

J'ai commencé à dessiner jeune. Il faut dire que j'avais de sérieux antécédents. Du côté de ma mère, dans la Creuse, les hommes de la famille étaient presque tous cartonniers, c'est-à-dire dessinateurs de pères en fils à Aubusson, capitale comme on le sait de la tapisserie, jusqu'à la crise de cette dernière au début du vingtième. Les Duron, les Bellat... mes aïeux, étaient surtout de bons copistes, à la technique impeccable, formés à dure école pour reproduire les toiles des maîtres classiques.

Monsieur Bellat, le dernier de la lignée, dut rompre avec la tradition ancestrale et s'exiler avec sa jeune épouse en Normandie où l'achat d'un petit commerce rue aux Sieurs, à Alençon, devait leur permettre une délicate reconversion dans le prêt-à-porter et le dessous féminins. Si ma grand-mère surnommée Mita abandonna soudainement ses rêves de normalienne et l'école de Moutier-d'Ahun où ses parents étaient instituteurs pour arpenter quotidiennement les trois étages sans ascenseur de « La Pensée », boutique pour dames, ce n'est pas pour autant que Georges se mit à la dentelle (d'Alençon). Il préférait le crochet, par les bords de Sarthe et du Sarthon où il taquinait, de Saint-Denis à Saint-Céneri-le-Gérei, le goujon, la truite et le brochet ; par le bistrot du coin où il avait établi ses quartiers avec de nouveaux bons amis ; et par son atelier d'artiste installé à l'étage dans les dépendances du magasin.

J'aime les photographies anciennes ; elles me paraissent très actuelles... En haut à droite, Mita.





1908. En pleine action ! Au dos de la photo, on a écrit : « mon dieu ! que ça devait être pittoresque !!!... ». Curieusement, je connais une rivière, à deux pas de ma maison, qui ressemble fort à celle-là !

Bien que très jeune à l'époque, je garde pourtant de cet atelier un souvenir plein d'émerveillement et très précis : c'était un véritable capharnaüm encombré d'objets étranges et incongrus, où les toiles plus ou moins débutées se disputaient la lumière avec des sanguines enroulées et des crayonnés punaisés aux murs ; au plancher taché et jonché par endroits de monceaux de cadres en partie démontés ; aux étagères poussiéreuses débordant de pots de couleur ; aux planches sur tréteaux et aux tables poisseuses couvertes de pots cabossés pleins de pinceaux et de brosses de toutes formes, d'assiettes ébréchées emplies de peinture craquelée et de boîtes en fer blanc où Georges broyait ses pigments... de quoi remplir d'admiration le moindre galopin en recherche de cabane au trésor... Pourtant, même si mes grands-parents étaient restés dans la Creuse, je crois que je

n'aurais pas été décorateur : la peinture, la barbouille, cette humidité grasse qu'on étale à la brosse, au couteau ou à la main, j'ai

Georges avait aussi du nez... qu'il m'a également légué !



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

toujours trouvé ça sale, presque indécent, comme un gosse de riche qui aime le jambon mais pas le gras... Mon grand-père et mon père, eux, étaient de bons vivants qui ne rechignaient pas sur la graisse, la couenne, le lard, les abats, le museau et les pieds de porc... tous ces morceaux qu'on dit bas et qui m'ont toujours un peu dégoûté... Moi la peinture, je l'apprécie plutôt finie, sèche, comme la saucisse ou le saucisson, comme les pinces de tourteau sans aller chercher à l'intérieur de la carapace... question de tempérament !

Du côté de mon père, chez les Labadille, on écrivait, musiquait et peignait aussi, mais plus intello... Normal car la lignée des Charles, -Charles, Charles-Henri, Charles-Jacques et pour finir votre serviteur Charles-Érick-s'inscrivait dans le cadre d'une bourgeoisie bien pensante, un tantinet réactionnaire mais néanmoins éclairée d'industriels et de médecins de province dont les lettres de noblesse relevaient plus de la pléiade que du roman de gare. Le déclin commença avec

Mes arrières grands-parents paternels et leurs fils, tous deux devenus médecins (Charles, mon grand-père, à gauche).



Une carte postale retraçant cette prospérité ancienne : « Le Pradon - château de M. Labadille ».

mon père, plus artiste qu'homme d'affaire, plus poète que gestionnaire, plus à gauche qu'à droite et qui trouva d'ailleurs chez le bon Georges, socialiste des premières heures, un compagnon de bonne fortune, d'agapes et de fantaisie à sa mesure. Il faut dire que le canular n'intimidait pas mon grand-père (maternel) qui par exemple, à l'époque de la mise en place du tout-à-l'égout dans Alençon, s'était installé une après-midi entière, devant la porte du magasin et au bord de la tranchée fraîchement ouverte, avec le pliant, la musette et la canne à pêche...



La pêche, à la mouche..., une activité également partagée par Charles-Jacques (à gauche).



Georges Bellat, *Rose « la reine des neiges »*, crayon, 1915

Georges Bellat, *Bouquet*, gouache, sans date



Mon père eut aussi, dans nos maisons successives et quand les lieux le permettaient, son atelier : dans les jours heureux, un préfabriqué au fond du jardin ; plus tard, le sous-sol d'un pavillon, un coin isolé où il pouvait se retirer pour s'adonner à ses passions. J'ai moi-même conservé cette tradition familiale et mon bureau, installé dans une minuscule bicoque en granite à deux pas de la maison, reste un refuge indispensable.

Sur le plan pictural, alors que la fantaisie de mon grand-père s'exprimait plus dans la vie que sur la toile, comme bridée par une tradition artisanale séculaire, celle de mon père, au contraire, était débordante, luxuriante. C'était un créatif et un coloriste qui m'a véritablement donné le goût de la peinture décorative, qu'elle soit abstraite ou plus ou moins figurative. En effet, alors que le peintre recherche certainement dans son œuvre les nombreux objectifs qu'il a assignés à son art, pour ma part, encore une fois trop béotien ou très pragmatique, je n'y vois que sa destination finale : apporter un bel ou nouvel éclairage à la pièce où elle est accrochée. Chez moi, deux toiles du Cilab, ou du C. J. Lab ou du Charles-Jacques Labadille pour les intimes remplissent parfaitement cet office : une marine dans les tons bleus et un paysage de village de la montagne provençale où dominant les jaunes. Il n'en faut pas plus pour habiller un beau mur blanc ! Après, il y aurait bien tous ceux qui pourraient décorer à la perfection les pans de ma cabane, mais même si mes goûts en la matière sont très éclectiques, mes moyens ne sont pas à la hauteur : Pissarro, Renoir, Sisley, Braque, Delaunay, Klee, Mondrian, de Staël...

Parmi ceux-là, deux particulièrement me pousseraient bien jusqu'au vol, si les ayant droits et les éditeurs d'art, dans leur grande perspicacité, n'avaient inventé à temps la reproduction. À l'instar de Queneau et Boudard pour la littérature, ce sont mes deux favoris, mes deux élus à qui je suis lié par un pacte inexplicable : Paul Klee et... Claude Monet car la démarche impressionniste me touche, d'ailleurs tout autant en peinture qu'en musique où les harmonies à la fois

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

floues et riches développées par Debussy, Ravel, Satie amènent également, avec le foisonnement des notes, -septièmes majeures, onzièmes, treizièmes...-, ce sentiment tout à la fois de diversité et de plénitude.

Cette peinture des bonheurs de l'instant, de la lumière passagère, de cette nature saisie sur le vif, de ce travail en plein air « sur le motif », de la couleur gaie utilisée pure, ne pouvait que satisfaire l'esthète et le naturaliste que je crois être. J'ai mis dans ma chambre à coucher, à la tête du lit, une reproduction très connue de Monet : on y voit, dans une prairie en fleurs plantée en arrière-plan de peupliers en fuseau, une femme et un enfant confectionnant des bouquets d'été. Chaque fois que je regarde cette gravure, malgré la touche très divisée qui pourrait amener la confusion, c'est avec émotion que je retrouve parfaitement la particularité de ce type de milieu et la sensation exacte

éprouvée lors d'herborisations sur le terrain. Cet incroyable rapprochement, ce partage de sensations identiques à plus d'un siècle d'intervalle, dépasse le cadre de la simple décoration d'intérieur...

Pour revenir au Cilab, ses deux toiles me suffirent pour replonger un instant vers les collines de Haute-Provence parcourues dans mon enfance, vers Digne et Valensole, ou encore plus au sud, vers le littoral méditerranéen, dans un de ces ports cliquetant de gréements et barbouillé de lumière. Avec quelques manuscrits, pièces de théâtre... c'est en gros le seul héritage matériel que mon père nous a laissé, à moi et à ma pauvre sœur, obligés que nous sommes tous deux de trimer et de ramer jusqu'à la retraite tant espérée. Pourtant, nous aurions dû couler des existences dorées car notre « panier » ou plutôt notre caddy, comme on dit sur l'inter-



Ce pourrait être du Monet... mais j'ai fait couper les peupliers (plantés) de cette prairie humide pour que repoussent naturellement les aulnes, c'est plus écolo !



Gouache, Cilab, 1969

nette, pourrait largement déborder des productions de l'artiste. Mais le Cilab entre dans la catégorie des peintres incontrôlables, des artistes salopauds, des créateurs prolifiques mais désordonnés, désorganisés, « incommunicants » qui oublient, perdent, égarent, brûlent, donnent les plus beaux tableaux aux amis d'un soir, rarement les vendent et réservent enfin le reste, c'est-à-dire pas grand-chose, à la famille et aux proches.

Quelques rares productions sauvées du déluge rappellent son travail. Le recours aux puissants outils qu'offrent aujourd'hui les péchés pourrait permettre d'étoffer la connaissance d'une œuvre anonyme et, éventuellement, d'envisager la rétrospective... Avis donc aux populations ! Une chance est enfin donnée aux profiteurs d'un soir, aux visiteurs du matin, à tous les amateurs éclairés ou assombris par le dernier verre qui possèdent encore une toile de l'artiste. Sortez votre

numérique et envoyez pèle-mail les photos à la famille qui mérite tout de même d'être dédommée : les Labs, magnanimes, oublieront la forfaiture et vous donneront l'absolution. Le Cilab lui-même aurait d'ailleurs bien

Cilab





Gouache, Cilab, 1971

aimé cette tchatte, ce wèbe, ces pécés ou ces maques, lui qui appréciait tous les gadgets et les innovations, surtout quand elles ne servent à rien. Mais il nous a quittés avant qu'éclosent la virtual fantasy, le théorique rapprochement numérique, la probable rencontre internautique, laissant à sa descendance tout un travail de débroussaillage, de compilation, d'ordination et cette question fondamentale qui reste en suspens : le Cilab s'adonnait-il déjà, avant le Célab, à la peinture à la con ?



Gouache, Cilab, 1965



Gouache, Cilab, 1964

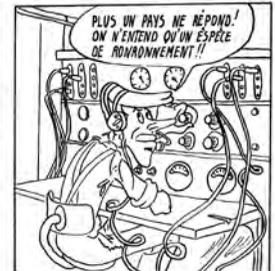
Si le caddy pictural du Cilab n'est guère rempli faute d'une conservation adéquate, celui du Célab ne l'a été qu'un temps et jamais à la gueule. Néanmoins, l'environnement artistique tout juste dépeint ne pouvait que m'inciter à saisir le pinceau, ou plutôt le crayon car le visqueux de la peinture fraîche, comme je l'ai signalé auparavant, n'était pas franchement pour me plaire. En revanche, les petits Mickeys allaient vite enterrer les grands peintres car dans les années soixante, l'école belge de bande dessinée avait déjà pris un bel essor et j'étais un fanatique. Il aurait fallu dresser de véritables fortifications avec miradors, barbelés et tessons de bouteille pour m'empêcher d'aller acheter, dans le débit de tabac-journaux face à Notre-Dame, les derniers albums de Lucky Luke, de Jehan et Pirlouit, d'Astérix... Si mes souvenirs sont bons, j'entamais l'intoxication caractérisée grosso-modo avec la période de parution de « la Serpe d'Or » de Goscinny et d'Uderzo. Je trouvais chez ces deux-là, chez Peyo, Franquin... cet humour bon enfant et contagieux qui pendant longtemps me faisait hésiter entre dessin, musique et écriture... Par contre, l'environnement plus timoré des Tintins, Mickey... et les BD réalistes (Blueberry...) m'intéressaient déjà moins.

À cette époque, commença aussi, par hasard et par chance, mon initiation à un humour plus corrosif. Ma tante, qui m'avait pris en pension pour une année ou deux à « La Pensée », le temps du règlement de problèmes familiaux peu propices à mon épanouissement juvénile, avait de bons voisins qui tenaient commerce d'optique sur le même trottoir, au numéro suivant de la rue aux Sieurs. J'allais les consulter régulièrement car c'était lui, l'homme de science, qui s'acharnait sur le renouvellement de mes verres de vision et surtout sur la détorsion hebdomadaire de mes montures soumises à rude épreuve. J'avais la dizaine d'années, ils avaient un grand fils, Yves, qui devait en avoir le double et revenait de Paris visiter régulièrement ses parents lors des congés universitaires. Il me prenait alors quelques jours sous sa coupe pour me faire partager, sans réserves et

6 E T A U D E L À . . .



Souvenez-vous : la « barbe à papa », longue de plusieurs millénaires, la voilà qui s'arrache enfin... pour tomber sur terre où elle fait pousser des fleurs paradisiaques... mais qui dégagent un parfum soporifique auquel nul homme ne peut résister ! Nul ? Non, seul un petit groupe de rescapés veille encore... Mais sa mission, réveiller l'humanité, sera presque impossible !



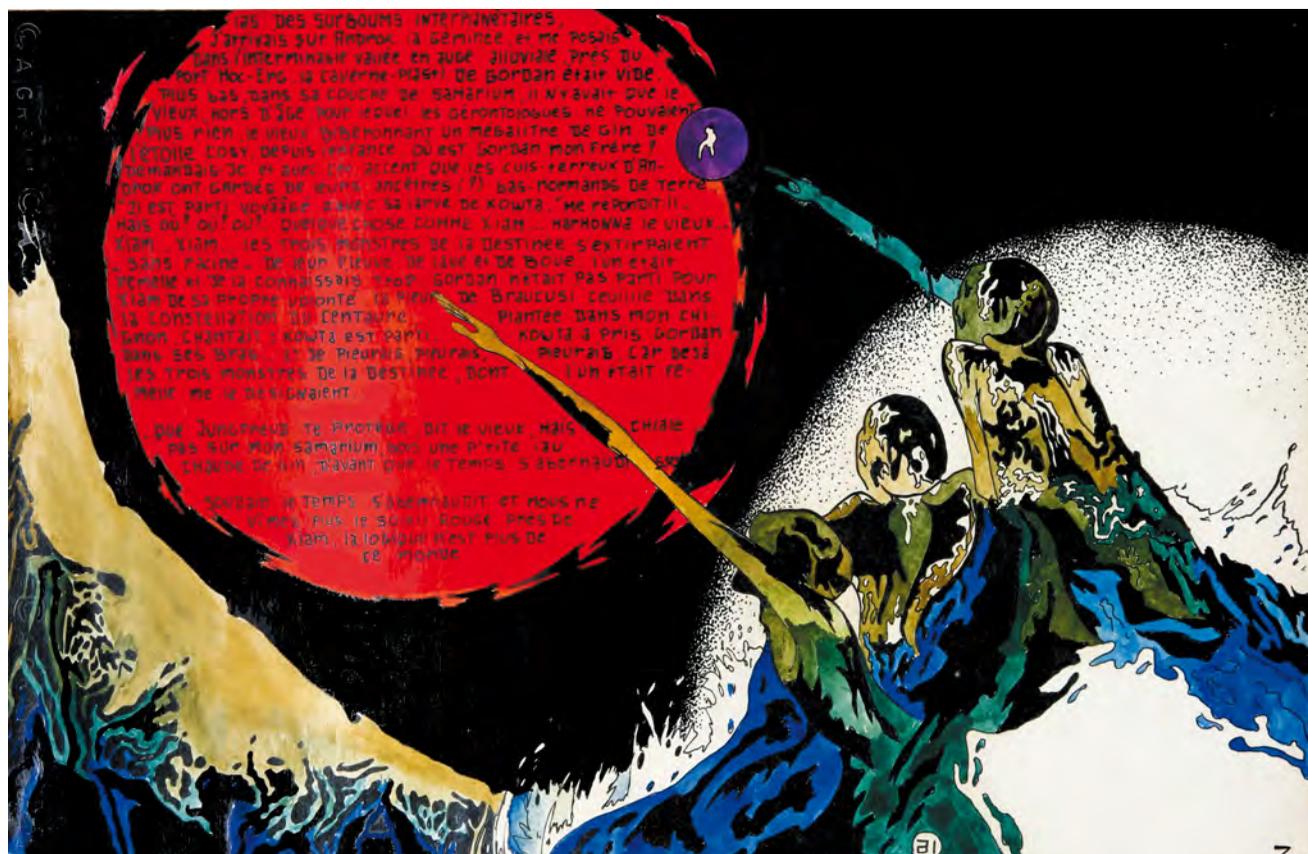
Dessins : Philippe Guilbert
Scénario : CE Labadille, 1969

sans a priori d'âge, ses occupations et préoccupations du moment : lectures, musiques, billard français au café de la Renaissance, soirée avec des amis plus merveilleux les uns que les autres... Autant dire qu'il devint rapidement mon héros, avec ses cheveux longs, ses airs à la fois désinvoltes et profonds annonçant déjà les années soixante-huit, ses engagements culturels plutôt avant-gardistes pour l'époque. Par son intermédiaire, j'allais faire d'un coup trois découvertes capitales qui devaient marquer ma vie : Miles Davis où j'écoutais sans m'en rendre compte des musiciens que je redécouvrais bien plus tard avec émotion, John Mac Laughlin, Wayne Shorter, Herbie Hancock... ; Sempé, ce dessinateur au trait et à l'humour aussi dépouillés qu'essentiels ; et, clou du clou, le journal Hara-kiri dont il m'avait passé une pile gigantesque ! Autant dire que ma tante n'eut pas de mal à découvrir rapidement le pot aux roses sous le lit de ma chambre et m'intima de rendre au plus vite cette honteuse collection à son propriétaire. Je dus m'y résoudre, la mort dans l'âme, comprenant la perte financière sèche qu'allait occasionner la restitution de cette publication remarquable qui, à coup sûr, aurait fait un tabac à l'école... Néanmoins, j'avais eu le temps d'en dévorer le plus gros et continuais d'ailleurs l'initiation directement chez mon mentor, puisque cette littérature infâme, anarchique et pornographique n'avait pas droit de cité dans les mains d'un enfant de cet âge que si c'était pas une tristesse et qu'est-ce qu'ils allaient dire ses parents quand ils sauraient ! C'est pourtant dans ce journal anticonformiste, pittoresque et inventif que je découvris mes premiers seins nus, le plus souvent badigeonnés de moutarde ou de peinture par l'irrespectueux professeur Choron, et surtout les remarquables dessins, aussi dénudés mais cette fois de Topor, de Chaval et, par-dessus tout, de Reiser qui allaient m'ouvrir à cet humour plus extrême et intense, tout à la fois caustique et désenchanté.

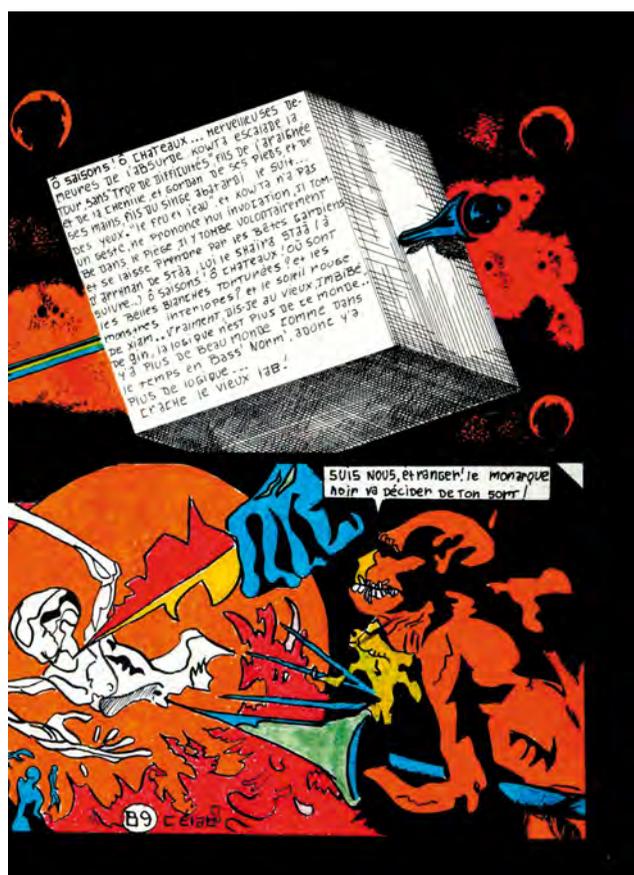


Mes premiers seins nus... ou presque ! Dessin, CE Labadille 1975

Pour en revenir à Yves, mon seul regret c'est qu'il n'ait pas aussi partagé sa copine de l'époque, une très belle jeune femme à qui



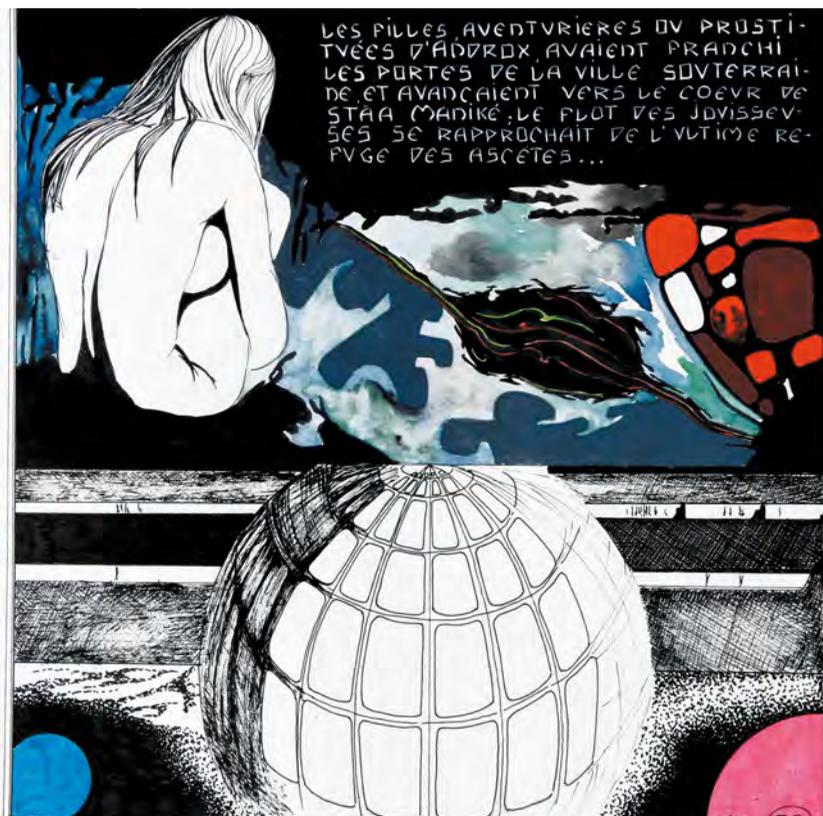
« Gordan et les mondes interlopes », bande dessinée, CE Labadille 1972

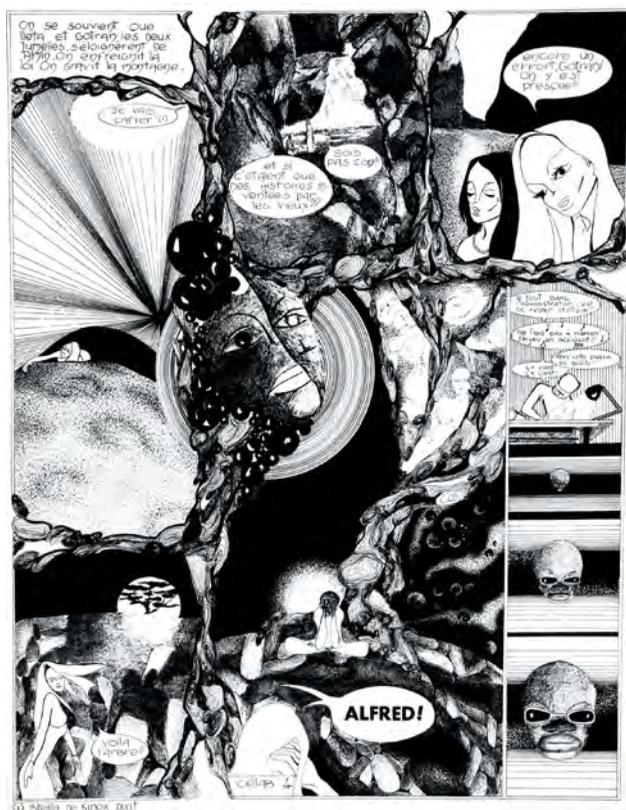


j'osais offrir ma première fleur et dont, c'est certain, j'étais tombé amoureux... Elle était mince, très grande avec des jambes interminables comme ces « Parisiennes » de Kiraz que je découvrais également, mais cette fois dans les magasins de mode de ma tante.

Fort de toutes ces références plasticiennes, je n'avais plus qu'à me lancer dans mes premières productions artistiques lesquelles, assurément, seraient des BD. Après quelques tentatives en solitaire ne dépassant guère le cadre de la page unique, mon arrivée au collège d'Argentan devait donner une certaine envergure à mes projets, car j'y rencontrai mon futur alter-égo, l'indispensable seconde pièce du duo dessinateur-scénariste, l'Uderzo du couple Goscinny-Uderzo, le Morris du ménage Goscinny-Morris, le Sempé du mariage Goscinny-Sempé... En vrai, il s'appelait Philippe mais on l'appelait Marcel et c'était un profond et doux rêveur. Pour s'en assurer, on se rappellera simplement l'anecdote suivante, plutôt ré-

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?





vélatrice : alors que sa mère lui confiait la poubelle à descendre le matin, il arrivait qu'on le retrouve avec à l'école située à près d'un kilomètre, ayant abandonné son cartable au pied de son immeuble.

Cet état second lui avait conféré des dispositions artistiques, contemplatives et un sens particulier de l'observation si utiles aux créateurs. En effet, il avait, entre autres, un excellent coup d'œil et un « coup de patte », bien meilleur que le mien, et ce don de la caricature allait le hisser au poste glorieux et convoité de dessinateur de l'équipe, me contentant pour ma part du graphisme des décors et des scénarii. Notre première BD, inachevée, car nous étions en troisième et il fallait aussi faire les devoirs d'école, aurait dû s'appeler, si la gestation avait été conduite à son terme, « la barbe à papa » : c'était une évocation assez irrévérencieuse de la barbe de Dieu qui, poussant depuis des millénaires, cassait tout soudain pour s'abattre sur terre où elle répandait un parfum nauséabond et particulièrement soporifique ; seul un petit groupe d'irréductibles éveillés résistait et sauvait l'humanité me-

nacée par ce terrible fléau... On mesure déjà toute la finesse de l'allusion et la profondeur du contenu philosophique et religieux...

Cette collaboration prometteuse s'arrêta pourtant car Marcel, puisque c'est ainsi qu'on l'appelait mais c'est une autre histoire, pris entre rêveries du créateur solitaire et impératifs du travailleur scolaire, devenait de plus en plus difficile à motiver : c'est souvent le cas des gens doués qui, trop régulièrement, gâchent leur talent par ignorance de leurs facilités. Comme j'en avais moins, de dons, j'étais beaucoup plus motivé et repris donc le flambeau seul : d'abord avec le journal du lycée dont je devins pour un temps rédacteur en chef et illustrateur ; un temps seulement, car la connotation harakiriesque de la publication ne fut pas du goût de tous les parents d'élèves et du recteur d'académie qui me convoqua, moi et tout mon staff, pour une brève et décisive réunion de réorientation éditoriale. Cette carrière journalistique brisée dans l'œuf, et après quelques tentatives d'illustrations pour des revues poétiques plutôt ésotériques et diffusées au compte-gouttes, je soignais ma



déception créative en me lançant, cette fois seul, dans une seconde BD, dans un style plutôt héroïc fantasy et, en l'occurrence, particulièrement inspirée par un Philippe Druillet, mon idole de l'époque. La BD fut également inachevée, car le Célab était en 1ère année de Fac et fallait faire, cette fois, les devoirs d'université...

Car dans l'entrefaite, le bac était passé, comme à l'habitude plutôt mal et au ras des pâquerettes – tout juste le nombre de points avec heureusement un 19 / 20 en dessin qui m'avait sauvé la mise in extremis – ce qui avait incité l'institution parentale à me proposer, au vu de mes résultats navrants dans les matières générales mais de mes talents particulièrement prometteurs, la voie royale et surtout familiale du professorat... de dessin !

A seize ans, je partis donc étudier à Rennes où toute la misère du monde s'abattit sur moi d'un coup car, après les rêves et les espoirs de l'adolescence, était venu le temps : de découvrir que la création s'enseigne et s'apprend ; de malaxer, triturer, étaler cette peinture au contact si désagréable ; de rencontrer des gaillards géniaux qui m'éclaboussaient de toute leur spontanéité et de leur technique éprouvée ; de m'initier à l'histoire de l'art et de découvrir le jour du partiel, avec un enchantement non dissimulé et pour la première fois, le délicat « Livre d'Heures du Roi René » sur lequel j'étais enfin questionné ; d'apprendre la psychologie des couleurs et que les tons chauds sont chauds alors que les tons froids restent froids... ; et surtout, pour pouvoir regagner à l'étage d'un pavillon de banlieue ma minuscule chambre au papier à ramage fleuris, son couvre-lit et ses rideaux assortis, de traverser la cuisine du vieux couple de propriétaires qui répétaient matin et soir à mon passage : « Alors, les études ça avance ? Mais faut pas peindre là-haut, hein, pour pas salir... ». C'en était trop et, lâchement, prématurément, j'abandonnai les études d'arts plastiques et rejoignis Marcel, Claude, Bruno et autres acolytes de la chanson « pendre un enfant par le cou » pour faire avec eux de la zique, enfin en toute liberté. Depuis, j'ai rarement retouché à un crayon...



6 E T A U D E L À . . .



A handwritten signature in black ink, appearing to read "Labadille". Below the signature, the year "79" is written.

A handwritten signature in black ink, appearing to read "Labadille". Below the signature, the year "79" is written.

Un groupe à suivre...



« La cave » du Donjon a été deux fois pleine, vendredi 9 novembre.

cain, mais aussi plusieurs blues de leur composition.

Ces jeunes Argentanais ne

par Arkhàm II, par exemple « Dueling-Banjo », musique origi-

Arkhàm 2 : Célab, Claude Lehoussel et Philippe Guilbert en concert. Ouest-France, octobre 1975.

Photo : F. Vacher

Les mêmes, en couleur... et prêts pour la gloire !...



C'est toi la musique

Ah la musique ! Nous voilà déjà presque à la fin du livre et pourtant seulement aux prémices de son thème essentiel. Mais comme le dit la sagesse populaire, il faut toujours garder le meilleur pour la fin, et c'est ce qui est fait ici en sortant le dessert, le digestif et le cigare, le tout de concert... Car quoi de plus enthousiasmant que cette musique qu'on connaît (on connaît la musique !), qui adoucit les mœurs, qui va de l'avant (en avant la musique !), qui se fête (la fête de la...), qui, comme le dit aussi la chanson « fait tourner les filles et valser l'horizon ; nous fait caresser nos plus belles illusions... ».

Si donc nous arrivons au terme de l'ouvrage et aux limites des capacités intellectuelles de son auteur, rappelons néanmoins que le sujet sonore, auditif, acoustique a déjà été annoncé, fredonné, effleuré, gratouillé, tapoté... avec le piano de ma sœur, la guitare des Paquitos et des Nénés..., la guitare des Wins, celle des Bujas, la femme de ménage de Georges Brassens et les caniches de José Arthur dont, malheureusement, nous ne saurons jamais s'ils pratiquaient aussi l'instrument... En fait, il ne reste plus qu'à parler de la mienne, de guitare et de celles de ceux qui, une fois encore, en ont bien mieux joué, ce qui, avouons-le, devient agaçant à force !

Pourtant, j'ai commencé la musique comme le dessin, sans complexe, avec même une assurance proche de la suffisance ou de l'inconscience quand je repense au niveau de mes débuts, jusqu'à ce que, fréquentant diverses scènes, des rencontres aussi rapprochées que douloureuses m'ont amené à me remettre régulièrement et définitivement en question. Je pallie aujourd'hui cet état d'auto-flagellation systématique, de self-disgrâce malade et d'incertitude permanente en restant cloîtré dans mes bois où, à force de m'entendre, moi et ma guitare, je regagne une certaine confiance jusqu'à me dire que ce n'est peut-être pas si mal...

Quant aux différentes scènes évoquées, n'y voyons pas les zéniths, palais des sports, salles des congrès et autres lieux démesurés que des gamines de seize ans remplissent de nos jours haut la voix, mais plutôt ces maisons des jeunes intimistes où tu reconnais ta cousine, ta mère et deux trois bons copains aux premiers rangs d'une salle aux trois quarts vide ; ces maisons de quartier à peine recommandables où tu te demandes s'il est bien prudent de déballer le matériel ;



Ces lieux intimistes où tu reconnais dans la salle ta cousine, ta mère et quelques bons copains... Ouest-France, 1976.

ces parquets de bal où tu joues caché derrière ton ampli heureusement « trois-corps » car une moitié de la salle s'acharne contre l'autre, et toutes deux balancent des cannettes dans tous les sens ; ces fêtes communales en plein air où le public peut choisir en son âme et conscience entre ta cérébrale prestation, la désopilante course en sac et l'affriolante buvette qui diffuse allègrement des airs de disco ; ces restos d'entreprise où les bruits de couverts et de conversations masquent les réels efforts de la frêle sonorisation ; ces réceptions mondaines où l'on vient te féliciter pour ta première chanson mais « est-ce que tu jouerais pas plutôt du rock ? » ; ces bars interlopes où l'on vient te féliciter pour ta première chanson mais qu'ils connaissent un guitariste de blues qui lui... ; ces festivals où tu chantes en clôture pendant que les agents communaux démontent machinalement les sièges en sifflant... Voilà mes scènes des années 75-80 et, tout compte fait, je me dis que je jouais assez bien pour l'ambiance dans laquelle je me produisais... Je pallie aujourd'hui cet

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

état de manque intolérable, insoutenable de la scène et du public en m'enfermant dans mon bureau avec pour toute compagnie ma guitare, mon pécé, ces logiciels qui permettent de jouer à quinze en étant tout seul, et la fameuse internette qui, à n'en pas douter, m'offrira bientôt la plus grande salle de spectacle du monde... Quels progrès vertigineux constatés depuis quarante ans ! Et quel soulagement pour le misanthrope puisque la technologie du vingt-et-unième siècle lui offre les moyens de communiquer sans interlocuteur, de correspondre sans correspondant, de converser sans auditeur. Ce monologue a tout pour me séduire et pourrait bien propulser à nouveau l'homme des bois, particulièrement bien préparé à parler tout seul, sur le devant de la scène !

Si le métier de fantaisiste provincial ne m'a donc pas donné toutes les satisfactions que je pouvais en attendre, en revanche, ces quelques années ont été marquées par de belles rencontres de dilettantes et de professionnels qui, pour la plupart, sont restés méconnus malgré un talent indéniable. Ont-ils d'ailleurs jamais souhaité une quelconque reconnaissance ? Je n'en suis pas sûr car leur exaltation et leur pureté d'intentions semblaient leur suffire. Dans ce métier si peu lucratif qu'il nécessite bien souvent la double activité, j'ai également vécu de beaux moments de partage, d'entraide et d'émotion difficilement retrouvés dans d'autres professions, et connu des situations qu'on peut qualifier, sans exagération, d'intenses, parfois de truculentes et cocasses...

L'affaire commença donc... en l'année 1973 exactement où, à dix-sept ans sonnés, j'abandonnai lâchement mes courtes introspections plasticiennes et le campus de Rennes-Beaulieu pour rejoindre Claude, Buja, Marcel et « monter » notre premier groupe qui, curieusement, s'appelait Arkhàm 2. Pourquoi deux ? Seul Arkhàm, divinité de l'héroïc fantasy, doit le savoir !

Trop jeunes d'un poil pour avoir véritablement participé aux événements de soixan-

te-huit, nous avons décidé de refaire à quatre notre révolution manquée où cheveux longs, musique et vie en communauté constituaient les principaux et seuls objectifs que nous étions disposés à soutenir avec vigueur et acharnement. Pour le reste, nous étions plutôt cool, faisons du folk et la tournée de rares MJC locales. C'est là que Philippe hérita du surnom de Marcel : le dessinateur émérite s'était également reconverti dans la musique et, ce génial touche-à-tout n'étant pas d'un naturel contrariant, bien au contraire, nous n'avons pas eu de mal à le convaincre à passer par tous les instruments indispensables à « l'exotisme » de nos morceaux venus d'outre-atlantique, de la guitare au banjo américain à cinq cordes, du violon cajun aux blues harps (des harmonicas), de l'auto-harpe à l'accordéon diatonique ; c'est bien entendu au cours d'un solo effréné avec l'engin à soufflets que le fameux « chauffe Marcel » était sorti et lui était resté.



Au banjo américain, mon copain Philippe, dit « Marcel »...

6 E T A U D E L À . . .

Quand la musique s'arrêtait, c'était que nous allions renflouer les caisses communautaires et rejoindre, à vingt-cinq kilomètres en mobylette, la ville la plus proche où deux d'entre nous travaillaient de nuit au centre de tri postal et où un préposé particulièrement boute-en-train me chantait chaque soir le remarquable « Charlie, t'iras pas au paradis ! » ; ou bien faire les courses à l'épicerie-café du village voisin où les indigènes locaux attablés devant leur calva préféré restaient médusés face à la soudaine apparition hirsute et nous, pétrifiés devant le montant de l'addition gribouillée sur le premier bout de papier venu par la tenancière affichant à la balance son quintal difficilement contenu dans un tablier à carreaux sales. Car on nous avait prêté une ruine à « la Butte », en pleine cambrousse aux marges de la forêt d'Ecouvès, où nous coulions la belle saison heureuse, avec nos amis enthousiastes et quelque peu envieux qui s'invitaient régulièrement à notre table, avec notre chien qui s'invitait dans le poulailler de notre voisin et nous rapportait épisodiquement des reliefs de pondeuses (mais pas la facture qui pourtant suivait assez vite), avec nos biques qui broutaient les rideaux et les



Derrière la maison de « La Butte »...

Une archive rare : Claude, Célab et Bruno à la Lande-de-Goult. Ouest-France, août 1974



Jean, Claude, Philippe et Célab au spectacle gratuit organisé par le Comité des fêtes des 3 Croix pour les personnes du 3ème âge... Ouest-France, 1975.

disques, et avec nous qui, par faiblesse plus que par conviction, mangions exclusivement des produits en conserves, ce qui me permit de développer un début de maladie plutôt originale de nos jours, le scorbut.

Il faut dire que nous n'avions pas encore assimilé les concepts de la cuisine végétarienne, ce qui n'allait pas tarder à arriver pour certains d'entre nous, créant un premier schisme dans un groupe jusqu'alors profondément soudé par la boîte en fer blanc (voir « Macrobiotic' rock »)...

Cet été de notre retour à la terre, nous nous étions même initiés aux plaisirs de la restauration architecturale, commençant à vider et nettoyer les joints d'une bonne part des moellons de granite composant notre refuge rustique... Autant dire que les premiers froids hivernaux et les courants d'air glaciaux qui parcoururent bientôt notre unique « pièce de vie » eurent tôt fait d'avoir raison du bel enthousiasme de l'origine et d'Arkham 2 qui ne résista donc pas aux prémices du changement climatique...

Avec le retour à la civilisation urbaine, les petits groupes se succédèrent et les styles aussi car, au rythme des rencontres, je commençais à comprendre que les musiciens des villes n'avaient pas attendu notre révolution rurale, voire pouvaient largement nous en remontrer, notamment en matière de tech-



Claude à la guitare, à la grande époque psychédélique des années 70 et de la « Pigacière ». (Photo : F. Vacher)

nique. Vu le retard accumulé, il allait falloir « s'envoyer des gammes » et pas à dose homéopathique pour pouvoir continuer à tenir le devant de l'arrière-scène !

Nous avons, cette fois, loué un appartement rue de la Pigacière où nous nous agglutinions les uns sur les autres car la communauté, à son arrivée à Caen, avait fait des petits... Il y avait toujours les résidents en long séjour, Claude, Marcel, Juju, Tétène, moi-même... et puis les innombrables visiteurs d'un soir ou d'une semaine, voire du mois, les uns conservant de ce court passage de merveilleux souvenirs qu'ils pourraient emporter chez eux, les autres nos merveilleux bibelots ou nos maigres économies qu'ils pourraient aussi emporter chez eux... C'est ainsi que disparurent le violon d'études et la cheville en or de Georges, mon grand-père et je ne vous dis pas l'histoire de famille provoquée par cette éclipse totale et définitive d'un pan du patrimoine ancestral ! D'autres s'étaient évanouis : c'était le cas de Buja qui, lors de sa tournée à bicyclette de préposé des postes, n'avait pas vu, le nez rivé en l'air à rechercher un nom sur les plaques de rue,

le trente-cinq tonnes arrivant inopinément à sa rencontre. S'il en avait échappé par miracle, en revanche le vélo était inutilisable ce qui allait le décider à abandonner le beau métier de facteur pour aller passer une longue convalescence loin de nous, loin de la musique et près de sa copine surnommée Bibi qui avait dit « qu'il y en avait marre des conneries » !

Après ce qui aurait pu être une tragédie, notre compagnie, cette fois intitulée « Formes » (n'allez pas me demander pourquoi !) suivait son cours, toujours entre de franches parties de rigolades et des petits drames quotidiens mais jamais d'avanies (« et framboise »), allant de petits spectacles en rencontres nouvelles.

Grâce à la conviction et au professionnalisme des passionnés du « Théâtre de la petite fille sans cœur », je découvris alors la chanson réaliste d'avant-guerre et le répertoire du spectacle pour enfant. Dans une carrée haut perchée de la Rue froide, tapissée de tentures indiennes et d'où s'échappaient régulièrement, comme à Saint-Pierre de Rome, des fumées d'encens, j'approchais presque à la toucher la guitare

6 E T A U D E L À . . .

du dieu Léon, son honky-tonk si personnel et ses déchirantes pentatoniques du blues en La que seul ce fervent disciple de Clapton arrivait à tirer de sa vieille six cordes acoustique.

Dans les nuits étoilées, j'accompagnais le vibrato forcené de Dan, un fou furieux libertaire qui hurlait à capella dans les rues de Caen, les mains crispées, à la manière de Joe Cooker, sur son hypothétique guitare et balançant des coups de savetons réguliers dans les poubelles, certainement pour s'accompagner à la grosse caisse.

Dans un de ces hootenannies parisiens, je croisai Steve Waring et repérai vite la si curieuse technique de sa main droite, le pouce alternant les basses en accompagnement, le reste des doigts consacré à jouer la mélodie sur les cordes aiguës : c'étaient mes débuts en « fingers picking » et le démarrage d'un long et laborieux apprentissage où, comme bon nombre, j'allais dévorer et maudire à la fois les tablatures de Marcel Dadi, Stephan Grossmann, John Renbourn, Bert Jansch, Alain Giroux et consort....

Somme toute, malgré l'investissement démesuré et le travail acharné, les choses de

la musique semblaient plutôt bien parties, s'il n'y avait eu cet air bizarre, enfoui dans ma mémoire, qui tout à coup était ressurgi à l'occasion d'une simple visite, dans un endroit où j'aurais très bien pu ne jamais débarquer. Ce hasard allait me plonger jusqu'à la fin des temps dans une pénible incertitude, face à un conflit encore plus mesquin, à un clivage encore plus profond que celui qui déchire matheux et littéraires : l'opposition viscérale entre folkeux, blouseux, rockeux et... jazzeux ! En fait, moi que la contradiction n'effraie pourtant pas, je n'aurai certainement pas assez d'une vie pour résorber cette séparation inique et réunir ces deux clans a priori inconciliables...

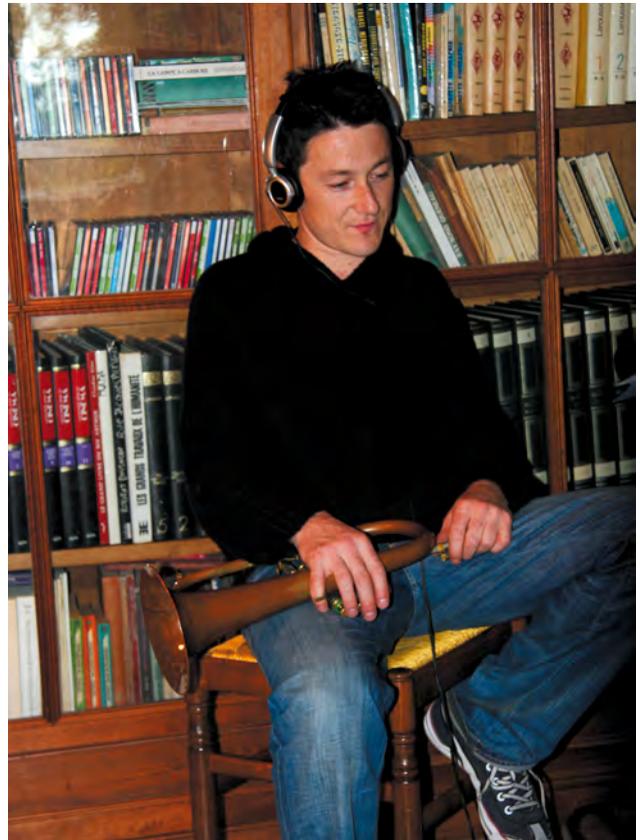
C'était Rachid qui m'avait amené là, je ne sais plus trop pourquoi ou plutôt si, parce qu'il jouait de temps à autres avec les gens de la rue Arcisse-de-Caumont. C'était un batteur (pas Arcisse-de-Caumont évidemment, et je ne découvrirais que bien plus tard ce grand naturaliste) que j'avais rencontré surtout parce que c'était le copain de Linda, la sœur de Buja, comme quoi le facteur sonne toujours deux fois !

Voilà ma guitare, mais ce ne sont pas mes mains ! Mais alors, celles de qui ? Un peu de patience ! vous allez savoir bientôt...



En entrant dans cette grande pièce éclairée de vastes baies vitrées, on était, de prime abord, surpris par l'aménagement intérieur très dépouillé : juste une moquette claire sur le sol, de grands murs vierges, pas le moindre meuble... si ce n'était cette enfilade infinie d'étagères basses où s'alignaient, rangés à la verticale, des milliers de vinyles et pas n'importe lesquels : du jazz, uniquement du jazz ! Sur la platine qui tournait avec l'exactitude d'une montre à quartz, passait « In a silent way » (en anglais dans le texte) de Miles Davis... Il n'en fallait pas plus pour me ramener dix années en arrière et me replonger dans des impressions familières que j'allais à nouveau rechercher.

J'appris peu à peu à connaître les locataires de cette communauté d'esprit plus que de vie, Dominique, François, Chouchou et surtout Pierrot, un esthète au gabarit d'athlète qui, même en plein hiver, sortait toujours en bras de chemise. C'était le seul de l'équipe qui ne jouait pas d'instrument et pourtant il allait reprendre, sans le savoir, mon éducation où l'avaient laissée mon père et Yves. Pierrot était un pur mélomane qui ne souhaitait certainement pas s'encombrer de fastidieuses considérations techniques pour ne pas gêner le plaisir plein et entier de l'écoute musicale : un grand nombre des disques lui appartenait et il passait un temps considérable, assis par terre en tailleur dans le grand auditorium blanc, à les ruminer religieusement. Est-ce pour suivre son exemple et ne pas rompre par l'analyse la magie du jazz que j'allai également adopter une attitude plutôt passive de simple auditeur ? Est-ce l'étonnante virtuosité des instrumentistes



De l'écoute... ...à l'improvisation.

*Septembre 2009, pour « Paroles z'à musique » :
Pierre Millet, au bugle ;
Jérôme Valognes, au saxophone soprano.*





qui me laissa présumer du peu de chance d'aboutir à un résultat aussi brillant que ces maîtres ? Ou est-ce tout simplement, une fois faite l'évaluation lucide de mes capacités d'improvisation et connaissant par ailleurs mon sens du perfectionnisme, une décision empreinte de bon sens et, une fois n'est pas coutume, également de modestie ? Toujours est-il que je n'ai jamais joué de jazz mais simplement écouté beaucoup de Clifford Brown, Charlie Parker, John Coltrane, Miles Davis, MacCoy Tiner...

Si j'avais eu à saisir le manche, curieusement, ce n'est pas la guitare qui aurait eu mes faveurs, mais bien ce merveilleux piano, tout en puissance et en rythme à la manière d'un Keith Jarett, tout en délicatesse et en harmonies subtiles à la façon d'un Bill Evans. Mais la boîte à touches n'a pas de manche et il ne faut pas non plus rêver..., ou plutôt si, avec Bill, Martial et Michel... Dans mes écouteurs, le New Orléans n'avait pas droit de cité, jugé, à tort ou à raison, trop guilleret, trop sautillant pour la sombre brute que j'étais déjà... Non, j'écoutais du Bop, ou encore et surtout ces artistes métissés, un pied en Afrique, l'autre en occident, une oreille dans le jazz, l'autre dans le rock. Je redécouvrais dans leur œuvres personnelles ces inconnus de mon enfance et du « chemin silencieux » (en mauvais français dans le texte) : Herbie Hancock, Wayne Shorter, John MacLaughlin, Joe Zawinul... et, de fil en aiguilles, leurs collègues ou héritiers directs : Weather Report, Jaco Pastorius, Uzeb, Paco de Lucia... A cet égard, un soir à la table de Dominique, François, Chouchou et Pierrot, j'ai soupé avec Mino Cinelu, le Mino Cinelu qui joue-



rait plus tard avec Miles et Weather Report.

S'il ne se souvient certainement pas de moi, en revanche je me rappelle encore très bien le concert qui suivit, où le percussionniste, cette fois à la batterie, en joua comme j'en ai rarement entendu depuis. En compagnie de Rachid, autre batteur dont l'idole était Elvin Jones, j'ai également mangé avec Bibi Louison, un pianiste antillais dont, qu'il ne s'en offusque pas, le jeu de piano m'enchantait beaucoup plus que son couscous où les piments remplaçaient les pois chiches et presque la semoule...

Pour ce qui est de la guitare, j'ai réussi une reconversion honorable, passant du free flamenco de Paquito à quelque chose de plus orthodoxe mais malheureusement aussi de moins espagnol, au travers de deux rencontres et de deux ou trois influences outre-atlantiques. Com-



D'Elvin à Jack : the « drums », la batterie, quoi ! Ici, celle d'un batteur-bassiste-arrangeur, frangin du guitariste « caché » de la page 123. Encore un peu de patience...

mençons par ces z'amours amerlocaïnes. Là encore, j'ai plutôt été attiré par des artistes au jeu dual, n'hésitant pas à se « compromettre » sur les chemins mouvants du rock, du blues, voire de la variété disco comme Georges Benson. Mes deux préférés, mes deux qui ne s'expliquent pas, restent bien Larry Carlton, dont tous les CD ornent une petite étagère votive dans mon bureau, et Pat Metheny dont ma platine rabâche certains CD, parfois presque jusqu'à l'écœurement... Bien sûr, j'apprécie également Joe Pass, Wes Montgomery, Charlie Bird, mais ça n'est pas pareil, peut-être parce que ce n'est que jazz...

Un troisième guitariste allait compter beaucoup, mais c'est par Michel que j'allais me frotter à son art et, cette fois, en repincer les cordes de la guitare. Car il aurait été fort étonnant qu'un profiteur de mon acabit ne tire pas un bénéfice concret, « appliqué », de l'écoute de tous ces improvisateurs géniaux, que la « jazz touch » n'assaisonne pas la « conne song » ou plutôt ici, en l'occurrence, la « mel song » ou la « mela-nova » (s'il vous plaît, revoyez vos chapitres précédents !).

Michel, avait deux principales qualités et un gros défaut. C'était un excellent guitariste, il était gascon et il ne savait faire et ne faisait que de la guitare : au travail, car il donnait des cours (de guitare) ; en soirée, car il se produisait en public (à la guitare) dans de petites salles et des bars pour arrondir les fins de mois ; en couple et entre amis, car la guitare, les guitaristes, les amplis... étaient son principal sujet de conversation ; aux toilettes, où il se réfugiait des heures avec l'instrument car c'était là, sans doute, que l'inspiration venait aussi. Il devait en faire en dormant, de la guitare, car ces jour-





Michel Moulinié, lors de l'enregistrement de l'album « chansons à climats » aux studios DB de Rennes, en mars 1980.

nées étant trop courtes, comment aurait-il pu écrire son remarquable traité sur les 5000 renversements d'accords possibles et imaginables, ouvrage encore non publié à ce jour (avis aux éditeurs !) car peut-être un peu trop élitiste ? Mais ce dernier défaut n'était pas pour me déplaire et ce petit barbu, râblé, trapu (qui pratiquait, nous le verrons, la musculation à ses heures « gagnées ») avait également d'autres atouts, ce qui devait nous rapprocher pendant quelques années. Tout d'abord, c'était un musicien ouvert, éclectique qui pratiquait des styles aussi variés que le jazz, le rock, le flamenco, le picking, le flat picking (country musique) et surtout la bossa nova. C'est à son contact que je découvris ce genre brésilien, à la fois suave et coloré, à l'harmonie riche assez proche du jazz, au balancement rythmique incomparable et chargé de cette

douce mélancolie qui correspondait parfaitement à ma personnalité. Je travaillai donc avec passion le second traité que Michel avait écrit, cette fois sur les trois cent manières de faire balancer syncopes et contretemps dans une ou deux mesures de bossa. Fort de cet enseignement magistral, je découvris ma troisième idole dont les posters allaient tapisser ma chambre et les CD rejoindre ceux de Larry sur mon autel votif : Joao Gilberto qui, outre le fait qu'il jouait divinement, chantait avec cette voix presque secrète chargée d'une émotion particulière.

Pour revenir à Michel, l'homme de Nérac, Lot et Garonne, s'il avait abandonné lâchement le pays natal et l'entreprise familiale de plomberie-chauffage pour se consacrer à son art favori en Normandie, avait gardé l'humour très particulier qu'on connaît aux gens du midi et que je partage sans réserve. A cet égard, une anecdote mérite d'être racontée. C'était le début de saison des cours de guitare en MJC où il m'avait emmené pour m'apprendre le métier : en effet, je devais le remplacer quelques temps pour qu'il puisse partir accompagner un célèbre collègue de Gascogne qu'il avait connu dans l'orchestre « Les Gaulois », Francis Cabrel. Question rentabilité, Michel faisait du cinq élèves à l'heure, du moins en début d'année, et les nouveaux venus attendaient patiemment, dans une petite salle de la Maison des jeunes d'Hérouville où le maître s'apprêtait à officier. L'ambiance était un peu embarrassée car les jeunes ne se connaissaient pas encore, mais leurs instruments neufs, tout juste achetés pour l'occasion, étaient prêts pour le traditionnel accordage de début de séance, car il faut déjà un peu d'expérience pour apprêter par soi-même la caisse à manivelles (ou plutôt à mécaniques). Mon gaillard



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

de gascon, lui, était parfaitement à l'aise et, après avoir réitéré l'intervention sur les trois premières guitare en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, s'arrêta net sur la quatrième qu'il examina longuement sous toutes les coutures avant de se tourner vers son propriétaire déjà conscient de relever du cas particulier : « Oh putaincon ! » lança-t-il au gamin médusé par l'invective et de plus en plus anxieux du verdict, « Alors là, je vais te donner un bon conseil : tu retires les cordes, tu mets un peu de terreau dedans et tu y plantes un géranium, c'est ce qu'il y a de mieux à faire ! ». Autant dire qu'on ne revit pas le client au second cours, ce qui devait arriver bientôt à la plupart des autres qu'il avait « à l'usure » : en fait, les malheureux devaient rabâcher jusqu'à le savoir et surtout jusqu'à épuisement le fabuleux « Au clair de la lune » en picking dont certains ne dépassaient pas les quatre premières mesures ! À ce régime-là, les plus résistants tenaient six mois, les rares élus passaient au second morceau que le brillant pédagogue avait intitulé, avec un humour à peine dissimulé, « morceau rigolo », pièce technique que quasiment lui seul arrivait à jouer correctement tellement elle était drôle et facile... Cette efficace stratégie lui permettait pendant les cours, une fois la guitare accordée et l'élève mis en condition par une démonstration aussi brève que remarquable du morceau à jouer, d'aller faire durant une demi-heure des exercices dans la salle de musculation voisine pour revenir, en fin de séance, donner les derniers conseils à l'heureux candidat invité à revenir la semaine suivante.

Comme ce doit être le cas de bien des instrumentistes de talent, il ne s'intéressait qu'aux

meilleurs de la promotion et, comme leur nom l'indique, ils n'étaient pas les plus nombreux... En revanche, pour ceux-là, il était capable de ne pas compter son temps ni ses efforts car il trouvait un plaisir certain à partager ses connaissances et sa technique avec ceux dont il était persuadé, dès le départ, qu'ils en valaient la peine et qu'ils en tireraient profit.



« Coups de coeur » Michel Moulinié. *Guitare Magazine*, 1981.

Enfin, sa dernière qualité et pas des moindres, c'est qu'il avait grand cœur et aussi une petite voiture dont je profitais surnoisement, vu mon handicap (voir « myopie »), pour aller, entre autres, enregistrer avec lui à Rennes mon premier album intitulé « Chansons à climat », décidément prémonitoire des perturbations environnementales que nous devons enregistrer dans les temps qui suivirent. En contrepartie, je réalisai le dessin de pochette pour son vinyle nommé « Chrysalide », disque plutôt « planant » où le talentueux interprète prouvait qu'il était éga-





Pochette de l'album de Michel Moulinié « Chrysalide ». Dessin de CE Labadille, 1980.

lement capable d'innovation en introduisant l'usage des tournevis dans son jeu de guitare peu conventionnel.

Nous étions en 1980 et ce remplacement qui, à l'origine, ne devait durer qu'un temps s'éternisa puisque je donnais des cours de folk-blues pendant près d'une dizaine d'années dans six ou sept MJC de la grande ville. En fait, l'expérience m'intéressa particulièrement car, à la différence du génial guitariste narquois, j'étais moins doué donc d'autant plus intéressé par la pédagogie... Il est vrai que je bénéficiais aussi de mon expérience avec Buja et je n'eus donc pas de mal à dégoter ou inventer un nombre incroyable de petits morceaux progressifs permettant aux élèves, cette fois, de « changer d'airs » toutes les semaines ou tous les quinze jours. Le

Avec la sortie de l'album « Chansons à climat » (1980), Célab change de statut et passe de Ouest-France à Rock & Folk, avec un bel article de Jacques Vassal...



De Normandie... et d'à-côté

« C'est un pays bien froid/Qui sent le chien mouillé/Un pays maladroït/Il pleut toute l'année/L'hiver ne vaut pas mieux/Que les étés pourris/Le ciel fait les gros yeux/Quand l'air se radoucit/Où est ce paradis/Ce pays de Coccagne/Qui sent le parapluie/Et le passe-montagne/Tout petit j'y suis né/N'en suis jamais sorti/Depuis vingt ans je vais/Revoir ma Normandie »... C'est par cette fort jolie « Chanson à climat » que **Charles-Erik Labadille** introduit son 30 cm autoproduit. « Encore un », direz-vous. Eh oui, par les temps qui courent... (cf. plus haut). Mais les « F du F », bien placés pour être (et vous mettre) au courant de l'évolution dans ce domaine, ne peuvent que se réjouir de voir que la qualité de ces productions artisanales est en hausse. Il serait intéressant de connaître le budget qui permet à un chanteur non introduit dans le métier d'envoyer sa bouteille à la mer à quelques centaines de paires d'oreilles zattentives zet néanmoins zémues (la revue « Paroles et Musique » a récemment mené une enquête fort instructive sur ce sujet). Toujours est-il que Labadille, qui chante d'une voix assez douce et confidentielle, nous offre là une galette idéale pour rêveries au coin du feu. Amoureux de la nature et des plaisirs simples, il ne gueule pas et s'exprime sans slogans, caressant voluptueusement les cordes de sa guitare tout ce qu'il y a de plus folk. Je l'imagine évoluant à son aise dans la même galaxie qu'un Maurice Reverdy ou qu'un Olivier Lataste (dont nous avons recommandé ici-même un disque, il y a un an). On est d'autant plus surpris, en début de Face 2, de l'entendre s'indigner dans « Vélodrome » à propos de la bêtise meurtrière de la foule, en des termes extrêmement crus. Et puis, le calme, la gentillesse et l'humour (notamment le plus profond, celui qui s'exerce sur soi-même) reviennent pour parler de la « Myopie » et d'un certain voyeurisme (écoutez ça, Mesdames !) ou d'un « Tueur Anonyme » (le fonctionnaire dans un ministère, qui tue... le temps). Un petit coup de guitare électrique et de percus, un petit solo de sax de Daniel Pabeuf s'il vous plaît, viennent ça et là épicer le climat plutôt éthéré de ce disque sympathique (« Chansons à Climats » –

– JACQUES VASSAL.





À la guitare ou dans les fleurs (pour les pros « *Chrysanthemum leucanthemum* » !), une charmante jeune fille à la longue chevelure...

succès suivit naturellement et ouvrit sur ma grande période « sociale » car j'avais en moyenne une centaine d'inscrits par an avec qui j'entretenais des relations de travail, mais bien entendu également humaines. Là aussi, je découvris des cas sociaux aux objectifs improbables.

Il y avait ces élèves qui me remplissaient d'embarras en étant très assidus au cours où ils venaient chaque semaine m'annoncer qu'ils n'avaient pas eu le temps de travailler ; d'autres qui travaillaient d'arrache-pied mais n'arrivaient pas à bouger ni mains, ni doigts,

ni chaussure car je m'obstinais à leur apprendre à taper du pied pour qu'ils arrivent à suivre un semblant de rythme ; des cas très particuliers d'handicapés moteurs à qui l'on avait conseillé la guitare pour se décontracter mais qui, confrontés aux blocages musculaires et nerveux dont ils avaient l'habitude, la balançaient au bout du compte par la fenêtre pour se calmer ; ces punks inquiétants qui devenaient doux comme des agneaux quand tu déchiffrais pour eux leurs morceaux favoris ; ces jeunes ou vieux mâles célibataires qui pratiquaient en soirée des « activités » variées, peinture, macramé, judo, danse de



6 E T A U D E L À . . .

salon, guitare... pour rencontrer l'âme sœur car ces établissements culturels étaient renommés pour leur fréquentation féminine ; en l'occurrence, ce fut dans mes cours que je rencontrai ma femme, une charmante jeune fille à la longue chevelure rousse (ou plutôt « acajou clair » comme elle se plaît à le préciser...) qui venait tous les mercredis soir de 18 à 19 heures... J'aurais d'ailleurs pu tenter la polygamie tant le nombre de séduisantes demoiselles était étonnant, encore plus que dans les transports en commun ! A la MJC du « Chemin vert », bel euphémisme pour désigner à l'époque une zone plutôt grise et brûlante de l'agglomération caennaise, les gamins du quartier avaient également repéré cette présence du beau sexe les mardis et suivaient, avec assiduité et une attention toute particulière, de l'autre côté du couloir où j'enseignais, les cours de danse africaine où se déhanchaient des jeunes femmes aux justaucorps évocateurs et bariolés, toutes plus attirantes les unes que les autres ; j'allais moi-même les rejoindre de temps à autre, quand les élèves manquaient, surtout bien sûr pour discuter avec Saturnin, le percussionniste qui accompagnait aux congas ces séances d'expressions corporelles trépidantes et presque sauvages !

Et puis, à côté d'une majorité ronronnante dont on ne se souvient plus car elle est trop studieuse et bienveillante, c'est aussi dans les cours de guitare que je rencontrai ceux qui devaient devenir des copains d'un moment, voire pour certains de toujours.

Il y eut Max et Gundi (joli diminutif de Radegonde), un couple d'écolos nés qui allaient bientôt acheter une ferme bio dans le midi.

Elle était allemande, entière, décidée et tenace ce qui, somme toute, n'est pas très original. Il était beaucoup plus particulier, partagé, complexe malgré ses airs bonhomme, au point d'être parti furtivement de l'église, le jour de son premier mariage, sans dire le oui traditionnel. Bref, ils n'en étaient pas moins sympas et nous eûmes de bons moments. Ils nous invitèrent donc à en partager d'autres et à les aider, Jacques, Dominique et moi-même, dans leur installation de « maison verte », allant même jusqu'à nous rémunérer pour nos compétences évoquées avec force éloquence lors d'un repas bien arrosé. Autant dire que la rupture au premier orage de la digue de la mare d'épuration des eaux de vaisselles par macrophytes (des roseaux et des iris, vous savez bien !) ; l'écrasement au sol et au risque de nos vies d'une éolienne que nous tentions de dresser sur ces quatre pieds métalliques, soudainement arrivés en position de torsion ; et surtout la mise en eau surprenante et inoubliable du réseau de plomberie qui nous avait pris des semaines de travail acharné, alimenté par l'absorption quotidienne d'énormes steaks qui rendaient de plus en plus sceptique et démoralisée notre végétarienne hôtesse mais pas son mari moins intransigeant... eurent bientôt raison d'une belle amitié à peine naissante. Nous ne revîmes jamais Max et Gundi, lesquels doivent couler aujourd'hui des jours heureux dans leur propriété audoise économe et éco-construite, loin des tristes compères qui s'étaient déclarés artisans d'un jour...

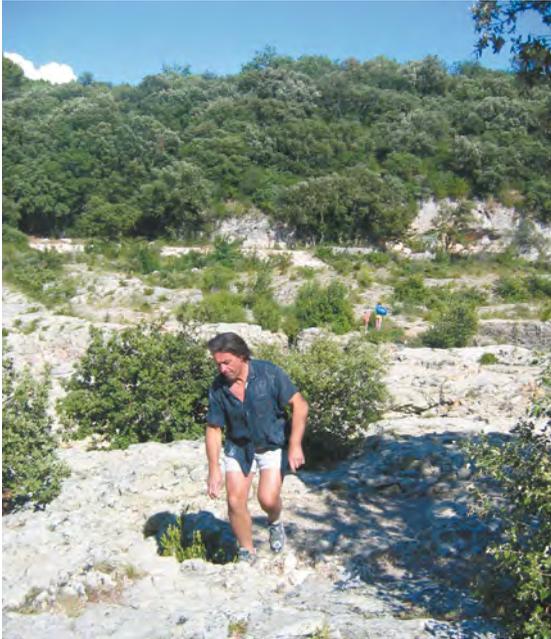
Il y a encore Jean-Marie, Serge et Michel, avec qui j'ai commis du bruit pendant quelques temps. Le premier, instituteur éclairé et débonnaire, étudie toujours le monde du



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

haut de son mètre quatre-vingt-dix et manie aussi bien sa collection de la Pléiade et autres œuvres littéraires que sa Fender Stratocaster dont il tire des riffs fulgurants.

Le second, fromager en Pays d'Auge, marie comme il le peut la confection du Livarot traditionnel, le VTT et les rythmiques à la Creedence, Black Sabbath et ZZ Top qui n'ont plus de secret pour lui.



Sergio... de la rando, du vélo, du rock à gogo et du Livarot, pour que ça rime !



Michel... souvent des plans ! Des plans à la guitare, des plans pour la maison, bref, toujours des plans d'enfer !



Photos : N'am

Le dernier, ingénieur édéeffe et originaire du Nord-Pas-de-Calais, joue encore les guitariste albinos dans un groupe de zouk parisien ; chaque week-end, quand il quitte la capitale pour rejoindre sa résidence vauclusienne d'Uchaux, il prend l'habit du méticuleux jardinier choisissant avec soin et

délicatesse fleurs et arbustes méditerranéens ; il prend aussi l'accent du pays, avec des « roses » tellement ouverts qu'ils vous feraient presque bailler devant le pastis, la tapenade et la fougasse locales ; et bien sûr, de retour à Paris chaque lundi, quand les affaires de son groupe antillais ne l'accaparent pas trop, il gouverne des centrales atomiques, comme quoi, même en amitié, on ne peut être totalement parfait !





Marie-Ma et Dominique.

Et puis, il y a encore et enfin Marie-Ma et Dominique, le Dominique de la tuyauterie à double vocation tout juste évoquée, permettant à la fois la conduite des fluides et l'arrosage simultanément des intérieurs, technologie particulièrement performante et adaptée aux nettoyage du sol et au passage de toile... Notre aventure commune avait commencé par une invitation qu'il m'avait faite, au sortir des tout premiers cours, où, je m'en souviens parfaitement, nous avons mangé un canard laqué, certainement préparé avec amour pour rouler ce nouveau professeur dans la sauce aigre-douce et s'attirer ses dispositions bienveillantes. Ce moustachu-barbu par éclipses, cet éternel indécis touchant à tout pour se trouver dans un monde embarrassé de choix, venait perfectionner son art guitaristique à la Guérinière, un autre quartier chaud où le port du gilet pare-balles n'était pas totalement déconseillé aux adhérents de la Maison des jeunes. Les filles pouvaient aussi porter le corset métallique,

pour ne pas se faire peloter à chaque coin de couloir ! Je me souviens même avoir été pris, une fois, en chasse par un groupe de mobylettes alors qu'un copain bassiste qui habitait le quartier, m'avait accompagné aux cours en voiture !

Bref, c'était animé et, à propos de voiture, celle de Dominique valait le détour. C'était une 4L trente ans d'âge : un petit carnet bien rempli, accroché au levier de vitesse, rappelait à son conducteur, s'il en était besoin, le parcours chaotique du véhicule et le nombre de réparations ou d'opérations à cœur ouvert qu'avait subi l'engin malade qui, malgré tout, s'accrochait toujours à la vie. Cette vieille Renault nous emmena dans quelques virées mémorables, Dominique au volant et moi, dois-je le rappeler, en qualité de copilote semi-aveugle, ce qui n'a jamais facilité la lecture des fléchages routiers et était donc source de fâcheries régulières. Elles étaient au demeurant de courte durée et vite oubliées car c'était un individu curieux de nature, plein d'ingénuité, jovial, bavard au possible à qui un interlocuteur était indispensable pour faire partager ses nombreux questionnements et convictions.



Dominique, Michel aux diatoniques, Odile et Marie-Ma à l'écoute...



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Nous allâmes en Savoie, à Annemasse, visiter un boulanger bio, car mon acolyte se demandait, comme à l'accoutumée, après des tentatives dans le légume, les chèvres et les enfants (il est toujours instit...) si ce n'était pas là sa voie d'avenir.

Nous fîmes quelques pèlerinages à Millau et au Larzac car le lascar ne ratait aucune commémoration antimilitariste.

Dans les Pyrénées, avec Jacques, nous parcourûmes les lacs de haute montagne. L'épopée de quelques jours aurait pu tourner mal car, à la différence des autres grands randonneurs qui étaient équipés de pied en cap, nous n'avions ni cartes ni boussole mais un énorme sac à dos chargé de boîtes de conserve (encore !) que nous nous repassions à regret tous les quarts d'heure. Mais surtout, Dominique portait aux pieds une paire de basket aussi vieille que sa 4L, tellement usées que l'une des chaussures revint éventrée, difficilement maintenue au niveau des orteils par un morceau de tendeur de notre petite canadienne, ce qui, on en conviendra, n'est guère adapté pour dévaler les corniches et franchir les pierriers...

En d'autres temps et d'autres circonstances, nous remontâmes les sources de différents cours d'eau, car c'était devenu un objectif de vacances de découvrir les paysages en suivant les différents fils bleus qui drainent la France... Il y eut celles du Tarn, de la Loire, de l'Allier... pour nous retrouver, parfois dans des auges glacières sublimes, moutonnées de blocs qui perçaient les pelouses baignées par de vigoureux torrents, ou perdus dans des friches instables et enfouis sous de

hautes roselières où les moustiques n'avaient plus qu'à se servir. Nous descendîmes en canoë des rivières aussi turbulentes qu'inquiétantes, du moins pour moi car Marie-Ma qui avait fait de l'aviron en compétition, était une athlète confirmée dans les sports nautiques. Néanmoins, cela ne nous empêcha pas d'éventrer une ou deux frêles embarcations et notamment, une fois revenus dans les vertes collines de la Suisse-Normande, sur l'Orne où les eaux sont souvent trop basses en période d'étiage estival pour permettre une navigation sans souci.



L'Orne, au Moulin de la Jalousie

En particulier, j'ai le souvenir d'une chaude journée d'été pleine de rebondissements. Après nous être copieusement insultés avec une famille de pêcheurs qui, depuis le matin, en était toujours à l'heure de l'apéritif et trouvait notre passage à proximité de leurs lignes déplacé, arrivés à proximité de Putanges et des gorges de Saint-Aubert, nous déchirâmes un canoë sur un seuil rocheux. La fin de l'après-midi se passa à attendre le retour de



6 E T A U D E L À . . .

la 4L qui, descendue au bord de la rivière, s'enlisa d'abord puis faillit se retourner au sortir du champ, sur le layon escarpé qui ramenait à la route. Une fois matériel et passagers enfin chargés, nous repartîmes lorsque la voiture émit un râle inhabituel et inquiétant, proche du raclement de gorge mais continu : ce n'est qu'au bout de quelques centaines de mètres, alors que nous nous apprêtions à nous arrêter définitivement pour abandonner le véhicule, que nous nous aperçûmes qu'une pagaie était passée au travers du plancher et frottait sur la route...



Jean-Marie : « Maintenant, il va falloir la voiture ! »



Jean-Marie : « Là, il faudrait le canoë ! »

La carrière de la 4L prit fin quelques mois après, lorsque l'engin à l'agonie s'effondra, foudroyé sur le périphérique aux heures des sorties de bureau : cette fois, c'était les pattes de soutien du moteur qui avaient lâché, alors que Dominique s'apprêtait à rejoindre la Maladrerie, autre haut-lieu des banlieues caennaises où il se rendait pour perfectionner son art vocal dans de nouveaux ateliers « chanson » que je venais de mettre en place.

Mais il est temps de quitter ces chemins détournés des rases campagnes de France et ces boulevards des métropoles, la 4L de Dominique et les cours qui m'ont nourri une dizaine d'années durant, pour revenir à la musique et, espérons-le, en conclure avec un chapitre qui commence à s'éterniser.



Dominique, Odile et Marie-Ma dans les gorges d'Héric, 1988.



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Pourtant, il n'est pas possible de le refermer sans parler de deux derniers compères, qui plus est de la même fratrie, qui contribuèrent certainement à accroître encore mon exigence musicale en matière de chanson. J'ai rencontré les frères Givone je ne sais plus comment, peut-être par Serge, un excellent bassiste fretless que j'avais croisé, lui aussi, je ne sais plus où. Toujours est-il qu'ils arrivèrent dans ma vie comme un changement climatique, comme un cataclysme catastrophique, comme un grand balayage que tu sais que rien ne sera plus comme avant.



Serge Séroussi, pendant l'enregistrement de l'album « Chansons à climat ».

Le plus jeune, le Daniel, était de loin le plus excité, ou du moins le plus rapide... Plutôt petit et nerveux, à la fois désinvolte et hâbleur, avec un nez cassé augurant de ses activités favorites, il pratiquait déjà à cette époque lointaine la boxe et la gratte : c'était l'archétype même de la hantise des profs de guitare, celui qui en une année ou deux vous a déjà dépassé et vous en remontre, le calvaire des guitaristes de tous styles qui trouvaient sa facilité déconcertante et malhonnête, la preuve incarnée qu'il n'y a



Daniel aux studios DB, 1980.

pas de justice et que les plus récompensés ne sont pas les plus méritants, bref le Mozart de la six cordes, acoustique ou à lectrique... A le regarder jouer, et surtout à l'entendre, on comprenait d'un seul coup que la vie n'était pas morale, que Dieu n'existait certainement pas et qu'il allait falloir beaucoup de courage et d'abnégation pour continuer à caresser la caisse à mécaniques. Même au bal, où il jouait pour assurer le quotidien,

Photos : N'am



Daniel et Célab : la pose promotionnelle «obligée» pour la sortie de l'album « Pendre un enfant par le cou », 1985.



6 E T A U D E L À . . .

ses chefs d'orchestre n'en pouvaient plus de sa concurrence déloyale car, dès qu'il commençait à pousser sa beuglante amplifiée, stratocastérisée, la salle s'arrêtait de danser pour s'agglutiner, s'agglomérer, se compacter, dans une extase béate, aux pieds de ce demi-dieu triomphant.



Voilà des mains que vous connaissez ! Daniel Givone, juillet 2009, lors de l'enregistrement de « Paroles z'à musique ».

L'ainé, le Jean-Claude, semblait plus accessible. Mais ne nous y trompons pas, c'était aussi un excellent musicien, très complet, batteur, bassiste et aussi arrangeur, clavier, choriste à ses heures, ayant, entre autres, accompagné Jean-Jacques Goldman, et son Daniel de frère dans des tournées manouches. Surtout, il avait et a toujours en lui ce volontarisme, cette droiture, cette honnêteté, voire cette candeur qui rassurent et réconfortent car ils prouvent que l'être hu-



Jean-Claude Givone, 1980.

main peut encore être rêveur, utopiste et généreux. Et généreux, le Jean-Claude il savait l'être, en vouant d'abord toute son âme à son idole de toujours, Paul McCartney ; en offrant ensuite son grand cœur à la gente féminine laquelle, justement, appréciait sa tendresse et son ardeur débordantes ; enfin, en donnant de sa personne pour des projets enthousiasmants mais parfois incertains, ce qui est le propre des entreprises inventives...



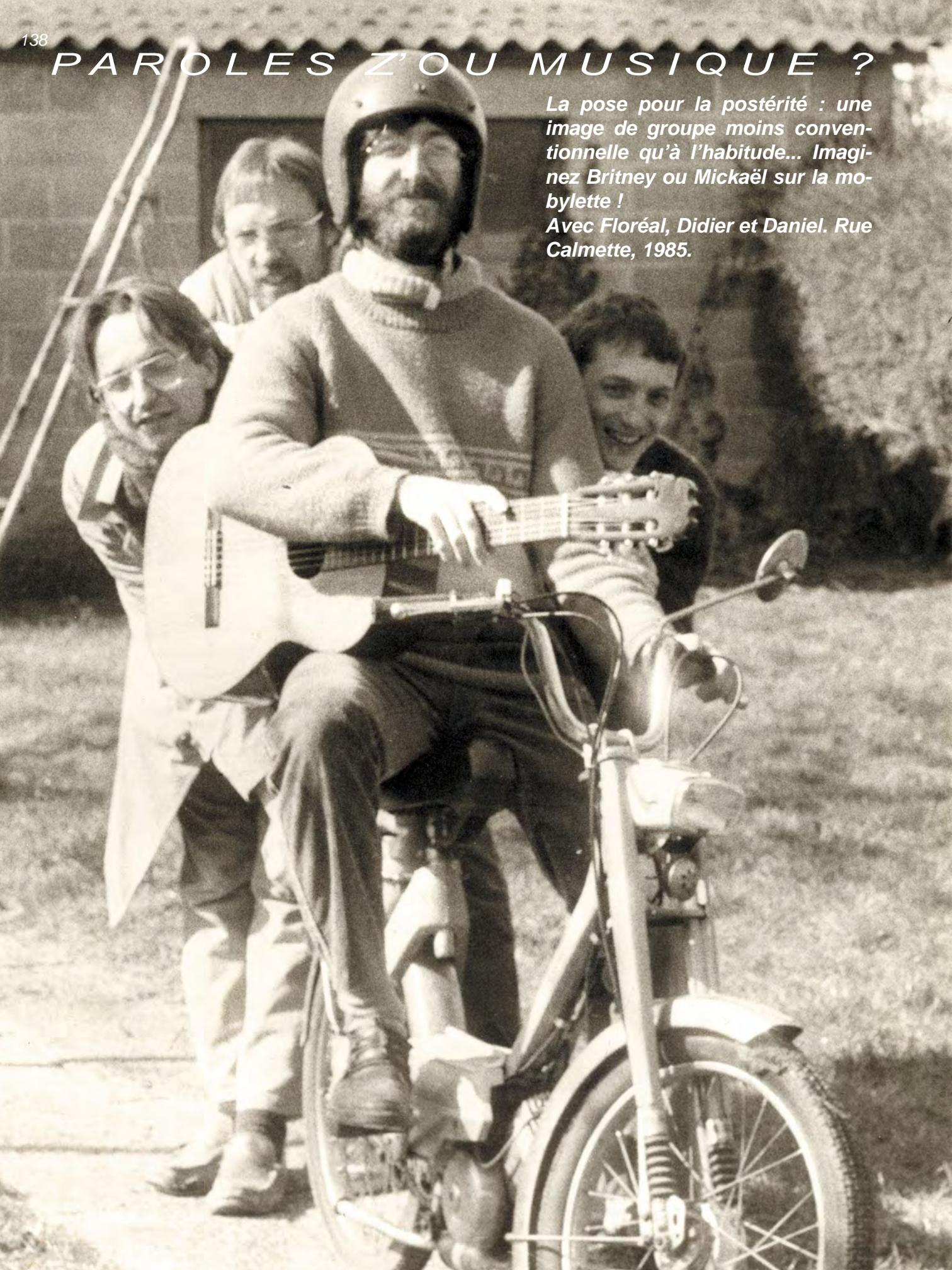
Jean-Claude en studio, juillet 2009.



PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

La pose pour la postérité : une image de groupe moins conventionnelle qu'à l'habitude... Imaginez Britney ou Mickaël sur la mobylette !

Avec Floréal, Didier et Daniel. Rue Calmette, 1985.



C'est toi la musique

1

Tu n'avais l'air de rien
 Tes couplets tes refrains
 Venaient tous d'Amérique
 J'apprenais tes chansons
 Nouveau Christoph' Colomb
 Découvrant tout à coup la musique
 C'était le temps des fleurs
 Des trois accords majeurs
 Volés à Bob Dylan
 Mais les temps ont changé
 Et pour séduir' les dames
 Faut bosser les barrés
 Et s'envoyer des gammes

Refrain

Mais c'est toi la musique
 Qui nous donnes les ail' s de l'ange ou du démon
 Mais c'est toi la musique
 Qui fais tourner les fill' s et valser l'horizon
 Mais c'est toi la musique
 Qui nous fais caresser nos plus bell' s illusions

2

Je n'avais qu'un' parole
 Et pour quelques bémols
 Toi tu m'avais promis
 D'écrire' comme on s'amuse
 De me taper les muses
 Et d'avoir avec ell' s la bell' vie
 Mais le ton a changé
 Et tu me fais gratter
 Le jour et mêm' la nuit
 Tumeur ou bien cancer
 Qui s'accroche à ma vie
 Tu ne manques pas d'air
 Alors que j'asphyxie

3

Après toutes ces années
 J'aurais dû te quitter
 Demander le divorce
 Ne plus rester cloîtré
 Toujours à t'écouter
 Mais je n'en ai jamais eu la force
 Car sous tous tes grands airs
 Tes sons et tes lumières
 Et tes nombreux caprices
 Il y'a cette émotion
 Qu'on partage en complices
 Ce volcan de passion
 Comme un feu d'artifice



Ces deux amis musiciens comptent au nombre des personnes qu'on aimerait rencontrer plus souvent et restent, pour moi, un véritable modèle d'altruisme et d'intégrité. Ils ont enfin une dernière qualité : la fidélité, puisqu'à bien des années d'intervalles, ils ont sans sourciller accepté de participer à mes « chansons à la con »... « C'est toi la musique » leur est bien entendu dédiée !



Fleurte bleu

Cette fidélité, c'est également moi qui la dois à certains artistes ayant réussi le mariage forcé entre paroles et musique, voire l'union encore plus délicate entre chanson et jazz. Quelque part, ils ont été source d'inspiration et il est donc temps de rendre un hommage mérité à ces quelques rescapés de la chanson française, de la chanson à texte, ou plutôt des textes z'à musique, voire des musiques z'à paroles. Nous ne parlerons même pas des grands incontournables : Trenet, Ferré, Brel, Brassens... que je classerai néanmoins dans la rubrique « textes z'à musique », car le verbe y est souvent plus fort que l'harmonie et l'arrangement, quoique cette affirmation puisse encore se discuter... Restent alors peu d'élus, du moins dans mon panthéon personnel, pour la catégorie « musiques z'à paroles », voire « musiques z'et paroles » et mon trio gagnant se résume à : Claude Nougaro, Bernard Lavilliers et Dick Annegarn. Les deux premiers ont le sens du mot qui marque, qui frappe, de la rime qui fait mouche et du balancement de phrase qui annonce leur musique chaloupée, syncopée. Cette cadence m'a souvent inspiré et, par exemple, le début de Fleurte bleu : « Parfois je me sens bête, Bête au sortir du bois, Un loup un fauve en quête, D'amour et d'au-delà... » sonne à la façon de Nougaro. Quant à certains passages de Night driver, par exemple « Et nous roulons dans ces artères, Nées du béton et de la boue, Qui sous un cœur taillé en pierre, Cachent souvent un ventre mou... », ils pourraient fort ressembler à du Lavilliers. Cette inspiration trouvée dans leur rythme, dans leur mouvement des mots doit être plus interprétée comme un hommage que comme un plagiat, copie qui peut d'ailleurs être tentante, tant tout est bon là-dedans, tant « il n'y a rien à jeter », comme le disait Brassens. Car la musique est à la hauteur des paroles : après Trenet, Nougaro a été le premier à marier avec succès « jazz et java ». Lavilliers a pris la relève, avec la bossa, le jazz rock... et en se faisant accompagner par des musiciens virtuoses... Quant à Dick Annegarn, le guitariste-chanteur a toujours recueilli tous mes suffrages. Sous des

dehors de fausse rusticité, parfois d'apparente simplicité ou de j'm'en-foutisme chimérique, ésotérique ou même anarchique, bien souvent les textes ont une réelle portée poétique et un véritable contenu social et philosophique. La musique, pour sa part, est originale, plutôt inclassable, particulièrement spontanée, instinctive, presque improvisée quelquefois, ce qui peut être également source de ratés qu'on pardonne alors facilement à l'hurluberlu vigilant, au grand escogriffe attentif à la voix grave et rauque. L'animal, certainement naturaliste sur les bords, a également dans la tête un bestiaire étoffé (voir chapitre suivant) où se croisent merle noir, bébé éléphant, puce, chouette et géranium, si tant est que les plantes soient des bêtes, mais avec les poètes, on ne sait jamais ! Vampire song (voir plus loin) est dédiée au génial bruxellois.

« Fleurte bleu » annonce également ce bestiaire, avec un ogre écrivain qui, en mangeant sa cervelle, avale également ses idées ; avec un ogre amoureux fou qui, en croquant sa compagne, pense ne plus faire qu'un pour consommer sa passion dévorante. Fleurte bleu, c'est aussi un mauvais jeu de mot, entre « flirt bleu » et les « fleurs bleues », le roman au titre sentimental de Raymond Queneau à qui la chanson est dédiée. Fleurte bleu, enfin, c'est de la poésie, de la pure évasion dont on ne parlera point, car ce n'est pas facile, en tout cas pour nous, si ce n'est de dire qu'elle permet d'échapper un tant soit peu au quotidien qu'on doit avaler aussi, bien entendu chaque jour, à grandes goulées...

Dessin de Cilab, 1976

1

Parfois je me sens bête
 Bête au sortir du bois
 Un loup un fauve en quête
 D'amour et d'au-delà
 Donne-moi donc ton cœur
 Tout saignant et gonflé
 Pour que d'un coup d'un seul
 Je puisse l'avalé

Refrain

J'ai l'appétit d'un ogre
 Mais pas beaucoup d'idées
 Si j'ai eu d' la cervelle
 Et bien je l'ai mangée

2

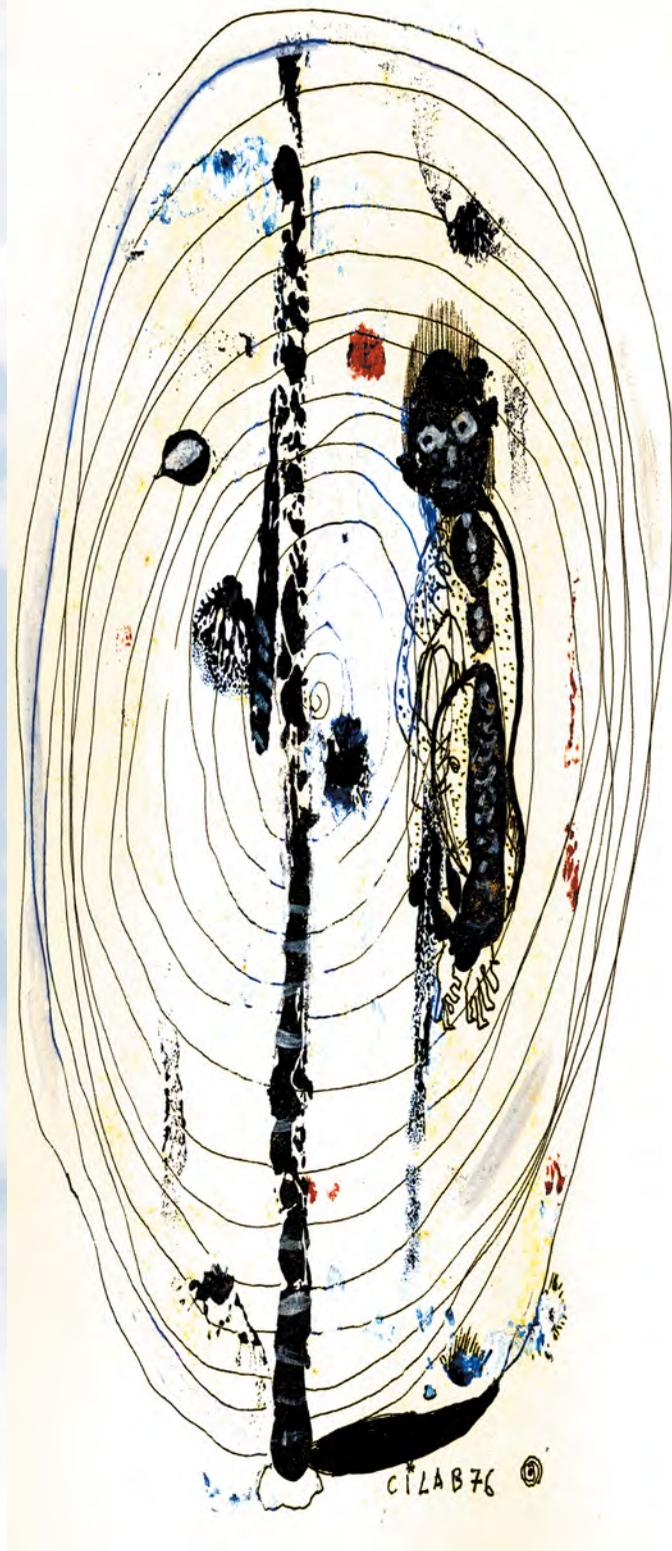
Dans le bol de ma tête
 Il pousse des fleurs bleues
 Des fleurtes aquatiques
 Que nous broutons tous deux
 De mon rêve atlantique
 Allons sucer l'arête
 Qu'il se termine ou non
 Par un' queue de poisson

3

J'ai une soif de loup
 Hé hé vais-je le faire
 Vais-je te fair' le coup
 De boir' toute la mer
 Mets-y ton grain de sel
 Je te l'ai dit j'ai faim
 Tartine-moi le ciel
 Sur ma tranche de pain

4

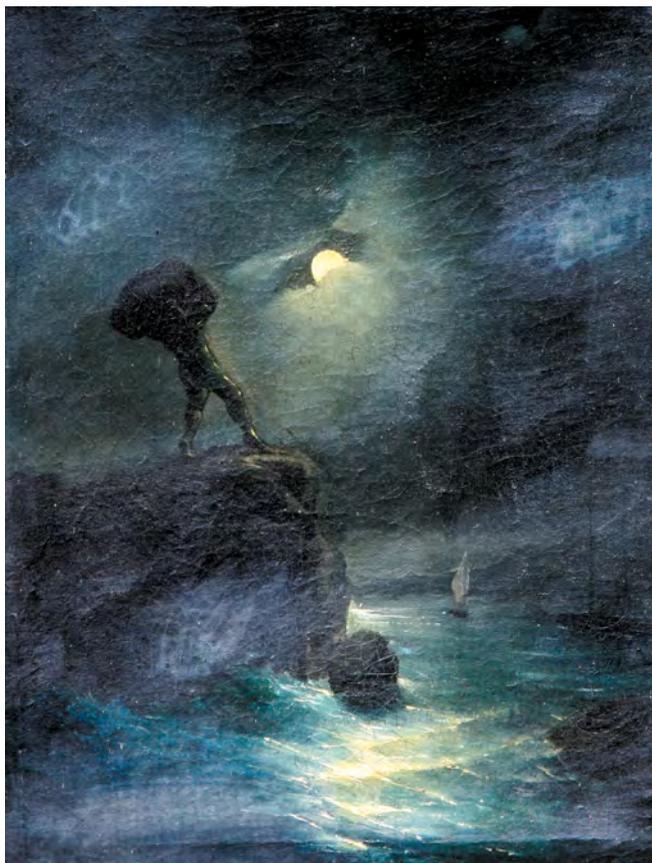
Si j'ai perdu la tête
 Mon enfant mon aimée
 Si j'ai mangé mon faîte
 C'est pour mieux t'avalé
 Quand nous serons enfin
 Tous les deux dans mon ventre
 Nous pourrons consommer
 Cet amour quotidien



«L'aube dissout les monstres, écrivait Paul Eluard.
 Il a bien raison. Mais les monstres renaissent cha-
 que nuit... ».

Cilab, 1976

7

LE BESTIAIRE, de l'auteur bien sûr...

Georges Bellat, huile sur toile, sans date.

Quoi de plus rassurant, pour un auteur, que de s'inventer ses compagnons de route imaginaire, que de se faire escorter par des créatures pleines de démesure, outrancières, grotesques, qui permettent d'exprimer les idées les plus aberrantes, les plus absurdes ou parfois les plus vraies. A l'inverse, il peut s'agir de prendre la défense d'êtres singuliers, différents, non-conformes, de parias, de lépreux, d'exceptions à la règle qui les relègue souvent dans des ghettos. Les choses n'ont guère évolué depuis Victor Hugo et l'on sait que l'extrême difformité peut cacher la plus sublime délicatesse, la plus grande mauvaieseté le fond le plus doux, le plus familier : Vampire's song s'inscrit dans ce cadre. La situation est peu orthodoxe

bien qu'elle puisse encore se rencontrer de temps à autre. C'est l'histoire d'un vampire qui, après s'être longtemps fait sucer le sang sans rien dire, égorge d'abord, sur un coup de sang, ses proches victimes pour ensuite leur donner son propre sang en se saignant aux quatre veines. La métaphore désopilante cache néanmoins un certain fatalisme car la morale de la chanson nous enseigne qu'il y a pourtant plus méchant ou pire que le mal-aimé de vampire qui, quoiqu'il fasse, restera prisonnier de sa triste réputation. Bien entendu, ce conte reste une pure fiction et toute ressemblance avec des lieux ou des personnes existantes est fortuite, quoique... ...la mauvaieseté, ça ne vous dit pas quelque chose ?

7 L E B E S T I A I R E . . .

Vampire's song

1

Non contente de me tromper
 Ma femme invite ses conquêtes
 A voir le film à la télé
 Et à manger dans mon assiette
 Pour un vampir' c'est désolant
 D'ainsi se fair' sucer le sang
 Je suis l' vampir' qu' habite au 12
 C'est pas d' ma faut' si j'ai le blues

Refrain

C'est pas de chance et c'est raté
 Je serai toujours d'à côté
 Paria lépreux un mal aimé
 Être vampir' c'est pas le pied
 J'en connais pourtant
 Des mil' s et des cents
 Pir' que vampire ou plus méchants

2

J'aurais pu tout leur pardonner
 Si vers les minuits son amant
 Me croisant auprès de l'entrée
 N'avait dit « Tiens un revenant »
 Moi qui suis doux comme un mouton
 J'ai eu un geste incontrôlé
 Il y'a du sang plein le perron
 Mon dieu je viens de l'égorger

3

Regrettant ma rage soudaine
 Je me démèn' comme un damné
 À l'hôpital c'est pas de veine
 Plus de plasma plus de sang frais
 Ne voyant plus qu'un' solution
 J' me prépar' pour la transfusion
 Pour un vampir' c'est pas marrant
 De devenir donneur de sang

4

Si dans les constats d'adultère
 On pass' l'éponge bien souvent
 Pour notre histor' la serpillière
 Convierait mieux finalement
 Car auprès du corps de l'amant
 Noyé dans une mare de sang
 Gît le vampir' de l'H L M
 Qui s'est saigné aux quatre veines



Dessin de CE Labadille, 1976.

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Après le vampire, passons allégrement à l'ogre... Ce petit poème culinaire, développé cette fois sur un jeu de mot toujours aussi facile mais plus erpétologique, est totalement déraisonnable, inepte, mais demande-t-on, par exemple, aux comptines d'être réalistes et censées ? Am stram gram... a pourtant une utilité, celle de faire sortir les enfants de la ronde. Proche de ce style incantatoire, le croque Odile, pour sa part, n'en a aucune. Entre profane et sacré, entre monstruosité et civilité, la chanson à l'atmosphère étrange, occulte, est aussi totalement gratuite. Pour autant, deux messages parviennent néanmoins à transparaître : les ogres sont parfois très polis, très raffinés ; ils font souvent l'éloge des produits frais, ce qui ne peut que satisfaire notre bon Jean-Pierre Coffe...



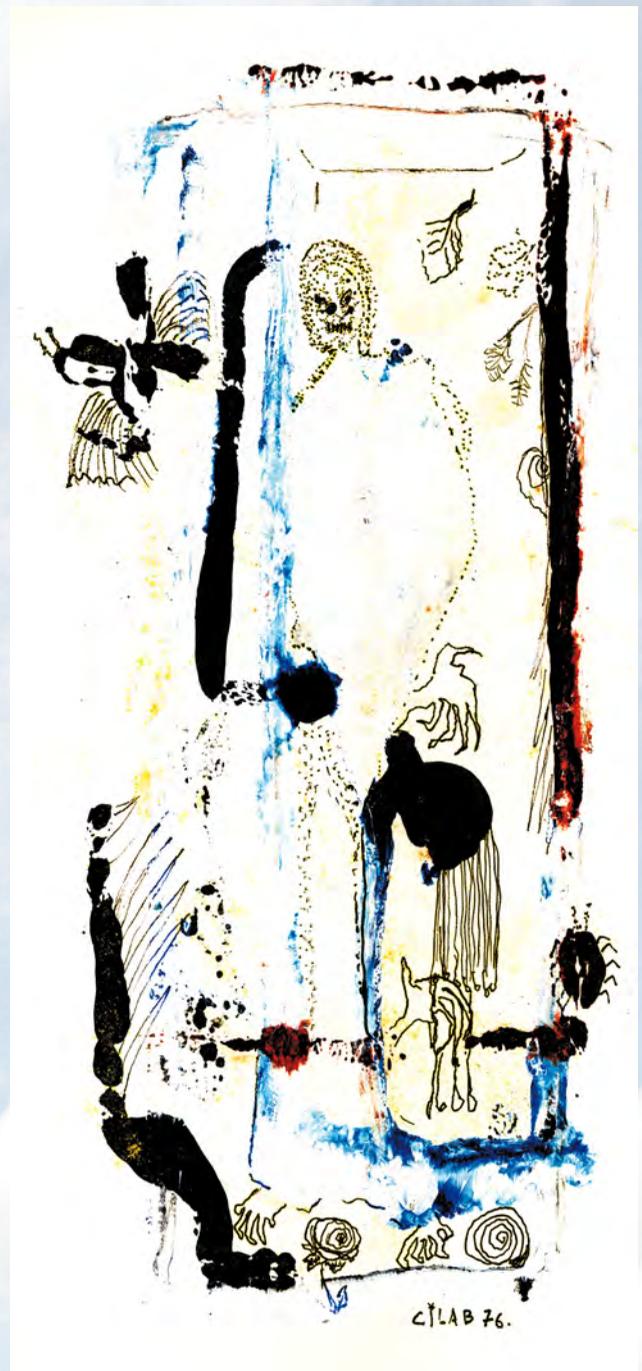
Le croque - Odile

*Je te prendrai sur les genoux petite Odile
Et nous jouerons à « quand il trotte il fait un pet »
Toi le blond négriillon et moi le crocodile
Qui s'offre une gamine à son triste souper*

*Avant de te manger j'ouvrirai l'Évangile
Me pliant à la lettre au moindre de tes souhaits
Même si l'on est ogre on peut rester civil
Ensemble nous dirons le Bénédicté*

*On est croyant ou pas dans ton crâne fendu
Comme un œuf à la coque idoine et frais pondu
Je plongerai ma sœur de baveuses mouillettes*

*Oh tendre enfant pareille à un cochon bien gras
Je m'enverrai ce soir ton petit cervelas
Préférant ta chair fraîche à leurs pots de rillettes*



7 L E B E S T I A I R E . . .





Restons dans la cabale avec « la mandragore », cette plante magique ou maléfique (?) devenue rare puisqu'elle a pour milieu le pied des gibets lesquels, de nos jours, ne courent pas les rues ! C'est la dure loi de la nature, de l'évolution de ce cher Darwin, car quand le biotope disparaît, les espèces inféodées le font également... Faut-il alors réhabiliter pendaisons et pendus pour conserver cette espèce menacée ? Il y a certainement plus simple à faire, moins barbare pour sauvegarder la part du rêve encore vivante... Plus qu'un conseil pour écœurer sa voisine adorée avec des mixtures infâmes mais aphrodisiaques, plus qu'une recommandation pour estourbir son voisin à coups d'aiguilles plantées dans la poupée en cire, plus qu'une incitation à croire aux colères du ciel ou aux cadeaux du Père Noël, la chanson est encore une invitation à la rêverie, au songe, au passage de la réalité à la féerie, de l'évidence à l'illusion, de la matérialité à l'esprit. La femme la plus séduisante, la plus attirante, n'est-ce pas celle que l'on imagine ? Le mort le plus parfait, le moins encombrant, n'est-ce pas celui que l'on souhaite sans aller au-delà ? Le guide le plus éclairé, le plus magnanime, n'est-ce pas celui qu'on interpelle instinctivement quand tout va plutôt mal, qu'on se construit de toutes pièces dans son intimité onirique ? Pourquoi laisser ce soin à d'autres, alors qu'avec un peu d'imagination...

7 LE BESTIAIRE...

La mandragore

1

En ces temps-là ces temps bénis
 L'amour tenait de la magie
 On se faisait sa p' tit' cuisine
 Bav' de crapaud et chiur' de mouche
 On faisait boire à sa voisine
 Des philtr' s à mettr' l'eau à la bouche
 Si la belle en réchappait c'est
 Qu'elle avait l' cœur bien accroché
 On pouvait alors sur le champ
 Sauter les feux de la Saint-Jean
 Mais de nos jours quell' déception
 On saut' pour un oui pour un non
 À la Saint-Jean nous n'irons plus
 En mâchonnant l'herbe à pendu

2

En ces temps-là ces temps bénis
 La mort tenait d' la sorcell' rie
 On réglait seul ses p' tit' s affaires
 Et quand quelqu'un n' vous plaisait pas
 On l'envoyait au diabl' vauvert
 À grands coups d'abracadabra
 Si par chance il en r' venait c'est
 Qu'il avait l' âm' bien chevillée
 On pouvait alors de ce pas
 L'em' ner fêter ça au sabbat
 Mais de nos jours quell' dérision
 Quand on est mort c'est pour de bon
 Au sabbat nous n' perdrons plus l' nord
 En mâchonnant l'herbe des morts

3

Oui de nos jours c'est bien fini
 Y'a plus un brin de féerie
 On ne croit plus au Pèr' Noël
 On ne croit même plus en Dieu
 Mêm' plus à la colèr' du ciel
 Ça j'en mettrais ma main au feu
 Sans lir' dans le marc de café
 J' peux affirmer que d'ici peu
 Jeteurs de sorts et bonnes fées
 Tir' ront tous le diabl' par la queue
 Alors en sell' sur vos balais
 Il est grand temps de s'envoler
 A la plein' lun' rêvons encore
 En mâchonnant la Mandragore





« Le requin et le maquereau » ou « le brochet et le gardon », toujours la même histoire mon cher Jean...



Sa morale ? Elle finit toujours en queue de poisson !

Macrobiotic rock

Terminons ce bestiaire avec une chanson qui, j'en suis convaincu, aurait séduit monsieur de la Fontaine, éminent naturaliste qui reste un de mes maîtres à penser. Cette fable aurait d'ailleurs pu s'appeler, à l'époque du bon Jean, « Le requin et le maquereau biotique » car le rock n'existait pas encore, mais c'est une autre histoire !

Vampire, ogre, crocodile, requin... ma ménagerie est emplie de prédateurs, de carnivores, ce qui, somme toutes, traduit bien une de mes principales préoccupations : manger et surtout manger copieux ! Non ! Le requin ne peut se contenter de ces cuisines nouvelles où le nom à rallonge, consistant, colossal du plat proposé à la carte voudrait compenser la légèreté de la garniture servie, une demi-tomate à la provençale, un chou de Bruxelles et deux petits pois se battant en duel au fond d'un récipient désespérément trop vide. Faite de verdure, de fruits en morceaux, de coulis ornementaux ou de bien d'autres ingrédients, la décoration de l'assiette, dimensionnée pour emplir les nombreux espaces inoccupés du plat,

n'a, non plus, jamais constitué ce complètement capable de tapisser les parois d'un estomac au point que son propriétaire repu ressent cette satisfaction unique de satiété, souvent ponctuée par l'expression de soulagement : « Aaaaah ! J'ai bien mangé ! ». Ce bien manger est aussi épicurien qu'instinctif car, face à la nécessité vitale de se nourrir, il ramène aux notions ancestrales de réserves, de provisions développées dans nos sociétés au moins depuis le mésolithique. Face à l'incertitude de survie profondément ancrée dans nos subconscious, il y a quelque chose de rassurant dans le fait de savoir qu'on ne va pas manquer. C'est ce que se disent certains qui, par crainte de privation ou par simple réflexe, gonflent et épaississent, d'autres qui masquent les effets de leur dépendance par des régimes drastiques ; pour ma part, malgré des repas monumentaux essentiellement pris le soir contre tout avis diététique, je n'ai jamais pris le moindre gramme, sauf-peut-être vers la cinquantaine mais épargnons au lecteur ces informations sans le moindre intérêt. Parer à l'essentiel pour passer, s'il en reste, à l'accessoire, au superflu, telle est la devise plutôt primaire à laquelle je souhaite rester fidèle ; elle choquera cer-

7 L E B E S T I A I R E . . .

tainement chefs et gastronomes ayant fait de la table un art et un plaisir, mais l'appétit, comme le disait Pantagruel, ça ne se commande pas !

Voilà donc campé un premier personnage, le requin, à qui il ne faut pas en raconter à l'heure du déjeuner. Il doit être opposé, pour l'effet comique recherché par la fable, à son extrême, le macrobiotique, certainement tout autant excessif.

Curieusement, alors que mes pratiques alimentaires auraient dû me rapprocher du groupe des carnassiers rougeoyants, des charognards couperosés, j'ai tout de même pratiqué un contingent anormal d'herbivores pâlichons. La création artistique et, en particulier, la musique encouragent-elles la propension à ruminer ? Certainement, car c'est dans ce milieu qu'une longue pratique sociologique étayée par de nombreux cas : Claude, Serge, Radegonde, Pierrick...

m'a permis de mieux cerner ces curieux animaux, végétariens, végétaliens, voire frugivores... Si, par rapport à la nouvelle cuisine, les ingrédients changent quelque peu dans le régime macrobiotique, en revanche, la pâleur, la lividité des officiants restent une constante, un caractère prégnant. On donne pourtant dans le comaque, quasi dans l'indigeste : riz complet, pain complet, légumes complets, la gousse, la queue, presque la branche, bref la totale... mais le maquereau a souvent un appétit d'oiseau, il picore, il grappille, il sautille d'un bol à l'autre pour, au final, ne peser guère plus que ces ectoplasmes que l'on voit errer, à la nuit tombée, à la recherche de destinations improbables.

Alors imaginons un instant cette rencontre inattendue, cette confrontation singulière, cette invitation du requin par l' maquereau biotique, ce fait divers cruellement vécu par votre serviteur...

Photos : N'am



Macrobiotic' rock

1

En ces temps de disette en ces moments troublés
 Au plus fort de la récession économique
 Finis les gueuletons et bien loin les piqu'-niques
 C'était toute une histor' pour se faire inviter
 Quand on parlait de bouff' les gens disparaissaient
 Alors pour une fois fallait en profiter

2

Vingt heur' s sonn' nt on sonne aussi c'est plus poli
 Il vient ouvrir et nous présenter aussitôt
 À sa femme installée sur un coin du tapis
 Qui nous offre le thé à l'heur' de l'apéro
 À voir ses traits tirés la pâleur de son teint
 Je commence à douter de l'idée du festin

Refrain

Oh macro (ter) macrobiotic' rock

3

Et mes pressentiments sont vite confirmés
 Par leurs deux chérubins qui viennent dir' bonsoir
 Le garçon de huit ans a tout du bilboquet
 Si maigre qu'on pourrait le montrer dans les foires
 Quant à la grande sœur en pleine puberté
 Ça n'est pas ses rondeurs qui la f' ront remarquer

4

On ne pass' pas à table à proprement parler
 Puisque c'est en lotus qu'on s'attaque au pâté
 D'algue et de blé germé à la sauc' tamari
 Comm' me l'expliqu' si bien la femm' de mon ami
 Je comprends aux coups d'œil qu'il me jette de biais
 Qu'ell' porte la culotte en plus du tablier

5

Mieux vaut ne pas parler de la fin du repas
 Qui me mit dans le cœur une douleur profonde
 Ces courgettes farcies se battant dans un plat
 Auraient pu fair' pleurer un enfant du tiers-monde
 Affaiblis et vaincus par un' si maigre chair
 Nous primes donc congé sans prendre le dessert

6

Si Jean de la Fontaine avait pu raconter
 Comm' je le fais ce soir l'histoir' plutôt tragique
 Du requin invité chez l' maqu'reau biotique
 En guise de morale il aurait affirmé
 Qu'avant d'aller manger chez le premier venu
 On ne fait pas confiance on demand' le menu

ÉPILOGUE & BOUTS D'DIA...

Photos : N'am



*Pour que mai nous revient (très vieux français...)
Faut que fleuriss' nt enfin
Prunelliers (sur la photo), aubespins
Mon sacré Joachim ! (Du Bellin, bien entendin...)*

ÉPILOGUE ET BOUTS D' DIALOGUES CONCLUSION ET BOUTS D'CHANSONS

Macrobiotique est la chanson idéale pour conclure cet ouvrage. Elle a ce ton persifleur, un peu sarcastique, un brin caustique pour dire que rien n'est jamais parfait mais qu'on s'en contente sans l'admettre véritablement. Avec sa morale plutôt amoral, elle a ce ton ironique qui permet de sourire de la morosité, de choisir l'amusement qui ne prend pas au sérieux plutôt que la consternation qui prend au pied de la lettre la plupart des situations. En fait, elle a un ton d'espoir : au premier degré, on rampe, le nez dans le quotidien ; au second, on s'élève d'un cran ; au troisième, on pourrait bien s'envoler... S'il fallait désigner une autre ode pour achever ce tour d'horizon labadillesque, c'est à coup sûr « chanson mathématique » qui ferait l'objet de mon choix, car cette fable a cette truculence rayventurienne (et ses collégiens !), ou frèresjacquesse qui me va bien...

Mais l'écriture, même d'une chanson, n'est pas toujours une réussite et, bien souvent, il reste sur le coin de la table ou sur le bout du papier, tous ces démarrages mal débutés, tous ces ratés qui n'ont pas réussi ou, plus régulièrement, toutes ces envolées surprenantes qui retombent lourdement, dès le second couplet... Ce sont toutes ces fausses pistes, ces « prises » ratées, ces bégalements inévitables, ces lapsus douteux, ces fous rires absurdes que l'on regroupe à la fin du DVD dans ces bêtisiers-bonus devenus aujourd'hui incontournables. Ces dernières pages offrent un cadre privilégié pour présenter notre « worst off », ces chansons inachevées qui, à la différence de la symphonie de Beethoven, n'en sont pas pour autant meilleures car laissées en suspens, abandonnant au lecteur le soin d'augurer de ce qu'aurait pu être leurs fins magistrales... Au contraire, dans notre cas, ce sont des ten-

tatives très hasardeuses, des exercices inaboutis, des départs promptement arrêtés où l'humour n'est pas toujours des plus fins, où le message n'est pas toujours gratiné et, enfin, où l'autocensure permet, dans un moment de pure clairvoyance, d'éviter le pire.

« **Célébration du siège** », quel que soit le caractère innovant du sujet, compte certainement parmi ces productions insatisfaisantes. En voici un court extrait :

*« Elle était belle et bien foutue
Sans attendre il s'assit dessus
Voilà enfin l'histoir' de fesses
Qui f' ra tomber les gens su' l' cul
Mais il n'était que rempailleur
Et prit la chaise avec douceur*

...

Refrain

*Ne chantons pas l' coussin ouaté
Qui graiss' la fesse aux ronds de cuir
Mais le banc sec des p' tits troquets
Qui a tout fait pour nous sout' nir »*



ÉPILOGUE & BOUTS D'DIA...

« **Décès divers** » ne semble guère mieux. Après un démarrage fulgurant plutôt de bon augure, la chanson est rapidement morte d'asphyxie...

« Cloué sur un lit d'hôpital
Je parcourais pour me distraire
Une revue chirurgicale
A la pag' des décès divers
Je dois l'avouer je fus surpris
Moi qui cherchais mon diagnostic
De voir mon nom en raccourci
Dans la rubriqu' nécrologique
...
Pour bien mourir, pas de secret
Formons un nouveau syndicat
Un' têt' de mort et deux tibias
Le syndicat des macchabées
Qu' les morts se mett' nt à défiler
C'est peu courant mais vous verrez
Qu' tout c' qu'ils ont à revendiquer
Aboutit mieux qu'aux P.T.T. »

« **Cinoch' blues** », pour sa part, aurait pu avoir sa chance, d'autant que l'œuvre était dédiée à Alphonse (Boudard évidemment !), en hommage à son bouquin « Cinoche ». Mais le poème s'est rapidement englué dans des poncifs que le lecteur nous remerciera plus tard de ne pas avoir évoqués ici, même brièvement... :

« Sans avoir le don des prophètes
Elie Moïse ou Jacqu' Tati
Je peux prédir' c'est garanti
Qu' ce soir c'est loin d'êtr' « Jour de fête »
À voir leurs têtes d'ahuris
Plantés comm' moi devant l' cinoche
Ça me rappell' qu'on est sam' di
Et que le film va être moche »

Quant à « **Paroles sans histoire** », il faudra bien qu'un jour je m'en occupe à nouveau. Il y a là-dedans un petit côté « Raymond Devos », un petit air de chanson à la con également, qui méritent d'être peaufinés...

« L'histoir' d'une vie sans histoire
N'est pas facile à raconter
D'abord je n'osais pas y croire
Mais à la longu' je m'y suis fait
Quand on a vraiment rien à dire
C'est difficil' d'en discuter
Vous me direz on a vu pire
Dans les histor' s de sourds-muets... »

Avec « **la croisade interdite** » enfin, on touche à ces sujets cosmopolites et pourtant particulièrement délicats qui peuvent entraîner, si l'on y prend garde, des prises de positions trop radicales et pas souvent partagées. Après mûres réflexions, j'ai donc décidé d'éviter les sujets qui fâchent, en particulier quand ils concernent directement les mœurs et coutumes de mes rares amis et de mes proches, évitant de ce fait une familiale mise au pilori assurée.

« Repas de communion où l'on offre un' gourmette
A un petit crétin qu'en a déjà eu sept
Soirée diapo d'usage au retour des congés
Prouvant qu' le Parthénon ne s'est pas effondré
Dimanche à la campagn' sur un fond de radios
Autant de coups manqués autant de coups dans l'eau
Merci monsieur Landru, merci docteur Petiot
Vous fût' s plus inspirés moi je vous dis bravo... »

On vous a reproché pour des raisons obscures
En un siècle où le con croit et se multiplie
D'avoir agi au nom d' l'équilibr' d' la nature
Premiers écologist' s vous fûtes mal compris
Votre noble croisad' contre la connerie
A de quoi fair' pâllir le bon vieux roi Saint-Louis
Merci monsieur Landru, merci docteur Petiot
Vous fût' s plus inspirés moi je vous dis bravo »

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Voilà, entre autres, pour ces chansons qui resteront dans les cartons. Mais, à faire le tour du propriétaire et notamment à propos d'amis dont il vient d'être question, je m'aperçois que deux thèmes font défaut dans ce catalogue plus que trentenaire. Pour combler cette lacune impardonnable, empruntons pour conclure à deux auteurs des « origines » et, avec eux, retournons vers « nos débuts », dans les années... disons... 1975

Si quelques chansons présentées font référence à des amitiés durables ou passagères, en revanche, aucune ne leur est entièrement consacrée, peut-être parce que Georges (Brassens évidemment !) est déjà passé avant, ou plutôt parce que l'amitié c'est sacré et qu'il ne faut pas rigoler avec, sauf peut-être pour les amis d'enfance (« pendre un enfant... ») dont on sait qu'ils auront plus de mal à te retrouver...

Les amis, un, deux ou plus, c'est une source d'évasion, une belle piste d'envol, mais également un appui, un encouragement, une vraie piste d'atterrissage et de repos, à la fois béquilles et roues de secours quand on ne se sent pas le courage d'affronter seul les événements ou les projets. Globalement, l'amitié, ça peut se résumer assez bien en la formule suivante, entendue plus d'une fois dans ma jeunesse : « Ah ! Tu fais l' malin parce que t'es à plusieurs ! » ou sa variante négative : « Ah ! Tu fais moins l' fier maintenant que t'es tout seul ! ».

Des amis, des camarades, des potes, j'en ai eu une farandole, comme tout un chacun. Leurs prénoms méritent d'être cités, car ce ne peut être que bon pour les ventes futures de ce livre : Néné, Paquito, José, Didier, Marcel, Germain, Claude, Buja, Jean-Claude, Daniel, Manu, les Michels et les Serges, Dominique, Fabien, Jean-Marc... et heureusement qu'ils ne sont pas montés ensemble sur le pont des « Copains d'abord », car, vu le nombre et le poids, ce n'aurait pas été non plus le « Radeau de la Méduse » mais plutôt le Titanic... Au passage, on notera aussi quelques bonnes copines, ne serait-ce que pour

ne pas être taxé de misogynie et continuer à encourager le commerce : Claudine, Linda, Françoise, Marie-Ma et les Sylvie car avec pas moins de quatre, j'ai dû être abonné !

Les copains et les copines, j'en ai perdu aussi une palanquée, heureusement de vue uniquement pour la plupart. Avec l'isolement grandissant au fil des années, comme pour tout un chacun, me viennent naturellement en tête les « poèmes de l'infortune », et le « Que sont mes amis devenus, que j'avais de si près tenus et tant aimés... », la complainte du « pauvre Rutebeuf », la voix de Léo Ferré, ou celle de Joan Baez dans sa version « Que sont mes amis devenus, que j'avais de si près tenous... », ce qui revient au même mais en plus exotique... Car l'amitié, comme l'amour, on les découvre souvent avec l'absence, le manque, comme l'évoque « le grand diner » de Dick (Annegarn, évidemment !) : « *Mes amis ne sont jamais à l'heure, Ils ont toujours à faire, Mais ils ne repartent jamais de bonne heure, Encore un verre. Il se fait tard pourvu qu'ils viennent...* ». Mais si, en définitive, la solitude s'installe, on pourra toujours chercher réconfort, soutien dans le bestiaire, cette ménagerie qui nous est très personnelle...



J'ai deux amis

Bruno Bujarrabal,
Charles-Jacques Labadille

J'ai deux amis
Deux souvenirs
Bien chauds bien cuits
Deux souvenirs
Assis en rond
Dans le salon
Ils sont partis
Les murs sont frais
Le cœur est sec
Et je me vois
Partir avec
Ces deux-là

J'ai deux amis
Sans un passé
Sans avenir
Où s'en aller
Où en finir
Et sans merci
La fleur au cœur
L' soleil aux yeux
La poch' sans fric
Le mot heureux
Mêm' loin des flics
Et des raseurs

Les cheveux longs
La barbe aux joues
Le feu au cul
L'âme en déroute
C'est pourquoi qu'on
Est sur la route
Sur cette route
Sur la maison
Assis en rond
J'ai deux amis
Une clé de voûte
Une clé de sol
Une clé, la clé ?

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Le voyage, ou plutôt les voyages, puisque l'usage commun semble consacrer le pluriel et indiquer qu'un seul ne suffit pas, voilà un autre thème guère développé dans ces lignes bien qu'il constitue également un autre solide vecteur d'évasion. Mais à quel prix est-elle, cette évasion ? La découverte des merveilles du monde justifie-t-elle les compromissions de tous ordres ? À quel titre peut-on labourer le désert de la France jusqu'au Sénégal, de Paris à Da... ? Comment afficher sans scrupule notre luxe et nos passe-droits face à des peuples démunis, le plus souvent par nos immixtions passées ? Le Célab croit y avoir répondu avec ces quelques vers tirés de « dans nos bocages » :

*« Après avoir cherché sous d'autres latitudes
Bien des Eldorados qui font encor' rêver
Après avoir laissé nos sales habitudes
A des peuples lointains et leurs enfants dorés
Tu reviendras dans nos bocages... »*

Ainsi, le caractère profondément casanier des Labs n'est pas simplement héréditaire ou viscéral ! Il vient également d'un sentiment plus réfléchi quant à notre place et nos devoirs sur cette planète. Ce désir d'ancrage est encore motivé, d'une part, par la beauté des paysages locaux jugée largement suffisante à l'épanouissement personnel ; d'autre part, par un besoin d'efficience qui ne trouve pas, dans les déplacements et les moyens de transport actuels, la moindre perspective honorable de réalisation...

Cette attitude hostile à l'égard des transhumances et des migrations de tous ordres peut plus simplement se résumer au questionnement suivant : pourquoi passer des heures, voire des jours sur la route, dans les gares, dans les ports et les aéroports, dans les hôtels de fortune et les cantines de merde, et ne pas profiter de ce que l'on a à portée de main ?

Faut-il, de plus, encore payer pour supporter une compagnie et une organisation imposées pour vous faire découvrir sans en rater une miette ces paradis lointains qui auraient



pu y rester ? Ce double sonnet du Cilab, très élégant dans la forme et le vocabulaire, moins dans le contenu beaucoup plus caustique, apporte une réponse sans équivoque.



Photos : N'am



Voyage organisé

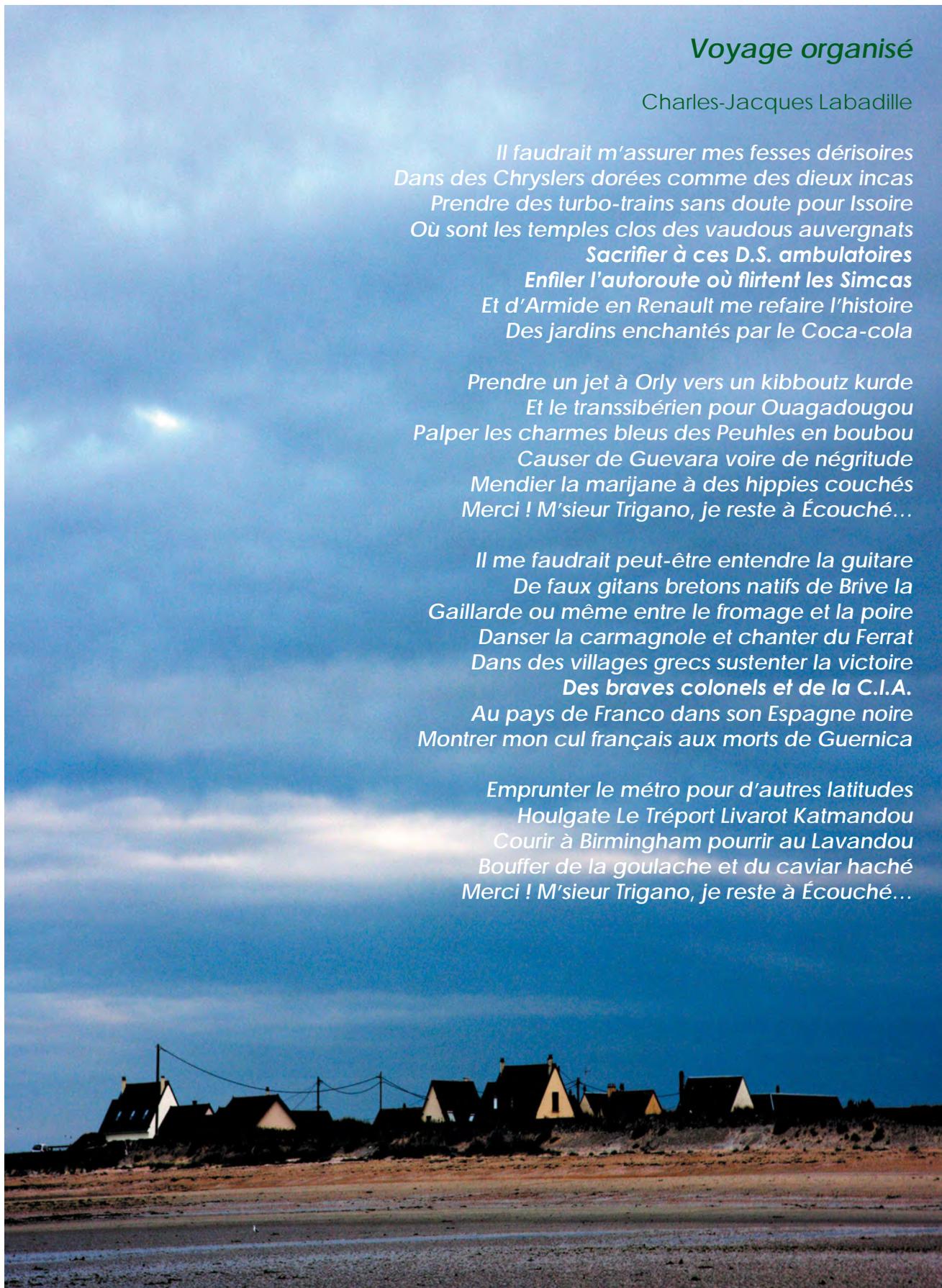
Charles-Jacques Labadille

Il faudrait m'assurer mes fesses dérisoires
 Dans des Chryslers dorées comme des dieux incas
 Prendre des turbo-trains sans doute pour Issoire
 Où sont les temples clos des vaudous auvergnats
Sacrifier à ces D.S. ambulatoires
 Enfiler l'autoroute où flirtent les Simcas
 Et d'Armide en Renault me refaire l'histoire
 Des jardins enchantés par le Coca-cola

Prendre un jet à Orly vers un kibboutz kurde
 Et le transsibérien pour Ouagadougou
 Palper les charmes bleus des Peuhles en boubou
 Causer de Guevara voire de négritude
 Mendier la marijane à des hippies couchés
 Merci ! M'sieur Trigano, je reste à Écouché...

Il me faudrait peut-être entendre la guitare
 De faux gitans bretons natifs de Brive la
 Gaillarde ou même entre le fromage et la poire
 Danser la carmagnole et chanter du Ferrat
 Dans des villages grecs sustenter la victoire
Des braves colonels et de la C.I.A.
 Au pays de Franco dans son Espagne noire
 Montrer mon cul français aux morts de Guernica

Emprunter le métro pour d'autres latitudes
 Houlgate Le Tréport Livarot Katmandou
 Courir à Birmingham pourrir au Lavandou
 Bouffer de la goulache et du caviar haché
 Merci ! M'sieur Trigano, je reste à Écouché...



Le Cilab nous a quittés et demeure à tout jamais couché dans le petit cimetière d'Ecouché, dernière fantaisie et pied de nez de l'artiste... Les amis de Buja sont partis, juste deux souvenirs. Buja lui-même est bien loin, resté dans une petite carrée derrière le lycée Mézeray ou sur les planches de ces maisons de quartier des années 75, avec sa gratte et ses enfers comme l'évoque la fin de la si curieuse « Ballade du printemps 2013 » écrite il y a presque quarante années...

Bruno Bujarrabal, Charles-Jacques Labadille :

*« Et dans le printemps qu'on voyait naître
On voyait naître de maigres vents
Et le printemps dans les sapins
Où l'on voyait tout le gratin
Qui venait naître sur ce matin
Avec ses bijoux, ses reître's et ses mâtins
Et longs tam-tams dans le matin... »*

*...Sur l' bord d' la rout' j'ai pris mon pied
Dans ce printemps qui était né
Et j' suis r' parti le nez en l'air
Avec ma gratt' vers mes enfers... »*

Et pourquoi 2013 ? Si on vous le demande, vous répondrez alors que c'était juste de la poésie... mais qu'on y arrive... et que cette année-là sera aussi faite de racines, d'amitiés, de séductions, d'amours, d'installations, de passions, d'engagements, de mélancolies et au-delà, de voyages imaginaires, assis à califourchon sur l'échine des bestes fantastiques...

*Charles-Érick Labadille et CéLab
Sainte-Honorine-la-Guillaume, juin 2009*



SOMMAIRE

Photo : N'am

PRÉFACE DE L'AUTEUR**AVANT-PROPOS ET ARRIÈRE-PENSÉES** p. 4**1 DES RACINES pour céLab...** p. 8

Chanson à climats p. 11
Dans nos bocages p. 23

2 DES ÉTAPES INCONTOURNABLES... p. 24

Pendre un enfant par le cou p. 25
Démodé p. 29
Transports z'urbains p. 30
Myopie p. 33
Fonctionnair's blues p. 35
Sweet home blues p. 36

3 CHANSONS D'AMOUR... p. 37

Aux marches de l'été p. 39
Chanson mathématique p. 41
La pointe de l'indécent p. 43
Je t'aimais tant p. 44
Chanson d'automne p. 49

4 LES Z'ENGAGEMENTS DE L'ARTISTE p. 51

Entre deux p. 52
Mêm' pas, juste... p. 54
Le temps change p. 60
Bota nova p. 63
Litanie pastorale p. 74
Nous revivrons... p. 76

5 MÉLANCOLIE, MORTS... p. 78

Qui me dira les ciels de Ganagobie p. 77
Vélodrome p. 81
Night driver p. 83
Bossa triste p. 85
Ponctuation p. 87
Au bout du compte p. 92

6 ET AU-DELÀ... p. 94

Chanson à la con p. 99
Demi-teintes p. 100
C'est toi la musique p. 139
Fleurte bleu p. 141

7 LE BESTIAIRE... p. 142

Vampire's song p. 143
Le croque - Odile p. 144
La mandragore p. 147
Macrobiotic rock p. 150

ÉPILOGUE ET BOUTS D'DIALOGUES**CONCLUSION ET BOUTS D'CHANSONS** p.152

PAROLES Z'OU MUSIQUE ?

Maquette et photographies (sauf mention particulière) : CéLab. Merci à Françoise, N'am et Jean-Marc pour leurs photos, à Fabien pour ses dessins, à Valérie pour l'internette, à Marie-Véronique et Guy Loirat pour leurs corrections et à tous ces inconnus qui, un jour, ont croisé mon chemin..



Photo : Temsahod



CéLab

Pour plus d'info : www.ce-labadille.fr
 Première édition : 4e trimestre 2009
 Copyright C. É. Labadille, tous droits réservés
 Dépôt légal : 4e trimestre 2009
 Imprimé par Corlet numérique

COURT ÉLOGE DE L'INCONNU

Par « inconnu », on entend évidemment « ce qui n'est pas connu » : « ce qui... » ou « celui qui », car l'inconnu a plusieurs visages, bien entendu tous plus ignorés, inexplorés ou anonymes les uns que les autres...

L'inconnu, pris au sens large du terme, suscite des sentiments contradictoires, ce qui fait tout son intérêt, tout son charme, tout son mystère également.

Il est d'abord source de nouveauté, d'exploration, d'enseignement, d'enthousiasme et il rassemble tout un monde d'espérances qui porteront ou non leurs promesses : une terre inconnue, une émotion inconnue... Une découverte inattendue, c'est la terra incognita des explorateurs et des géographes ; c'est la fleur pas encore référencée des biologistes ; c'est à la fois « l'infini » et « l'inconnue » des mathématiciens... La recherche se situe dans le passé des géologues et des archéologues ; dans le quotidien des médecins et des psychiatres ; dans l'avenir des créateurs et des astrophysiciens...

Mais l'inconnu est également la cause de nos angoisses, de nos frayeurs les plus terribles, lesquelles se traduisent justement au travers de la célèbre « peur de l'inconnu ». C'est la crainte de l'altérité, du monde qui nous entoure, de l'extérieur plutôt méconnu, mal domestiqué, à peine dressé, toujours indocile ou insoumis. L'inconnu est frère du doute et de l'incertitude mais, passé le premier malaise et un temps d'adaptation, il s'avère que l'immersion dans son domaine est un formidable levier pour éviter le quotidien, se détourner de la routine et tout remettre en question. En tout cela, l'inconnu est bien notre meilleur catalyseur, lequel, assurément, évite aussi l'ennui...

L'inconnu (e), pris au sens du particulier, c'est tout bonnement le gars (ou la fille) que l'on ne connaît pas ! Mais pourtant, est-ce que ne méritent pas d'être découverts les belles inconnues, les secrètes demoiselles, les mystérieuses voisines, les discrètes collègues et, éventuellement, les étrangers d'Albert Camus ou de Léonard Cohen ? Certains inconnus sont même allés jusqu'à se faire particulièrement remarquer, tels tous ces « célèbres inconnus » dont je tairai les noms, tels le soldat de l'Arc de triomphe ou encore certains peintres anonymes du quattrocento... Comme aurait pu le dire Raymond Devos, à force de fréquenter toujours les mêmes inconnus, on en sait tout de même plus long sur leur compte !

Pour toutes ces raisons évoquées, et alors que notre société ne sait faire l'éloge que du star système, j'ai donc, en réaction, décidé de prendre le parti des parfaits inconnus, des timides artisans, des obscurs créateurs qui me sont proches, des quidams souvent plus inattendus que ces « people » toujours insaisissables et pourtant si prévisibles. Il me fallait choisir « un inconnu » parmi tant d'autres, pour que, à force de précisions dans la description, il puisse devenir « l'inconnu », celui-là même dont le type sert de référence, bref l'inconnu connu comme tel : par facilité, je dois l'avouer, je me suis préféré pour ce rôle car j'ai pensé mieux m'estimer que d'autres inconnus que je connaissais moins. J'espère par ce choix, qu'à tort on pourrait croire dicté par la vanité et la complaisance, ne pas, une fois n'est pas coutume, être allé à l'inconnu... En effet, il serait dommage que cette biographie de l'inconnu ne puisse être utile aux nombreux autres anonymes, notamment en matière de musique, de chansons d'humour, d'écriture, de peinture et de tous ces trucs en ure... voire dans des domaines plutôt annexes mais qui, à l'occasion, peuvent s'avérer utiles comme : les jeunes amitiés, la séduction, le choix d'une automobile, l'amour, le mariage et la construction d'un pavillon.

Enfin, pour conclure ce court éloge de l'inconnu, il est bon de rappeler que les gens ordinaires ont une force que n'auront jamais les célébrités : celle du nombre ; et que l'inconnu, malgré tous les efforts de l'humanité, sera toujours plus grand et plus brillant que le connu...



www.paroles-za-musique

À mes parents, des gens ordinaires eux aussi, qui gagnent à être connus...

Éditions de l'inconnu